



Et un temps pour mourir

Frank DARTAL

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

FRANK DARTAL

ET UN TEMPS POUR MOURIR



FRANK DARTAL

**ET UN TEMPS
POUR MOURIR**

COLLECTION « ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière - Paris VI^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration ; toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1983, « Éditions Fleuve Noir », Paris

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN 2-265-02160-1

CHAPITRE PREMIER

Poussée par une main impatiente, la porte s'ouvrit largement. Un courant d'air glacé pénétra dans la salle tiède et enfumée.

L'homme qui entra était grand, coiffé d'un chapeau dont les bords rabattus dissimulaient une partie de son visage. Son imperméable noir ruisselait de pluie.

Il resta un moment debout sur le seuil, puis enleva son chapeau d'un geste brusque et se mit à le secouer.

— La porte ! lança une voix rageuse dans le fond de la salle.

— Hein? Quoi? fit l'homme en jetant un regard circulaire.

— On vous dit de fermer la porte, monsieur, intervint le barman avec un sourire crispé. A cause du froid.

— A cause du froid..., répéta lentement le nouveau venu comme s'il ne comprenait pas très bien. Ah ! C'est juste ! fit-il tout à coup.

Et il referma l'huis d'un coup de pied.

Aussitôt, les bruits de la nuit, ronflements de moteurs, coups de freins, crépitements de pluie diluvienne, s'estompèrent.

Alex, le barman, décida brusquement qu'il n'aimerait jamais ce type. Sans se préoccuper de ce qu'il pensait, l'homme marcha droit vers le bar sur lequel il s'accouda.

— Que buvez-vous? demanda machinalement Alex après un inutile coup de serviette sur le comptoir.

— Un strad, répondit l'inconnu.

— Un quoi? fit Alex en le regardant avec méfiance.

— Un strad.

— Nous n'avons pas ce truc-là ici. C'est probablement une boisson étrangère, ajouta-t-il avec dédain.

— Pas du tout, protesta l'homme en noir, mais peut-être que ce n'est pas encore le moment... (Il s'interrompt :) Euh ! Excusez-moi.

Il posa son chapeau sur l'un des tabourets, puis fouilla au fond de sa poche pour en sortir un petit calepin qu'il commença à feuilleter.

Le barman eut le temps d'examiner un peu mieux son étrange client. Bien qu'il fût presque chauve, il paraissait jeune, ses sourcils étaient inexistantes, ses lèvres minces, son visage d'une pâleur maladive. Il émanait de toute sa personne une impression de fragilité, encore accentuée par sa maigreur. Il flottait littéralement dans ses vêtements neufs. Car ils étaient neufs. Alex aurait juré qu'ils avaient été achetés la veille. Jusqu'à ses souliers qui grinçaient.

L'homme leva soudain la tête et le barman reçut le choc glacé de son regard.

— J'ai trouvé, annonça-t-il avec soulagement, vous allez me servir une bière. (Et il ajouta comme s'il se parlait à lui-même :) Le strad, c'est pour plus tard, dans une vingtaine d'années.

Alex, qui avait entendu, haussa les épaules. « C'est un fou, pensait-il en remplissant un demi et en le posant devant l'inconnu, j'espère qu'il ne va pas tarder à filer. »

L'autre regardait le demi de bière avec intérêt, mais n'y touchait pas. Le barman eut l'impression que son client avait des doutes sur la qualité du produit, aussi se crut-il obligé d'insister :

— C'est de la très bonne bière.

— Cela n'a pas d'importance, fit l'homme. Dites-moi, j'ai remarqué des illuminations, tout à l'heure, en traversant la petite place qui se trouve non loin de chez vous. Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Vous voulez parler des sapins ?

— Oui.

Alex regarda son interlocuteur avec suspicion. Celui-ci se moquerait-il de lui ? Une sensation de malaise s'empara de sa personne.

— C'est bientôt Noël, grommela-t-il. Vous n'allez tout de même pas tenter de me faire croire que vous l'ignorez. Ou alors... seriez-vous chinois ?

— Oh ! non, pas chinois, répondit l'homme en regardant la salle derrière lui. J'ai seulement oublié la date... J'ai été longtemps

absent. Pouvez-vous me dire l'heure ?

Le barman jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet.

— 22 h 45, annonça-t-il. Attendez-vous quelqu'un?

— C'est cela, j'attends quelqu'un. Un homme. Vous le connaissez certainement, c'est un de vos clients.

Le visage d'Alex se ferma.

— Je ne connais que les habitués, déclara-t-il, et encore... Ce qu'ils font en dehors d'ici ne m'intéresse pas.

Le curieux personnage fit tourner lentement son demi de bière toujours plein entre ses doigts sans se décider à le porter à ses lèvres.

— Combien vous dois-je ? demanda-t-il enfin.

— Vingt francs.

— Voilà, dit l'homme en posant un gros billet sur le comptoir. Le reste est pour vous.

La somme était importante. Alex s'empara du billet. Ses doigts tremblaient.

— Que voulez-vous exactement? demanda-t-il d'une voix étouffée.

Pour la première fois depuis le début de la conversation, l'inconnu parut embarrassé.

— C'est au sujet de l'homme que j'attends et qui va bientôt entrer ici, expliqua-t-il. Je le connais, mais lui ne me connaît pas. Vous vous arrangerez pour lui faire comprendre que j'ai quelque chose d'important à lui dire.

— C'est tout ? fit Alex surpris.

— C'est tout. Il s'appelle Vance. Karl Vance. Dans cinq minutes il sera ici et prendra place à cette table.

Il montrait une petite table qui se trouvait à l'autre bout du comptoir, dans un angle en retrait.

— Comment pouvez-vous le savoir? s'étonna le barman en consultant sa montre. C'est impossible! D'autant plus que M. Vance se

trouve en ce moment quelque part en Afrique où il travaille pour une entreprise d'électronique. Croyez-moi, nous ne sommes pas prêts de le voir arriver.

— Vous vous trompez, cette entreprise a déposé son bilan.

Alex allait encore se récrier, mais il se retint juste à temps. Après tout, si ce pauvre fou payait aussi cher pour être cru, autant ne pas le contrarier.

— Comme vous voudrez, dit-il. Si M. Vance nous fait l'honneur d'une visite ce soir, je me ferai un plaisir de vous présenter à lui. Comment vous appelez-vous?

L'homme se gratta le front comme s'il était surpris par cette simple question.

— Un nom, murmura-t-il en réfléchissant profondément.

Bien sûr, il était stupide de n'avoir pas pensé à ça plus tôt. Il avait pourtant étudié à fond l'Histoire de cette période avant de venir. Que faire ?... Il ne pouvait tout de même pas lui donner son numéro matricule de l'année 3047, il ne le croirait pas. Soudain, il pensa à un nom qu'il avait vu gravé sur le socle d'une statue équestre.

— Appelez-moi Charlemagne, dit-il.

— Charlemagne? fit Alex, incrédule.

— Vous ne le trouvez pas convenable ?

— Seulement un peu long. Je crois que Charles suffira.

— D'accord pour Charles. On ne se méfie pas assez des petits détails.

— Je le crois aussi, dit le barman en respirant à fond, car il avait l'impression de manquer soudain d'air.

— Qu'avez-vous ? s'inquiéta Charles.

— Oh ! rien de particulier, je vous assure, sauf que les cinq minutes viennent de s'écouler et que...

Il n'acheva pas sa phrase, car la porte d'entrée venait de s'ouvrir et un homme jeune apparut sur le seuil. Il ne s'attarda pas et referma précipitamment la porte. Il était grand, avec un teint hâlé, des yeux verts et des cheveux blonds, peu soignés. Son visage avait une

expression mélancolique. Il enleva son imperméable pour l'accrocher à un portemanteau et apparut en costume de gros tweed.

Il devait avoir entre vingt-cinq et trente ans.

— M. Vance ! s'écria le barman. Si je m'attendais... !

L'interpellé sourit, lui fit un vague signe de la main, regarda les clients indifférents, ne reconnut personne et se dirigea droit vers la table préalablement indiquée par le dénommé Charles.

— Ça, alors ! fit Alex les yeux exorbités. Comment faites-vous pour prévoir les événements avec tant d'exactitude ? J'ai joué le 10, le 9 et le 14 au tiercé. Est-ce que j'ai une chance ?

— Qu'est-ce que le tiercé ? demanda M. Charles.

Le verre que tenait le barman s'échappa de ses mains et tomba dans le bac.

— C'est une course de chevaux, fit-il d'une voix étranglée.

— Je n'en sais rien, s'impacienta l'homme. Je ne suis pas astrologue et nous perdons du temps. Préparez plutôt un grog, c'est ce que votre client va vous demander.

Effectivement, deux ou trois secondes plus tard, la voix du nouvel arrivant s'éleva à l'autre bout du comptoir :

— Vous me servirez un grog, Alex. Par ce froid humide, c'est ce qui me conviendra le mieux.

— Bien, monsieur.

Pendant qu'il préparait la commande, Alex réfléchissait. Tout ceci lui paraissait tellement incroyable qu'il s'écria dans un sursaut :

— Cette fois, ça ne prend plus ! J'ai compris ! C'est une farce, hein ? Vous voulez me faire marcher. Vous avez combiné cette petite histoire entre vous deux avant d'entrer ici.

Le regard que lui lança M. Charles, fut presque terrifiant. Il comprit, un peu tard, qu'il s'était lourdement trompé.

— Je n'ai pas pour habitude de perdre mon temps à ce genre de plaisanteries, déclara celui-ci d'une voix unie, derrière laquelle se devinait une menace. Cessez de m'importuner avec vos réflexions. Il serait inutile, je crois, de vous expliquer comment j'ai déjà assisté à

cette scène qui se déroule autour de nous en ce moment. Vous ne pourriez pas comprendre.

Alex déglutit péniblement, jeta un coup d'œil en direction du téléphone, puis vers les clients impassibles qui ne pouvaient pas deviner ce qui se passait.

— Inutile, grogna M. Charles comme s'il lisait en lui, d'ailleurs je ne vous veux aucun mal et ce serait parfaitement ridicule de votre part de provoquer un esclandre. Contentez-vous de faire votre travail et dites-vous que vous assistez à une anomalie historique.

— Une ano..., balbutia le malheureux barman. Oui... Tout ceci me dépasse, c'est évident. Je suis troublé... Mettez-vous à ma place.

— C'est impossible.

— Hein?

— Je dis que c'est impossible de me mettre à votre place.

— Hum ! Veuillez m'excuser, monsieur Charles. Je vais porter ce grog.

Quand il posa le plateau sur la table de Karl Vance, ses mains tremblaient tellement que ce dernier s'en aperçut.

— Que vous arrive-t-il, Alex? demanda-t-il. Auriez-vous la fièvre ? Avez-vous vu un fantôme ?

— Rien de tout cela, monsieur. Il y a là quelqu'un qui désirerait vous parler.

— Est-ce que je le connais ?

— Je n'en sais rien.

— Ah ! Quel est son nom ?

— Il prétend s'appeler Charles.

— Oh ! De toute façon, je ne connais aucun Charles. Comment pouvait-il savoir que j'allais venir alors que je l'ignorais moi-même ?

— C'est comme ça, dit Alex stoïque.

— Peut-être m'a-t-il suivi ?

— Je ne le crois pas, monsieur. D'abord, il était là avant vous,

ensuite il possède une prescience des événements.

— Curieux! Avez-vous bu, Alex?

— Pas encore, monsieur, mais je sens que cela va m'arriver si ce type reste encore longtemps dans les parages.

— Dans ce cas, il vaut mieux que je fasse sa connaissance.

— Parfait ! dit une voix claironnante à côté d'eux. C'est à cet instant que je dois apparaître dans votre vie, monsieur Vance, et me voici. Tout s'est déroulé correctement à la seconde près.

Les deux hommes sursautèrent.

— Pardon ? fit Vance interloqué en se levant lentement. Qui êtes-vous?

Le ton était plutôt désagréable, mais l'intrus ne s'en formalisa pas.

— Je suis Charles, répondit-il, comme vous ne me connaissez pas, ce nom n'a aucune importance.

— C'est bien lui, dit Alex qui ajouta comme une prière, vous feriez mieux de l'écouter, il s'en ira plus vite.

— C'est la sagesse même qui parle par votre bouche, constata Charles en prenant place d'autorité sur une chaise libre.

Visiblement, Karl Vance hésitait à en faire autant. Cet inconnu qui sortait comme un diable de sa boîte ne lui plaisait pas du tout, mais il aurait été incapable de dire pourquoi. Peut-être la manière qu'il avait de se comporter. On y sentait comme une sorte d'affectation. Il donnait l'impression de chercher ses mots et de calculer chacun de ses gestes. Ce n'était pourtant pas cela qui le rendait repoussant, c'était autre chose de plus profond, qui l'entourait comme une aura de mystère.

— Qu'attendez-vous pour vous asseoir ? lança brutalement l'homme. De toute façon, vous le ferez... Vous voyez bien que vous voulez le faire, alors pourquoi chercher des faux-fuyants? Vous me laissez parler, vous m'écoutez et peu à peu la curiosité s'empare de vous. Vous dites à vous-même que c'est une manière comme une autre de passer le temps et vous vous demandez qui je suis, ce que je vous veux. Je vais vous le dire et, bien sûr, vous ne me croirez pas. Un homme de votre époque ne peut pas croire un homme de la mienne.

Pas tout de suite. Voyez-vous, monsieur Vance, je suis un voyageur du temps. Je viens de l'année 3047. Je sais, vous avez envie d'éclater de rire, mais quelque chose vous retient, car vous avez peur.

L'homme tourna la tête vers Alex qui attendait en écoutant ces paroles, comme médusé.

— Vous m'apporterez un grog, dit-il.

— Mais, protesta le barman, vous n'avez pas touché à votre bière.

— Nous sommes dans un bar, n'est-ce pas?... J'ai remarqué que dans un bar, il y a un verre devant chaque client. Donc, vous allez me servir un grog ou n'importe quoi d'autre.

Alex haussa les épaules.

— Vous avez une drôle de façon de comprendre la consommation, dit-il. Si tous les clients étaient comme vous, je leur servais de l'eau du robinet.

Son interlocuteur lui lança un tel regard qu'il préféra se retirer sur la pointe des pieds.

Pendant quelques secondes, M. Charles sembla réfléchir, puis déclara tout de go :

— Il ne faut rien changer à la trame temporelle, cela pourrait avoir des conséquences dans l'avenir. Un verre est un verre, il doit se trouver à sa place. Malheureusement, nous avons beau prendre des précautions, il se produit toujours des effets secondaires. Rien que notre présence peut interférer. Pourtant, tout a été prévu avec le plus grand soin, mais nous nous heurtons aux, habitudes locales que l'Histoire a négligé d'enregistrer. J'ai décidé de miser sur votre bon sens, monsieur Vance et nous allons réorienter les événements. Pour vous, ce ne sera qu'une simple aventure, un peu drôle, mais dans le temps, elle va bouleverser toute une époque.

— Je ne comprends pas, dit M. Vance avec ennui.

— Je vais vous expliquer.

— Un instant, dit le jeune homme en se redressant, s'il s'agit d'un gag...

— Le croyez-vous vraiment ?

— C'est que... Enfin! vous surgissez dans ma vie sans crier gare, vous vous présentez comme un voyageur du temps et vous vous étonnez de ma méfiance. Vous devez bien comprendre que j'ai du mal à vous croire. Ce genre de maladies se soigne de nos jours. Si ce n'est pas un gag...

— Le croyez-vous vraiment? répéta l'étrange personnage. Regardez-moi.

C'était presque un ordre auquel il était difficile de résister. Pendant près d'une minute, l'ingénieur électronicien examina le pâle visage de l'étranger. C'était surtout ces yeux terrifiants qui le brûlaient et semblaient lire en lui ses pensées les plus secrètes. Peu à peu, son air narquois disparut pour faire place à l'inquiétude. Non, cet homme ne plaisantait pas. Il ne se moquait pas de lui non plus. Disait-il la vérité ?

— Dieu ! s'écria-t-il. Est-ce que vous pouvez prouver ce que vous avancez avec tant de certitude ? J'ai besoin de preuves pour continuer à vous écouter.

— Vous aurez cette preuve à la fin de notre entretien, monsieur Vance. Vous avez ma parole.

Alex apporta le grog demandé et le posa juste en face de l'étranger. Celui-ci mit son nez au-dessus et renifla. Aussitôt, il fit une grimace de dégoût.

— C'est tout ? demanda aigrement le barman à qui cette mimique n'avait pas échappé.

— C'est tout. Vous reviendrez quand l'un de nous vous appellera. Laissez-nous tranquilles.

Sûr d'être obéi, le voyageur temporel sortit de sa poche un gros carnet tout à fait ordinaire et se mit à écrire quelques signes incompréhensibles sur une page vierge. En même temps, il traduisait à mi-voix à l'intention de son compagnon :

— 23 h 10. Zone temporelle 4-A.X. 23 décembre 1991. *Paris Bar de la Pipe*. Secteur 95-68-25. Q.G. Euro 3. Fait connaissance avec K. Vance. Ce dernier ne semble pas avoir eu d'autre contact temporel que le nôtre.

— Ce qui signifie ? demanda Vance avec impatience.

— Que dans deux, trois, peut-être dix jours, peut-être dans

quelques semaines, un autre voyageur du temps cherchera à vous joindre. Une seule certitude : cela se passera entre cet instant et le 3 janvier 1992 à 21 h 15.

— C'est impossible ! s'exclama Vance. Je rêve et je vais bientôt m'éveiller ou alors c'est vous qui êtes...

Il s'interrompt, soudain conscient de ce qu'il allait dire.

— Je ne suis pas fou, dit tranquillement l'homme d'un autre temps. J'essaie tout bonnement de faire mon travail en redressant une déviation insolite de l'Histoire. Mais avant, nous essayons de comprendre les raisons de cette anomalie, car elle est peut-être nécessaire.

— Vous voulez dire que vous pouvez changer ce qui est?

— C'est cela.

— J'ai toujours été persuadé qu'un événement ne peut à la fois avoir et ne pas avoir eu lieu.

— Qu'est-ce que vous en savez ? Avez-vous été voir au bout des temps ce qu'il en est? Mais d'un certain sens, vous avez raison. En gros, l'avenir ne bouge pas tellement. Est-ce parce que nous intervenons?... C'est possible. Notre règle est de faire respecter le... Comment dites-vous déjà?... Le statu quo. Nous nous arrangeons pour que tout reste en état. Si nous n'intervenions pas, c'est alors qu'il y aurait des changements. D'un autre côté, en cas de bouleversement, il n'y aurait que nous pour nous en apercevoir et nous sommes si peu nombreux.

— Avez-vous déjà essayé de ne pas intervenir ?

— Jamais, fit M. Charles. D'ailleurs, les Centauriens ne tarderaient pas à nous rappeler à l'ordre.

— Qui sont les Centauriens ?

— Les hommes des étoiles. Ils sont partis un jour dans d'immenses astronefs et sont revenus sur Terre après avoir erré dans le cosmos pendant des centaines d'années. Ils vivent maintenant dans l'avenir, à deux millions d'années d'ici. Ils sont aussi éloignés de nous que nous le sommes des insectivores qui sont nos ancêtres. Je ne vous souhaite pas de faire leur connaissance, on les dit impitoyables.

— Je ne tiens pas du tout à me créer des relations aussi

lointaines, protesta énergiquement Karl Vance. Et d'abord, qu'est-ce que je viens faire dans votre histoire, moi, pitoyable créature du XX^e siècle?

— Je vous l'ai déjà dit, un voyageur du temps va vous contacter, mais cet homme est un traître. Dès que vous aurez la certitude que c'est lui, vous devrez immédiatement me prévenir.

— Comment pouvez-vous être certain que c'est moi qu'il va contacter? C'est peut-être un autre.

Le voyageur du temps secoua la tête.

— Il n'y a pas d'erreur possible. Nous avons relevé des traces de votre passage dans le passé, mais aussi dans l'avenir. Il m'est interdit de vous indiquer les époques, mais nos agents qui sont sur place sont formels. C'est bien vous qui avez surgi tout à coup à un endroit où vous n'auriez pas dû être. Pour cela, vous vous êtes servi d'un kronoscaphe volé. On ne se moque pas impunément des Centauriens. Tous ces appareils sont contrôlés par eux depuis la chute de l'Oligarchie Lycienne qui se maintenait au pouvoir en tuant ses ennemis dans le passé et fomentait des guerres. Cette manière de faire a créé tellement d'anomalies temporelles que l'ère Edénienne a failli capoter. Comme celle-ci précède de très peu l'ère Centaurienne, vous devinez la suite.

— Non, s'emporta brusquement le jeune homme. Non, je ne devine pas la suite. (Il éleva la voix :) Et je me moque éperdument des Centauriens si vous voulez le savoir. D'ailleurs, l'Histoire de l'avenir m'intéresse si peu que je me demande ce que j'irais y faire.

— Mais vous y avez été, insista froidement l'étranger. Ne vous énervez pas. Après tout, ce n'est pas vous le responsable, c'est l'autre, celui qui fait partie de notre groupe et qui nous a trahis. Allez-vous nous aider ? Puis-je compter sur vous ?

— Non, répondit catégoriquement Karl Vance, plus je réfléchis à cette histoire, moins j'y crois. Certes, vous avez beaucoup d'imagination, mais vous devriez vous en servir autrement. Veuillez m'excuser, monsieur Charles. Je dois maintenant m'en aller. Je ne vous en veux pas, vous m'avez beaucoup intéressé et un instant j'ai failli vous croire. Hélas! les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures.

Il termina tranquillement son grog encore chaud et se leva.

— Au revoir, lança-t-il après une inclination de tête.

M. Charles fit de même, il inclina sa tête chauve en grommelant quelque chose de désagréable sur la légèreté des hommes du XX^e siècle qui se croyaient tout permis parce qu'ils ignoraient ce qui se passait autour d'eux et se contentaient de grossières œillères pour avancer.

Vance ne fit pas attention à ce qu'il disait.

En passant, il jeta quelques pièces sur le comptoir.

Alex qui s'occupait d'un client dans le fond de la salle revint en courant.

— Et votre ami ? demanda-t-il en raflant la monnaie.

— Toujours dans le présent.

— Quand même ! protesta le barman. Vous n'allez pas le laisser là !

Visiblement, Vance était excédé. Il s'en voulait de s'être laissé prendre à cette farce et, surtout, de n'avoir pas réagi plus tôt.

— S'il ne trouve pas la sortie, dit-il en boutonnant son imperméable, vous le rangerez dans le placard aux balais.

Le froid du dehors le saisit. La pluie tombait toujours et le vent la faisait se plaquer contre son visage. Le ciel était noir comme de la suie. Il releva frileusement son col et se mit à marcher les mains dans les poches, les épaules courbées, en évitant le bord du trottoir.

Sur le bitume luisant, le reflet des vitrines formait des flaques de clarté. Les vieilles gouttières en fonte gargouillaient sinistrement.

A côté de lui, les gens attardés filaient comme des ombres sous les réverbères. Le boulevard lui parut hostile.

La pluie redoubla et une rafale plus forte que les autres l'obligea à s'abriter sous un porche.

C'est alors qu'il le vit. Sa silhouette était parfaitement reconnaissable, même dans l'obscurité. Il marchait à quelques mètres derrière lui et avait remis son chapeau. Quand il fut plus près, il entendit le crissement particulier de ses semelles.

— Encore vous ? cria-t-il pour dominer le bruit d'un lourd

véhicule qui passait.

L'homme s'arrêta et se mit sous le porche.

— Je savais où vous retrouver, monsieur Vance. On n'échappe pas si facilement à son destin.

— Allons donc! Que me voulez-vous encore?... Vous n'êtes pas fatigué de jouer les augures ? Je croyais vous avoir fait comprendre...

L'homme lui coupa la parole :

— Vous avez oublié quelque chose, monsieur Vance.

— Quoi donc?

— La preuve. Je vous avais promis une preuve et je tiens absolument à vous la donner. Malheureusement, elle sera désagréable pour vous.

— Qu'importe ! Montrez-moi cette preuve si elle existe vraiment et qu'on en finisse une bonne fois.

— Elle est derrière vous.

Vance sursauta. Décidément, l'étrange bonhomme était tenace dans le genre plaisanterie douteuse. Eh bien, il allait voir jusqu'où il pouvait aller. Il se retourna. Ce fut pour se trouver le nez contre le lourd vantail sculpté du porche.

— Poussez, lui dit encore M. Charles.

Après un vague haussement d'épaules, Vance poussa. Le vantail s'ouvrit avec un grondement sourd. Les deux hommes se trouvaient maintenant dans un passage voûté plein de résonances. Sous leurs pieds, ils sentaient des pavés inégaux. Le passage s'arrêtait un peu plus loin sur une cour intérieure entourée de logements. Une vieille lanterne du siècle dernier se balançait mollement au bout de sa chaîne en diffusant une lumière jaunâtre.

— L'ancien hôtel Bolier, expliqua M. Charles, un banquier. L'hôtel a été transformé en logements pour ouvriers pendant la Révolution. Il a appartenu ensuite à...

— Quand j'éprouverai le besoin de me plonger dans l'Histoire, coupa Vance, je saurai quoi faire. Pour l'instant, j'ai beau écarquiller les yeux, je ne vois pas votre preuve.

— Excusez-moi, dit l'homme en noir, mais je viens d'apprendre l'histoire de cet hôtel à l'aide du conditionneur hypnotique, certaines phrases me reviennent automatiquement. La preuve que vous attendez se trouve juste à côté de vous.

Vance regarda et ne remarqua rien au premier abord, puis, sur sa droite, le long du mur, il crut voir quelque chose et s'approcha. C'était une sorte de disque en métal de quelques centimètres d'épaisseur et d'environ 1 m 25 de diamètre. Il était posé à plat sur le sol. Son centre s'ornait d'un mât flexible, de la hauteur d'un homme, qui se terminait en forme de parapluie. Un parapluie qui aurait perdu sa couverture pour ne conserver que ses branches. A mi-hauteur du mât se remarquait un autre disque, beaucoup plus petit celui-là et sur lequel se devinaient quelques commandes.

— C'est de ce machin que vous voulez parler? demanda Vance intrigué malgré lui.

— En effet.

— Bon sang ! fit le jeune homme en se retenant pour ne pas éclater de rire, à quoi peut bien servir ce gadget ?

— A voyager dans le temps, répondit M. Charles avec un sérieux imperturbable. C'est un kronoscaphe.

Le sourire ironique de Vance s'effaça peu à peu de ses lèvres au fur et à mesure qu'il détaillait l'engin. Cette fois, il commençait à comprendre que l'étranger n'avait jamais eu l'intention de plaisanter. Ce qu'il appelait un kronoscaphe ne paraissait pas être un assemblage hétéroclite de pièces achetées chez le brocanteur du coin, mais bien un objet faisant appel à des procédés très recherchés, fruits d'une technique inconnue jusqu'à ce jour.

— Vous n'avez pas peur qu'on le vole ? demanda-t-il.

— Non. Personne n'empruntera ce passage d'ici quelques heures, répondit M. Charles en montant d'un saut sur le disque et en invitant son compagnon à en faire autant. Je vous propose un petit voyage dans l'avenir. Un avenir très proche. Juste une douzaine de jours. Nous allons émerger le 4 janvier 1992 à 9 h du matin. Tenez-vous bien au mât.

Sans attendre de réponse, il fit jouer quelques commandes temporelles. Le disque se mit à bourdonner et à vibrer sous eux. Vance serra le mât à deux mains, assez fortement, mais il ne se passa rien,

aucune secousse. Le kronoscaphe sembla rester immobile. Cependant, le passage sombre, la lanterne qui se balançait dans la cour, la voûte, tout cela disparut dans un tourbillon grisâtre, un néant brumeux. Soudain, des meubles jaillirent de ce néant. Un mobilier ordinaire d'hôtel de seconde catégorie. Une armoire, un lit, un fauteuil, une table, quelques chaises.

— Bienvenue chez moi, fit M. Charles.

Vance le vit sauter sur un tapis usé et fit de même en chancelant. Il se laissa tomber dans le fauteuil et regarda autour de lui avec un profond étonnement. C'est à peine s'il osait respirer. Avait-il vraiment fait un bond de 12 jours dans le futur?... Il ne réalisait pas encore très bien ce qui venait de lui arriver.

— Je comprends votre surprise, déclara M. Charles après un bref ricanement. La première fois c'est toujours comme ça.

— Sommes-nous vraiment dans l'avenir? demanda Vance qui commençait à récupérer.

— Regardez vous-même.

L'étranger montrait la fenêtre basse par laquelle entrait la lumière voilée d'un soleil d'hiver. Il écarta même les rideaux pour que son invité puisse mieux voir.

Vance s'approcha avec une pointe de curiosité. Par-dessus les toits, il remarqua tout de suite la silhouette à peine visible de la tour Eiffel. En regardant vers le bas, au pied de l'immeuble, il vit les eaux ternes de la Seine qui coulaient entre deux quais rectilignes. Il s'orienta rapidement et dut se rendre à l'évidence, il se trouvait maintenant à l'opposé de l'endroit où il était quelques secondes ou quelques jours plus tôt, c'est-à-dire dans le 16^e entre le pont Mirabeau et le viaduc d'Auteuil. Cette fois le doute n'était plus permis. Les jambes coupées par l'émotion, il retourna jusqu'à son fauteuil.

— C'est bon, réussit-il à dire enfin, je vous accorde la possibilité de voyager dans le temps puisque nous sommes ici. Qu'allez-vous exiger de moi?

— Rien de plus que ce que je vous ai demandé tout à l'heure dans le bar : Entre le 23 décembre 1991 et le 3 janvier 1992 vous allez faire la connaissance d'un autre voyageur du temps, vous devrez nous signaler sa présence immédiatement. Pour cela, il vous suffira d'adapter ceci sur n'importe quel combiné téléphonique et d'appeler

un numéro que je vais vous donner.

M. Charles leva la main droite. Il tenait entre son pouce et son index quelque chose de brillant, de la grosseur d'une noix et de forme ovoïde. Il décrocha le combiné du téléphone et posa l'objet entre l'écouteur et le microphone. Il y adhéra comme s'il était collé. Il renouvela cette petite expérience deux ou trois fois et à chaque fois il dut faire un léger effort pour le décrocher.

— Et voilà ! s'écria-t-il. Une fois cet appareil fixé, il vous suffira de composer le numéro 977 sur le cadran. Impossible de vous tromper. Après avoir déclaré votre identité, vous demanderez le Q.G. Euro 3 secteur 95.

— Je suppose qu'il est inutile de vous demander à quel endroit se trouve Euro 3.

— Nullement, il se trouve en 1930, dans une magnifique villa entourée d'un parc, aux environs de Paris.

— Et vous prétendez que je peux téléphoner en 1930?

— Je ne prétends pas, j'en suis sûr. Désirez-vous une preuve de ce côté-là aussi ?

— Faire une balade en 1930? Mon rêve! Mais du moment que je peux téléphoner... Tout de même, il y aurait beaucoup à faire au cours de cette période, un bon coup de balai à donner. Avez-vous pensé que vos amis pourraient tuer un certain Hitler? Cela nous éviterait la guerre mondiale de 1939-1945.

Une seconde, un sourire erra sur les lèvres de M. Charles.

— Rien de certain, déclara-t-il, c'est toujours la même chose quand on s'attaque à un problème de masse. Peut-être que la guerre éclaterait ailleurs et produirait les mêmes effets, ou un autre dictateur se substituerait au premier. Dans ce cas, les changements seraient presque inexistants, mais dans le contraire, il y aurait un retard dans l'évolution des techniques ; vous ne connaîtriez pas encore l'énergie atomique ni les voyages interplanétaires. L'anti-gravité ne ferait son apparition que plusieurs siècles plus tard et la Renaissance solarienne n'aurait probablement pas lieu. Du diable si on peut prévoir les conséquences.

— Et vos bons amis les Centauriens, demanda sournement Vance, auraient-ils des démangeaisons?

Le visage du voyageur du temps devint plus grave. Il regarda autour de lui comme s'il craignait une apparition quelconque.

— Vous parlez sans savoir, dit-il enfin.

Vance insista sans aucune pitié.

— Je crois que toute votre organisation est basée sur le bien-être de ces messieurs, dit-il encore.

— Pas nécessairement, protesta mollement l'étranger, nous protégeons aussi nos époques respectives. C'est pour cela que nous demandons à certaines personnes comme vous, en lesquelles nous pouvons avoir confiance, de nous aider. Rassurez-vous, vous serez largement rétribué.

Tout en parlant, il venait de se diriger vers un petit meuble et ouvrait l'un des tiroirs. Il en sortit une liasse de billets de banque.

— Pour vos premiers frais, annonça-t-il.

Il y joignit l'objet ovoïde ainsi qu'un petit carton sur lequel était inscrite la méthode à suivre pour téléphoner en 1930.

La somme paraissait importante. Cela fit tiquer Vance car il pensait à une erreur de la part de l'étranger.

— Vous ne trouvez pas que c'est un peu trop pour onze jours d'un travail sans fatigue ? demanda-t-il.

— Nous avons l'habitude de bien payer nos agents, répondit évasivement M. Charles en lui tendant l'objet et les billets.

Vance ne se fit pas prier. Si on le payait aussi cher, c'est qu'on avait peur qu'il se fasse acheter. Il empocha le tout en remettant à plus tard le soin d'examiner attentivement les billets, mais il était à peu près sûr de leur authenticité. Cependant, quelque chose l'intriguait.

— Dites-moi, fit-il, vous avez mentionné deux dates entre lesquelles je dois être contacté par un transfuge de votre organisation.

— En effet, entre le 23 décembre 1991 et le 3 janvier 1992.

— Si j'ai bonne mémoire, nous sommes aujourd'hui le 4 janvier 1992...

« Pourquoi ne serais-je pas contacté en ce moment où les jours suivants ? »

Le visage de M. Charles s'assombrit.

— C'est une question délicate, dit-il.

— Mais encore ?

— J'ignore totalement ce que sera votre réaction.

— Cessez donc de chercher du mystère là où il n'y en a pas. Le fait de vous être utile pendant une période limitée à 11 jours me semble particulièrement aberrant alors que ce traître, comme vous l'appellez, peut se manifester tout au long de mon existence. Vous devez en tenir compte.

— Justement, monsieur Vance, nous en avons tenu compte.

— Expliquez-vous, s'impatienta l'intéressé. Après le voyage que je viens de faire en votre compagnie, je suis prêt à avaler toutes les histoires que vous voudrez bien me raconter.

— Même les histoires tristes ?

— A la télévision, j'adore tout ce qui fait pleurer les âmes sensibles.

— J'ai l'impression que vous plaisantez, monsieur Vance.

— Pas du tout. Je n'ai jamais été aussi sérieux de ma vie. Je vous écoute avec la plus vive attention.

— Eh bien..., commença le voyageur du temps, mais juste à ce moment il fut interrompu par un bref coup de sonnette à la porte d'entrée de l'appartement.

— C'est le gardien de l'immeuble, prévint-il. Ne bougez surtout pas d'ici, il est inutile que l'on vous voie.

Il s'éloigna. Vance l'entendit discuter avec quelqu'un à travers la porte, puis ouvrir celle-ci.

La voix du gardien résonna dans le vestibule :

— Voici le journal que vous m'avez demandé, monsieur. Est-ce que je suis à l'heure ?

— Tout juste, répondit M. Charles.

Il y eut encore un échange de propos, ensuite la porte se

referma et M. Charles refit son apparition dans la chambre. Il tenait un journal qu'il brandit au-dessus de sa tête.

— Une lecture qui doit vous intéresser, déclara-t-il d'un ton qui se forçait à être enjoué.

Vance le remarqua et fronça les sourcils.

— En quoi la lecture de ce quotidien peut-elle m'intéresser? demanda-t-il.

— Les événements! s'écria le voyageur du temps. C'est par eux que nous arrivons à progresser dans nos enquêtes.

— Ils me rendent malade, grogna Vance. Toutes ces informations sont grossies pour attirer le client.

— Peut-être, murmura M. Charles, mais vous avez tort de ne pas vous occuper de celles-ci qui datent d'hier soir. Tenez, il y a eu un carambolage sur l'autoroute de l'Ouest, non loin d'ici : quarante morts et beaucoup de blessés.

Vance haussa les épaules.

— Les catastrophes de ce genre sont monnaie courante par le temps qu'il fait. Pour ma part, j'évite de sortir en voiture en ce moment.

— Sage précaution, monsieur Vance ! Malheureusement, vous avez oublié d'être prudent au moins une fois.

— Que voulez-vous dire ?

— En première page de ce journal, il y a une photographie qui vous concerne.

Vance bondit du fauteuil, arracha le journal des mains de son hôte et le déplia en pleine lumière.

En effet sur la première page, un titre accrocheur s'étalait en caractères gras :

Hier soir à 21 h 15, carambolage monstre sur l'autoroute de l'Ouest.

Quarante morts et une trentaine de blessés dont l'état reste précaire.

Une enquête est ouverte sur les causes de la catastrophe.

D'après certains témoins, il semblerait que la Natacha ci-dessous, dernière-née de l'industrie soviétique, aurait fait une fausse manœuvre.

Un peu plus bas, une photo en couleur montrait l'avant d'une voiture de sport rouge à moitié écrasée par un lourd camion. Les deux occupants étaient parfaitement visibles au milieu des débris. Une femme blonde, la tête coincée dans la portière tordue. Elle était morte sur le coup. Quant à son compagnon, affaissé sur son siège, il était maintenu par sa ceinture de sécurité et paraissait dormir, mais une blessure se remarquait à sa tempe gauche. Vance laissa échapper un cri de surprise.

Non, ce n'était pas possible ! Que faisait-il dans cette voiture, en compagnie de cette femme qu'il ne connaissait pas?... Car c'était bien lui qu'il voyait.

Il regarda un peu plus attentivement dans l'espoir de s'être trompé, mais le doute n'était pas permis.

Il lança un coup d'œil venimeux dans la direction de M. Charles qui attendait tranquillement.

— Vous le saviez, hein ?

M. Charles fit signe que oui avec un geste fataliste des deux bras.

Il crut bon d'ajouter à haute voix :

— L'avenir réserve de ces surprises !...

— Qu'est-ce que je deviens dans tout ça ? cria Vance. Est-ce que je suis mort ?

— Vous avez été transporté à l'hôpital Ambroise Paré. C'est écrit quelques lignes plus bas. Donc, vous êtes parmi les blessés et peut-être que vous vivez encore.

— Peut-être ? s'écria Vance. Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Votre blessure... Elle est mal placée.

— Et alors ?

— Probablement une fracture de la boîte crânienne.

— Bon sang ! Quand je pense que je suis peut-être mort et que je ne le sais pas. — Il se frappa le front — L'hôpital Ambroise Paré ! s'exclama-t-il. Mais c'est à deux pas d'ici !

— Evidemment ! fit M. Charles. Où avais-je la tête?

— Au contraire, dit Vance rageusement, vous saviez très bien ce que vous faisiez. Quand on sait à l'avance ce qui va se passer, il est facile de tromper les gens.

Il fit une boule avec le journal qu'il lança à travers la chambre, puis il regarda le voyageur du temps comme s'il était le diable en personne.

— Je sais maintenant pourquoi personne ne viendra me voir après le 3 janvier à 21 h 15, dit-il d'un air farouche. Je vous rends responsable de tout.

— Je suis profondément peiné de la triste opinion que vous avez de moi, dit M. Charles gravement.

Vance ne voulut y voir que de l'hypocrisie.

— Je veux connaître la suite, lança-t-il comme un défi.

— Est-ce vraiment nécessaire ?

— Oui. Moi, Karl Vance, je veux voir mourir Karl Vance dans cet hôpital. Je ne veux pas qu'il soit seul. Qui sait ? Il a peut-être quelque chose à dire.

— Dans ce cas, il suffit d'aller faire un tour là-bas. On vous laissera certainement entrer si vous dites que vous êtes un parent du blessé. Je vous accompagne. Il ne faut pas oublier que vous êtes en ce moment dans votre futur et que je vais devoir vous ramener à votre point de départ.

— C'est juste, mais ce n'est pas pour ça que vous désirez tant être présent.

— Pourquoi donc ?

— Pour ce qu'il va me dire au cas où il pourrait encore parler. Mais tel que je me connais, je m'arrangerai pour me faire comprendre sans que vous compreniez. N'oubliez pas que le Karl Vance qui se trouve à l'hôpital a en mémoire tout ce qui s'est passé pendant ces onze jours.

— Hélas! fit M. Charles. J'aimerais bien savoir ce qu'il a fait.

— Rien de bien grave. Après tout, vos Centauriens sont toujours au bout du temps, n'est-ce pas ?

— Ils y sont, convint l'étranger.

— Et rien d'inquiétant ne s'est passé dans l'avenir immédiat ?

— Non, naturellement, mais...

— Vous voyez bien que c'est vous qui provoquez des vagues temporelles en vous acharnant sur ma modeste personne. Cet accident sur l'autoroute n'aurait pas dû avoir lieu. Vous devriez rectifier l'Histoire locale à partir de 21 h le 3 janvier. Rien ne sera bouleversé pour autant.

— C'est ce qui vous trompe ! Cet accident était connu depuis des millénaires avant votre naissance et vous demeurez un maillon indispensable dans la chaîne du temps.

— Moi? s'étonna Vance, surpris par l'importance qu'il prenait tout à coup. Vous ne trouvez pas que vous exagérez un peu ?

— Pas du tout. Il y a des grains de sable qui ont eu, qui auront, qui ont plus d'impacts que vous sur les événements.

Ils étaient maintenant dans le vestibule. Avant de sortir, M. Charles se gratta la nuque, puis demanda :

— Cette femme qui était dans la voiture, la connaissez-vous?

— Non. C'est encore une inconnue pour moi.

Dans l'ascenseur, M. Charles sortit son éternel carnet pour y inscrire quelques mots.

Un vent glacial les accueillit sur le large perron de l'immeuble. A part deux ou trois silhouettes emmitouflées et un chien errant, la rue était déserte, silencieuse. La neige craquait sous les pas et formait de larges plaques sur les trottoirs.

Un moineau ébouriffé se planta sur le capot tout blanc d'une voiture en stationnement.

— L'hôpital se trouve par là, dit M. Charles en désignant une artère transversale.

Au premier abord, l'accueil avait été plutôt froid au bureau des entrées, puis, quand Karl Vance eut décliné son identité, l'atmosphère se dégela.

— Vous êtes un parent du blessé ? avait demandé la femme qui s'occupait des visites.

— Je suis son frère.

— Dans ce cas... (Après avoir pianoté sur les touches d'un petit écran, elle annonça :) Chambre 20 au troisième étage. Je fais le nécessaire pour prévenir l'infirmière qui s'occupe de lui.

Effectivement, quand l'ascenseur s'arrêta à l'étage indiqué et se fut ouvert sur un large couloir luisant de propreté, une infirmière attendait les deux hommes. Elle était petite, brune et débordante de compétence.

Elle s'adressa tout de suite à Vance.

— Je présume que vous êtes son frère, dit-elle. La ressemblance est extraordinaire.

— Nous sommes jumeaux, dit Vance en emboîtant le pas à l'infirmière. Est-ce qu'il va mieux ?

La femme hocha la tête et prit un air de circonstance.

— Il y a eu un mieux dans le courant de la nuit, c'est comme cela que nous avons appris son nom, car il ne possédait aucun papier d'identité sur lui. Tout juste quelques secondes de connaissance et il est retombé dans le coma. Le docteur Hemier vous en dira plus quand vous le verrez.

— A-t-il eu le temps de parler ? intervint M. Charles.

— Pas que je sache. A part son nom, je crois que c'est tout ce qu'il a pu dire.

— Peut-être a-t-il prononcé une phrase qui aurait pu vous paraître obscure et que vous avez oubliée.

L'infirmière le regarda de travers.

— Non, répliqua-t-elle sèchement. Voici sa chambre. Pas plus de cinq minutes et ne faites aucun bruit. Je reste dans le couloir.

Elle poussa une porte et les deux hommes entrèrent, l'un derrière l'autre, dans une chambre étroite, occupée par un lit au-dessus duquel se balançait un goutte-à-goutte.

Vance s'approcha lentement, sur la pointe des pieds.

C'était une impression bizarre que de se voir mourir sans pouvoir intervenir. Lui, ce double moribond, savait dans une certaine mesure ce qui s'était passé et ce qui allait suivre, mais il ne pouvait pas le prévenir contre un danger.

Savait-il seulement qu'un autre lui-même le regardait en ce moment?...

Sans doute, s'il lui restait un peu de conscience.

Que pouvait-il se passer dans ce cerveau ?

Peut-être qu'en l'appelant par son nom, réussirait-il à provoquer une réaction ?

Il s'approcha du mourant, s'empara de sa main à demi fermée, abandonnée sur le drap blanc et appela doucement :

— Karl! C'est moi, Karl. M'entends-tu?

Etait-ce une illusion? Il lui avait semblé voir une lueur de compréhension dans les yeux que la mort voilait. Tout à coup, la main qu'il pressait sans trop s'en rendre compte, s'agita faiblement entre les siennes. Il sentit les doigts se détendre et un objet dur entra en contact avec sa paume et brusquement il comprit... C'était exactement ce qu'il avait imaginé tout à l'heure quand M. Charles lui avait fait part de son intention de l'accompagner. Par bravade, il lui avait dit qu'il trouverait un moyen pour se faire comprendre et c'était ce qui se passait. L'agonisant s'était souvenu. Il serra l'objet dans sa main et se redressa.

— A-t-il dit quelque chose? demanda M. Charles.

— Il ne parlera plus maintenant, répondit Vance en soupirant.

Il avait peine à croire qu'il venait d'assister à sa propre mort et que c'était son cadavre qu'il voyait là, étendu. Vaguement, il entendit son compagnon appeler l'infirmière. Celle-ci ne put que constater le décès et arrêta la perfusion.

— Je vais prévenir le docteur, dit-elle.

Vance ne bougeait pas. Bientôt, dans une dizaine de jours, à la même heure, il serait dans ce lit pour y mourir une seconde fois.

Y aurait-il alors un autre Karl Vance en train de le regarder et d'essayer de comprendre ?

Il frissonna. Dire que tout cela n'était qu'un simple remous dans l'infini du temps. Une petite vague de l'immense fleuve qui prenait sa source dans les étoiles, traversait les millénaires en rugissant et finissait dans l'inimaginable futur centaurien.

Une main se posa sur son épaule.

— Venez, dit la voix de M. Charles. Il est inutile de rester plus longtemps ici.

Après un dernier regard à son double, il suivit docilement son guide. Comme dans un rêve, il retrouva la rue glacée, l'ascenseur désuet, puis l'appartement poussiéreux où les attendait le kronoscaphe.

Pour la première fois, Vance remarqua que la machine ne touchait pas le sol, qu'elle était comme en suspension dans l'air et que les objets qui se trouvaient derrière se déformaient suivant la position prise par l'observateur. Tel quel, cet engin devait paraître déplacé à n'importe quel endroit où il se trouvait.

— N'oubliez pas mes instructions, dit M. Charles d'une voix douce, surtout pour téléphoner.

Vance haussa les épaules d'un air désenchanté.

— Je ne sais pas exactement ce que je dois faire, dit-il, je me sens un peu perdu. Vous devez bien comprendre que la certitude de mourir d'ici onze jours n'engendre pas l'ardeur au travail. Je crains fort de vous décevoir.

— Tout le monde meurt ! s'écria M. Charles. Je suis passé par là aussi. Comme vous pouvez le voir, je me porte assez bien.

— Parce que vous avez la chance de voyager dans le temps. Que feriez-vous à ma place, si vous étiez obligé de suivre l'ordre normal des choses au lieu de contourner l'événement ?

— Je préfère ne pas y penser. L'année 3047 a été très pénible pour moi. Je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour éviter cette époque.

— Parce que c'est en 3047 que... ?

— Oui. Une stupide erreur de ma part.

— Et vous ne pouvez pas rectifier cette erreur de parcours ?

— C'est très difficile.

M. Charles aima mieux arrêter là ses explications et fit signe à Vance de le suivre sur le kronoscaphe.

Quelques secondes plus tard, les meubles, les murs de la chambre disparaissaient dans la grisaille du temps; presque aussitôt, ils furent remplacés par les murs du passage voûté. Là-bas, dans le fond, la grosse lanterne se balançait toujours. La pluie crépitait dans la cour intérieure et les bruits de la rue parvenaient jusqu'à eux à travers le lourd portail.

A nouveau, Vance sentit sous ses pieds les pavés inégaux. Il s'éloigna un peu du kronoscaphe.

M. Charles lui fit un signe du bras.

— A bientôt ! lança-t-il avant de disparaître sur son engin, comme un fantôme.

Maintenant, il était seul.

Il était revenu au 23 décembre 1991, juste à son point de départ et il pouvait s'imaginer qu'il avait tout bonnement rêvé. Hélas! les deux objets durs qu'il palpaït au fond de sa poche lui prouvaient le contraire. Que contenait le message laissé par son double avant de mourir?... Ce n'était pas dans cette demi-obscurité qu'il pourrait l'examiner. L'idée de se retrouver dans la solitude de sa chambre d'hôtel, qu'il avait louée le matin même, ne l'enchantait guère. Il avait besoin d'une présence. Il pensa soudain qu'il pouvait retourner au bar et discuter un moment en compagnie d'Alex. Lui, au moins, avait vu l'étranger, il s'était même étonné de son comportement. Il allait pouvoir se confier à quelqu'un qui ne le prendrait pas pour un fou. Sa décision prise, il tira le portail à lui et se précipita sous la pluie en évitant les flaques d'eau du mieux qu'il pouvait.

* * *

Zone Temporelle 4-A.X. 23 décembre 1991.

Paris. *Bar de la Pipe* Secteur 95-68-25. 22 h 45.

Alex revenait vers son comptoir. Il tenait un plateau sur lequel étaient posés quelques verres vides. Juste à ce moment, l'homme entra.

— C'est encore moi ! s'écria-t-il en commençant à se débarrasser de son imperméable pour l'accrocher au portemanteau.

Alex lui jeta un rapide coup d'œil et se dit qu'il avait déjà vu cette tête-là quelque part.

— Bonsoir, fit-il machinalement. Quel temps, hein?

L'homme le suivit jusqu'au bar et attendit tranquillement.

Alex posa son plateau.

— Qu'est-ce que je vous sers? demanda-t-il.

— La même chose que tout à l'heure.

— Pardon ! Vous êtes déjà venu ici ?... Excusez-moi, mais je ne me rappelle plus ce que je vous ai servi.

— Cessez cette plaisanterie absurde, Alex, et servez-moi un grog.

Le barman regarda mieux le nouvel arrivant et laissa échapper un cri de surprise.

— C'est vous, monsieur Vance? Je vous croyais en Afrique !

— Voyons, voyons, fit Vance, vous avez bu ou quoi ? Je suis venu tout à l'heure. Je me suis assis à cette table, là-bas, dans le coin. Un homme bizarre m'attendait et nous avons discuté ensemble un bon moment. Rappelez-vous.

La stupéfaction d'Alex était comique.

— Vous devez vous tromper, monsieur Vance, dit-il enfin. De toute la soirée il n'y a eu personne dans ce coin. Vous devez confondre avec un autre bar.

— C'est ça, s'emporta Vance, un bar qui ressemblerait à celui-ci et dont le barman serait votre frère jumeau. Vous me prenez pour un idiot? Est-ce que quelqu'un vous a payé pour vous taire?

— Je vous assure que personne ne m'a payé et que c'est la première fois de la soirée que je vous vois.

Cette fois, le doute n'était plus permis. Visiblement, Alex disait la vérité. Une sorte d'angoisse serra Vance à la gorge. Que s'était-il passé? Son attitude inquiéta le barman.

— Etes-vous malade? s'enquit-il. Désirez-vous que j'appelle un taxi ?

— C'est inutile.

— Vous êtes pâle et paraissez effrayé, insista Alex, vous avez dû attraper une drôle de maladie en Afrique.

— Ça va déjà beaucoup mieux. A la place du grog vous me servirez quelque chose de corsé.

Alex obtempéra en lui faisant un clin d'œil.

— Et voilà ! fit-il après avoir rempli un verre. Vous m'en direz des nouvelles.

Vance porta le verre à ses lèvres et toussa. Il faillit même s'étrangler. Cela ressemblait à de l'alcool à brûler dans lequel on aurait fait macérer des piments rouges.

— C'est raide, hein? dit le barman en se penchant sur le comptoir.

— De la dynamite, approuva Vance. J'ai la gorge en feu.

— Rien de tel pour remettre les idées en place. Je suis persuadé que vous avez totalement oublié votre première visite.

Et Alex éclata de rire.

— En effet, mentit Vance en faisant chorus.

« Pourquoi le contrarier? se demandait-il en même temps. Il est certainement sincère. »

— Savez-vous que j'ai failli marcher! reprit le barman. Vous aviez tellement l'air bouleversé, tellement perdu... On aurait dit que vous veniez d'assister à votre propre enterrement.

C'était presque ça et le mot « perdu » était juste.

Vance préféra détourner la conversation :

— Dites-moi, Alex, quel jour sommes-nous?

— Le 23 décembre, répondit le barman en ajoutant aussitôt sur un ton joyeux, comme s'il criait à la cantonade : C'est bientôt Noël !

— Oui, oui, répéta pensivement Vance, c'est bientôt Noël.

Dans un éclair, il revit tous les joyeux Noël's passés et cela le rendit encore plus mélancolique. Comment serait le prochain?

Une chose sûre, il était bien arrivé au jour convenu et il en éprouvait une certaine satisfaction. Mais dans ce cas, pour quelle raison Alex s'obstinait-il dans son erreur?... Il devait y avoir une anomalie quelque part. Quelque chose qui ne collait pas dans le puzzle du temps.

Une pièce infime manquait, mais laquelle?

Il regarda autour de lui avec prudence, sans trop insister. Comme il s'y attendait, il reconnut au passage deux ou trois clients qui se trouvaient à la même place au cours de sa première visite et il se retint pour ne pas aller les interroger. A première vue, tout semblait normal.

Soudain, il tressaillit. Bon sang! Mais elle était là la pièce manquante ! Elle lui crevait les yeux et il s'étonnait de ne pas y avoir pensé plus tôt... Son regard venait de se poser sur la pendule murale au fond de la salle, elle indiquait 22 h 45 ; or il se rappelait être entré, la première fois, aux environs de 23 heures, plutôt plus que moins. En tout cas, il devait avoir une vingtaine de minutes d'avance sur le temps réel et il était parfaitement logique que le barman ne se souvienne pas de lui ni de M. Charles. En fait, personne ne se souviendrait d'eux à ce moment-là, car il était maintenant persuadé que l'étranger ne viendrait pas. Ainsi, la visite à l'hôpital n'aurait jamais lieu, n'avait jamais été.

Tout était effacé, remis à sa place, sauf ses souvenirs et ce petit objet qui se trouvait au fond de sa poche.

Pour être sûr, il attendit quand même le temps nécessaire, mais M. Charles ne réapparut pas.

Il n'avait plus rien à faire ici et il jeta quelques pièces sur le comptoir. Alex, occupé à servir un autre client, ne le vit même pas sortir.

9 h. Zone V. 24 décembre 1991. Paris.

Il s'était réveillé assez tard, avec des maux de tête. L'objet que lui avait confié son double était toujours là, à la même place où, de guerre lasse, il l'avait abandonné la veille.

Il se rappelait l'avoir examiné sous tous les angles sans y avoir rien trouvé de particulier, c'est-à-dire message ou avertissement.

A première vue, c'était quelque chose qui ressemblait à du métal, mais qui n'en était certainement pas. Comme il venait probablement du futur, il pouvait supposer que c'était une nouvelle espèce de plastique.

La veille au soir, il n'était pas tout à fait dans son état normal et peut-être qu'un détail lui avait échappé. Il s'en empara à nouveau, s'arma d'une loupe et approcha le tout d'une source de lumière.

L'objet était long d'environ 6 centimètres, large de 3, épais de 5 millimètres. L'une de ses faces s'ornait d'une superbe fille dans le plus simple appareil. Elle se détachait sur un fond de mer, ciel bleu, palmiers et sable fin. Bref, tout le tralala dans lequel se complaisent les touristes fortunés. Même le sable donnait l'impression d'avoir été aseptisé grain par grain. Grande, longiligne, ses cheveux noirs, épais, avaient de curieux reflets sous le soleil. Sa démarche devait avoir la nonchalance et la volupté des filles qui se savent désirées et ses gestes une harmonie d'eau limpide, calme, coulant sans bruit, sans heurt. Il y avait aussi ses yeux sombres, profonds, énigmatiques et ses traits d'une finesse extraordinaire. A n'en pas douter, cette jeune femme était le fruit d'une sélection particulière. Elle venait d'une autre planète ou d'une autre époque et il enviait presque son double de l'avoir connue avant lui.

L'autre face était composée de formes géométriques diverses incrustées dans la matière. Juste au centre, se remarquait un cercle en filigrane d'or entourant un cristal de la grosseur d'une tête d'épingle. C'était tout... Déçu, il allait reposer l'objet, lorsque le cristal lança un éclair. Sa brillance semblait étonnante pour un si petit ornement.

Il reprit la loupe pour l'examiner plus attentivement et s'aperçut que le cristal ne semblait pas fixé dans la surface même de l'objet, mais sur quelque chose d'autre qui se trouvait à l'intérieur. Il

chercha à l'atteindre avec le bout de son doigt mais n'y parvint pas, car il se trouvait dans le fond d'une cuvette et son doigt était trop gros. Qu'importe, il allait y arriver avec la pointe d'une épingle. L'ennui c'est qu'il n'en trouva pas sur lui ni dans la chambre et il dut en demander une au garçon d'étage qui promit de faire le nécessaire auprès de la femme de chambre de M^{me} Song Mei, une strip-teaseuse de Hong Kong, égarée dans un Paris glacial, et qui logeait juste au-dessus.

Tout cela demanda pas mal de temps et Karl Vance sortait de son bain lorsque le garçon d'étage sonna à la porte. Il s'enveloppa vivement dans un peignoir et courut ouvrir.

— Voici votre épingle, monsieur.

— Merci, grommela-t-il en frissonnant, je vous revaudrai ça.

— A votre service.

La porte refermée, Vance prit l'objet et essaya de faire bouger le cristal à l'aide de la pointe acérée par une pression latérale. Il n'y parvint pas. En désespoir de cause, il appuya fortement sur le dessus et celui-ci s'enfonça avec un bruit sec.

Aussitôt, il sentit l'objet vibrer dans le creux de sa main. Par prudence, il le posa sur un meuble et s'en éloigna d'un bond, tout en se demandant avec inquiétude si ce truc était une bombe miniature.

De toute façon, il ne craignait rien pour lui dans l'immédiat, puisque sa mort avait été prévue une dizaine de jours plus tard, mais l'immeuble, lui, risquait d'en prendre un bon coup.

Apparemment, il se trompait, car rien de tel ne se produisit.

Il n'attendit d'ailleurs pas longtemps ; seulement quelques secondes. Soudain, l'objet qu'il ne quittait pas des yeux disparut instantanément, sans bruit, sans laisser de trace. S'il n'avait pas déjà possédé l'expérience du voyage temporel, Vance aurait crié au miracle, mais ici son étonnement fut mitigé. La plaquette avait été tout simplement fabriquée suivant le même principe que le kronoscaphe.

L'ennui, c'est que sans le savoir, il venait peut-être de déclencher un processus irréversible qui allait faire dévier des courants phénoméniques existants. Était-ce cela que désirait l'autre Karl Vance?...

Après un regard sur l'endroit où se trouvait tout à l'heure l'objet, il acheva de s'habiller et attendit encore un moment, puis, comme rien ne se produisait, il décida de téléphoner en 1930.

D'un geste brusque, il décrocha le combiné.

— Branchez moi sur l'extérieur, dit-il à la standardiste de l'hôtel qui lui demandait ce qu'il désirait.

Dès qu'il fut sur l'automatique, il colla la noix brillante comme le lui avait indiqué M. Charles et composa le N° 977.

Aussitôt, des voix lointaines parvinrent à son oreille dans un murmure confus. L'une d'elles s'amplifia soudain. C'était une voix d'homme.

— Allô!... Barrez-vous, mon vieux... Vous êtes sur une ligne intemporelle et vous me gênez.

— Si j'y suis, c'est parce que je dois y être, répondit Vance aigrement.

— Oh ! la la ! fit l'autre. Je téléphone de 1916 et je n'ai pas le temps d'écouter vos fadaises, espèce de pignouf ! Foutez le camp, je vous dis...

— Allez vous faire..., commença Vance, mais il s'interrompit, car une voix grave, aux sonorités étranges, venait de remplacer celle de l'irascible personnage.

— Allô! Veuillez décliner votre identité, s'il vous plaît.

— Vance... Karl Vance. Je suis connu d'un certain M. Charles.

— Ce nom n'existe pas dans mes circuits mémoriels, annonça la voix grave qui était celle d'un ordinateur, il est probablement faux ; par contre, le vôtre y est. De quelle année téléphonez-vous ?

— Euh! de 1991.

— C'est cela. Quel secteur désirez-vous ?

Vance jeta un coup d'œil sur la carte.

— Q.G. Euro 3. Secteur 95.

— Ne quittez pas, vous allez avoir la réponse dans quelques instants.

A peine avait-elle cessé de parler que la voix de M. Charles lui parvint avec une netteté extraordinaire.

— C'est vous ? fit Vance surpris.

— Evidemment ! Qui voulez-vous que ce soit ?

— Je ne sais pas. Je vous imaginais mal en employé de bureau. Je vous croyais aux aguets, tournant autour de mon hôtel, guettant les visiteurs. Etes-vous vraiment en 1930 ?

M. Charles fit entendre un rire grinçant.

— Bien sûr ! Les années folles ne sont pas encore terminées. La crise s'amorce, mais il n'y a que les initiés pour le savoir. La stabilité financière est toujours bonne et l'euphorie générale. Est-ce que vous avez du nouveau à m'apprendre ?

Vance eut une courte hésitation. Devait-il parler du curieux objet qui avait disparu ? Dans ce cas, il allait être obligé d'en expliquer la provenance.

Sa décision fut vite prise.

— Rien encore, mentit-il, aucun envoyé spécial n'est venu me contacter.

— Dans ce cas, pourquoi m'avoir téléphoné ?

— Pour savoir si ça marchait aussi simplement que vous me l'aviez expliqué.

— Bon. Etes-vous convaincu ?

— A moitié. J'ignore si vous me parlez de l'année 1930. Pour un homme de mon époque, c'est dur à avaler. J'espère que vous me comprenez.

— Je vous comprends très bien, fit M. Charles avec impatience, mais pour l'instant, contentez-vous de me prévenir dès qu'il se produira quelque chose de votre côté. Pour le reste, si vous vous ennuyez, téléphonez à votre petite amie.

La communication fut brusquement interrompue et le bourdonnement caractéristique de l'écouteur, lui fit comprendre qu'il était revenu au temps présent. Il enleva la noix brillante et raccrocha le combiné.

— En voilà un impoli ! s'exclama-t-il outré. Est-ce que l'on parle de cette façon à un homme qui va mourir?...

Un léger bruit derrière lui le fit se retourner et il éprouva la plus grande surprise de sa vie.

La jeune femme de l'holographie se trouvait devant lui, grandeur nature et bien vivante. Toutefois, elle était pudiquement habillée d'un collant brillant qui la moulait étroitement jusqu'au cou. Sa magnifique chevelure sombre tombait sur ses épaules et son visage se crispait sous l'effet d'une sourde colère qui ne s'exprimait pas encore.

— Vous ? fit-il stupéfait.

— Moi, répondit-elle sèchement en sautant d'une espèce de gros tube noir qui lui servait de monture et qui devait être un kronoscaphe d'une autre nature que celui de M. Charles.

L'engin resta en suspension à un mètre au-dessus du parquet.

— D'ailleurs, poursuivit-elle, je n'ai fait que répondre à votre appel.

— Je ne vous ai jamais appelée, balbutia Vance qui ne pouvait détacher son regard de l'apparition.

— C'est bien vous qui m'avez envoyé ceci ?

Le jeune homme la vit tendre vers lui l'holographie d'un geste accusateur.

— C'est bien moi, en effet, admit-il. Pas tout à fait cependant.

La jeune femme négligea les quelques mots restrictifs et continua :

— Je vous croyais en danger et je n'ai même pas pris la précaution de prendre des vêtements d'époque. Le temps de calculer les paramètres temporels et me voici. Dans ces conditions, vous n'ignorez pas que la précision est malaisée à obtenir et que j'aurais pu tout aussi bien surgir dans l'escalier de votre immeuble ou dans la rue. Vous vous rendez compte de la situation et des vagues temporelles que j'aurais créées?

— Certes, fit Vance en prenant un air contrit, je m'en rends seulement compte maintenant. Cela aurait fait beaucoup de bruit dans

la presse, à la radio, à la télévision et surtout chez les illusionnistes qui vous auraient supplié de leur expliquer votre truc.

La jeune femme ne sembla pas s'apercevoir du ton ironique pris par son vis-à-vis.

— Vous oubliez les vigiles, répliqua-t-elle sombrement, ce sont eux les plus dangereux. Surtout depuis qu'ils contrôlent les déviations locales. J'aurais été vite repérée et mise hors d'état de poursuivre mon œuvre. Par précaution, je porte toujours sur moi ce petit rupteur.

En disant, elle braquait sur Vance une sorte de pistolet dont le canon donnait l'impression d'avoir été taillé dans un cristal très pur et dont l'extrémité s'auréolait de lueurs sinistres.

— C'est une arme pratique et propre, continua-t-elle, elle ne laisse aucune trace. L'individu touché par le rayon est immédiatement volatilisé. Au besoin, acheva-t-elle froidement, je pourrais m'en servir contre vous.

— Hé ! fit Vance en reculant vivement. Qu'est-ce qui vous prend?... Où vous croyez-vous ici?

— Ce qui me prend ? cria la belle walkyrie, c'est que je me trouve chez un traître de la pire espèce.

— Un traître, moi? protesta l'accusé avec violence. Vous êtes folle.

— Vous oubliez que je viens d'entendre votre conversation depuis le début jusqu'à la fin. Vous ne pouvez nier que vous discutiez avec un vigile.

— Ecoutez...

— Cela suffit. Je veux connaître son nom ou son numéro.

— Mais je l'ignore, s'emporta Vance, et je ne suis pas celui que vous croyez. Je suis un autre.

— Quel autre?... Vous vous appelez bien Karl Vance, n'est-ce pas?

— Je ne le nie pas.

— Surtout, ne me racontez pas que vous êtes son frère, je ne vous croirais pas, la ressemblance serait trop parfaite.

— Je suis bien le même homme, mais celui d'avant, celui qui ne vous connaît pas encore.

Le canon du rupteur s'abaissa lentement et Vance poussa un soupir de soulagement. Il avait la certitude d'avoir échappé à un réel danger.

— Celui que vous avez connu est mort... enfin, rectifia-t-il, va mourir dans une dizaine de jours. Je ne sais plus où j'en suis avec ce voyage dans le temps. Remarquez, sa mort n'arrange pas mes affaires, j'espère que vous comprenez mon désarroi. On a beau se dire que l'on est tous mortels, quand le moment est venu de faire le grand saut...

Il cessa de parler, car la jeune femme ne faisait plus attention à lui, ne l'écoutait plus. Elle venait de se pencher sur le tableau de commande qui se trouvait à un bout du cylindre et consultait un cadran gradué pour faire ensuite des comparaisons avec l'objet qui portait son holographie.

« Curieuse façon ! pensa Vance. Je lui annonce ma mort et elle s'occupe de son engin. Il est vrai que l'on exagère toujours son importance. Je me demande ce qui s'est passé entre elle et mon double. S'aimaient-ils? Ont-ils fait l'amour ensemble?... Il y a quand même cette holographie... Un nu magnifique un peu olé olé. Bon sang ! il n'y a qu'une fille amoureuse pour faire un cadeau pareil. D'après ce que je ressens, mon double a certainement tenté sa chance. Pourtant, tout à l'heure, elle était bien décidée à me descendre. Sa main ne tremblait pas et je lisais la haine dans ses yeux. C'est peut-être le dépit d'avoir été trompée. Mais, dans ce cas, l'annonce de ma fin proche aurait dû lui faire éprouver un peu plus d'émotion. C'est quand même agaçant de ne pas savoir au juste si on est regretté par quelqu'un... »

Il interrompit là ses réflexions, car la jeune femme venait de se redresser.

— Vous avez raison, dit-elle, il y a une différence de dix jours entre le kronoscaphe et le sondeur temporel.

Vance soupira.

— Qu'appellez-vous un sondeur temporel? demanda-t-il.

— L'objet que vous m'avez renvoyé.

— C'est par hasard. J'essayais seulement de l'ouvrir pour savoir ce qu'il contenait. Distribuez-vous toujours votre holographie à

n'importe qui?

— Certainement pas. Mes amants ne sont pas n'importe qui. Je sais les choisir, même dans le passé.

Vance la regarda le cœur battant. Il ne savait trop quoi répondre à cette liberté de mœurs et d'expression.

— Hum ! fit-il. Vous voulez dire qu'entre mon double et vous...

— C'est cela, répondit-elle dans un sourire énigmatique qui découvrit l'éblouissant émail de ses dents. Et maintenant, racontez-moi comment vous avez été contacté par le vigile.

— D'une façon tout à fait ordinaire, commença Vance. Je venais d'entrer dans le Bar de la Pipe qui se trouve à deux pas d'ici. Il était environ 23 h 10 lorsque le barman...

La jeune femme l'écouta sans l'interrompre narrer ses aventures de la veille. Elle avait pris place sur son kronoscaphe et il la sentait prête à disparaître à la moindre alerte. La scène de l'hôpital ne sembla pas l'émouvoir outre mesure et ce ne fut qu'une fois le récit terminé qu'elle posa sa première question :

— Pouvez-vous me décrire ce M. Charles?

Vance hocha la tête.

— C'est un homme comme beaucoup d'autres, fit-il avec un geste d'impuissance. Si je vous le décrivais, vous ne seriez pas plus avancée. Il a quand même une particularité : ses yeux. Ils sont étonnamment perçants. On a l'impression qu'il peut lire dans vos pensées. Autre chose encore : il doit avoir l'habitude de commander.

— Attendez, dit-elle, ne soyez pas surpris, je vais disparaître et revenir immédiatement. Surtout, ne bougez aucun meuble et restez où vous êtes.

— Mais...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus, elle était déjà partie.

Le temps de respirer à fond et elle était de retour.

Elle tenait un gros livre sous son bras et avait changé de silhouette. Elle était maintenant habillée à la mode 1991 qui n'était qu'une mauvaise copie de la mode de 1960.

— Comment me trouvez-vous? demanda-t-elle sérieusement.

— Très belle. De toute façon vous le seriez même avec des haillons de pauvre. Il a des femmes qui n'ont pas besoin de la mode. D'un certain sens, je vous préférerais dans votre collant, il était plus suggestif.

Elle le remercia d'un sourire.

— Décidément, fit-elle, il n'y a que les hommes de l'ère vulgaire pour savoir parler aux femmes. Mais vous n'avez pas tout vu ! s'écria-t-elle en tapotant du plat de la main sur le dessus d'une malle arrimée à la diable à l'arrière du kronoscaphe.

Vance s'avisa qu'en si peu de temps, il lui avait été impossible de rassembler et de ranger des vêtements dans une malle.

— Je serais curieux de savoir combien d'heures a duré cette courte promenade? demanda-t-il.

— Pas plus de cinq ou six jours, répondit-elle négligemment.

— Tant que ça !

— C'est cet album qui m'a donné le plus de travail. Je l'ai trouvé dans le musée des archives à Solène. Bien sûr, vous ignorez à quel endroit se trouve Solène. Je vous la ferai visiter un jour. C'est une ville très intéressante en ce sens qu'elle a été abandonnée intacte par ses habitants. On n'a jamais su pourquoi. J'aime bien m'y promener de temps à autre et je crois être la seule à connaître ses coordonnées. La seule aussi à savoir que les archives des voyageurs du temps y ont été transférées. Cet album contient beaucoup d'holographies. Vous y trouverez peut-être celle de M. Charles. Tenez... Attrapez-le!

Elle lança à travers la chambre ce que Vance avait pris pour un gros livre et il l'attrapa au vol.

— Toutes ces distorsions du temps me donnent le vertige, grommela-t-il, le plus difficile pour moi est de m'habituer à l'idée que je serai mort dans une dizaine de jours.

— Pas vous, l'autre.

— C'est la même chose.

— Cessez donc de vous plaindre, s'impatienta la jeune femme. Regardez-moi, je suis morte à l'âge de 220 ans et je me porte bien.

— Eh bien ! Vous, au moins, vous avez eu le temps de voir venir, constata Vance.

— Quand on voyage dans le temps, sur des milliers d'années, quelle importance peuvent avoir deux siècles ou dix jours ? Si cette mort par accident vous déplaît tellement, il vous suffira d'en déceler les causes pour les éliminer ensuite.

— Vraiment ? s'écria Vance en se laissant emporter par un fol espoir. Vous m'aideriez ?

— Evidemment. La mort par accident est généralement due à un fait imprévisible qui peut être rectifié. C'est la mort par vieillissement qui semble irréversible, même si l'on a réussi dans certains cas à la retarder ; de ce côté-là, le Temps reste le grand maître.

— Vous semblez être en total désaccord avec M. Charles, fit remarquer Vance. Ses précautions vont jusqu'aux objets. Je suis persuadé qu'il se pose continuellement un tas de questions de ce genre : Si je déplace cette pierre dans la préhistoire, que va-t-il se passer mille ans après à cet endroit ? Ou bien : Si je casse cette poterie de l'ère sumérienne, est-ce que cela va avoir une influence désastreuse sur la fabrication des écuelles en bois du Moyen Age ou des assiettes en faïence du XVII^e siècle ?

La jeune femme éclata de rire.

— Je crois que vous vous méprenez sur les préoccupations de votre M. Charles, dit-elle. Entre lui et moi, il y a une différence fondamentale. Il est sous les ordres des Centauriens, donc son intérêt est que rien ne change. Tandis que moi, qui suis Edénienne, j'adore le changement. De toute façon, si un homme de Neandertal se casse la jambe en butant contre votre pierre, cela n'empêchera pas le reste de la horde de continuer son évolution et d'avoir des enfants.

— Vous avez probablement raison, dit Vance pensivement, toutefois j'aimerais savoir si vos rectifications ont déjà nécessité l'intervention des vigiles.

— Jamais.

— Comment expliquez-vous cela ?

— J'allais sans m'en douter dans le sens de l'Histoire et personne ne s'est aperçu de quoi que ce soit.

— Mon cas est donc différent ?

— Oui. C'est pour cela que vous m'intéressez de plus en plus. Dès que les vigiles bougent, c'est que quelque chose les chatouille. Ils ignorent encore ma présence ici et pensent qu'un traître s'est glissé dans leur service. Ils sont certainement au début de leur enquête et nous devons en profiter. Vite, jetez un coup d'œil dans cet album pour que je puisse le remettre à sa place avant qu'ils ne s'aperçoivent de sa disparition. Pour l'instant, je suis seule à m'intéresser à Solène, mais on ne sait jamais ce qui peut arriver.

En effet, l'album contenait une centaine d'hologrammes fixés dans un plastique translucide, particulièrement résistant. Tous les personnages étaient représentés en buste et donnaient l'impression de jaillir littéralement de la matière souple qui les enveloppait.

— Vous n'avez jamais eu l'idée de faire un double de tout ça ? demanda Vance.

— A quoi bon ? Toutes ces holographies sont à ma disposition, mais je vais y penser sérieusement.

Vance n'eut pas à chercher bien longtemps.

— Le voilà ! s'écria-t-il tout à coup. Il paraît un peu plus jeune mais je le reconnais.

Il porta l'album à la jeune femme qui décrypta aisément les quelques signes incompréhensibles qui apparaissaient dans le bas de l'holographie.

— Son vrai nom est Makal, traduisit-elle, il est affecté au Q.G. Euro 3. Secteur 95. Année 1930.

— C'est là que je téléphonais quand vous êtes intervenue, fit remarquer Vance. Est-ce qu'il est dangereux ?

— D'un certain sens, oui. Il a toujours été jusqu'au bout des missions qui lui sont confiées. Pour parvenir à ses fins, il n'hésite pas à provoquer quelques catastrophes. C'est un spécialiste de l'accident et vous êtes peut-être l'une de ses victimes.

Vance frissonna. Il se revit en train de mourir sur le lit d'hôpital.

— Ce que vous dites correspond à peu près à l'idée que je m'en fais, dit-il avec amertume.

— Alors, vous êtes de mon côté ? fit la jeune femme.

— Je ne suis d'aucun côté. Je me contente de rester neutre en ne vous signalant pas à M. Charles ou à Makal, comme vous voudrez. D'abord, j'ignore totalement quels sont vos projets.

— Plus tard... Je vous expliquerai tout plus tard. Entre-temps, si vous voulez éviter cet accident stupide qui doit vous coûter la vie, vous allez devoir m'aider.

— Je me demande en quoi je peux vous être utile.

— Vous le saurez bien assez tôt.

Il allait protester, mais elle lui mit un doigt sur ses lèvres.

— Pour l'instant, reprit-elle, vous en savez suffisamment. Si je vous en disais plus, vous risqueriez, par des actions inconsidérées, de modifier l'Histoire et les vigiles seraient dans l'obligation de prendre des mesures correctives qui les mèneraient jusqu'à nous. C'est maintenant que vous devez vous décider : préférez-vous travailler pour moi ou pour ce Makal ?

Karl Vance hésita à peine.

— Pour vous, répondit-il avec une sorte de fatalisme, d'abord parce que vous êtes plus agréable à regarder, ensuite parce que vous me promettez une vie plus longue.

La jeune femme éclata de rire.

— Ce pauvre Makal ! s'exclama-t-elle, il aurait pu vous promettre la même chose, mais il a eu peur de déroger à ses principes en modifiant quelque peu la chronique locale. Il est trop tatillon. Je m'appelle Orane Askia, ajouta-t-elle en refermant brusquement l'album. Mes amis préfèrent m'appeler Ora. Maintenant, vous allez m'attendre bien sagement ici. Je ne vais pas tarder à revenir.

— Au moins, supplia Vance, vous pourriez m'emmener avec vous à Solène. S'il n'y a personne là-bas, je ne vois pas en quoi ma présence pourrait nuire. C'est peut-être la seule occasion que j'aie de visiter une ville du futur.

Orane Askia fronça les sourcils. Visiblement, elle ne s'attendait pas à cette proposition.

— Je suis d'accord, accepta-t-elle enfin, mais à condition que

vous ne sortiez pas de la salle dans laquelle nous allons nous rematérialiser.

Vance promit tout ce qu'on lui demandait.

— Dans ce cas, dit Orane, enlevez cette malle qui se trouve derrière moi et prenez sa place.

— Vous êtes sûre qu'il n'y a rien de compromettant à l'intérieur?

— Non, répondit-elle en regardant le jeune homme enlever la malle et la déposer sur le parquet dans un coin. J'ai volé tout cela dans le futur, chez un grand couturier dont j'apprécie le talent. Je procède toujours de nuit. On ne s'apercevra du vol que dans un mois. Toutes les pièces qui composent ces vêtements ne sont pas encore coupées. Même si le modéliste voyait ces robes sur moi, il ne pourrait pas penser à une copie et serait obligé d'admettre la coïncidence.

— Vous m'en direz tant ! s'écria Vance narquoisement après s'être installé à l'arrière du kronoscaphe. Et vous n'avez jamais rencontré la police au cours de vos équipées nocturnes ?

— Jamais. Je prends beaucoup de précautions.

— Un jour ou l'autre vous vous ferez pincer et...

Vance s'interrompt, car la jeune femme venait d'effleurer un bouton rouge sur le tableau de commande. Aussitôt, des coordonnées spatio-temporelles apparurent sur l'écran et la chambre disparut.

Ils étaient maintenant hors du temps et de l'espace, au sein de cette espèce de grisaille que le jeune homme connaissait déjà. Il éprouva une sensation d'étouffement et respira à fond, mais l'air était toujours là, comme s'il ne savait pas où aller. Il devait accompagner l'engin, prisonnier comme eux du champ de force qui les entourait.

Brusquement, la grisaille s'estompa. Ils étaient maintenant au centre d'une immense salle, tout en longueur et haute de plafond. Une dizaine de fenêtres laissaient entrer la chaude lumière d'un soleil d'été. Le mur opposé était occupé par une bibliothèque qui contenait plusieurs milliers de livres et de dossiers.

— Il y a dans ce bâtiment, dit Orane, cinquante salles comme celle-ci, bourrées de livres, de documents, de bandes enregistreuses. Toute l'Histoire de la Renaissance Solarienne depuis la fin de l'ère vulgaire jusqu'à l'an 2500. Je suppose que dans les autres salles doit

se trouver la suite de tout ceci, mais je n'ai jamais eu le courage d'y aller voir. Et ce n'est pas tout, il y a aussi des collections de machines qui ont dû servir à quelque chose à un moment donné de l'Histoire, mais bien malin serait celui qui devinerait à quoi.

— Il doit y avoir des textes.

— Tous les textes rédigés après 2350 sont en solénien nouveau ; c'est-à-dire une sorte d'idéographie totalement incompréhensible. Les machines datent de cette époque.

— Si je comprends bien, demanda Vance, nous sommes dans un musée ?

— C'est à peu près ça, mais sans aucune certitude. Toute la ville est comme ça : des tas et des tas d'expositions permanentes sur n'importe quoi, pour des visiteurs qui ne sont jamais venus et qui ne viendront jamais. On dirait que des petits farceurs, avant de s'en aller définitivement, ont voulu nous expliquer leur civilisation, mais par énigmes. Tout ce qu'ils ont réussi, c'est de se faire oublier.

Vance passa son doigt sur l'une des grosses moulures de la bibliothèque.

— Aucune poussière, constata-t-il, quelqu'un doit venir nettoyer de temps à autre.

— Bien sûr! Il y a des équipes d'entretien, des équipes pour le nettoyage des vitres, des rues, des monuments et pour enlever la poussière, mais ce sont des robots qui parlent un langage inconnu, que même le conditionneur hypnotique ignore.

— Le quoi? fit Vance interloqué.

— Le conditionneur hypnotique, répéta Orane. Comment croyez-vous que j'aie appris à parler votre langue barbare ? Cela n'est certainement pas venu tout seul. J'ai passé quinze minutes sous le casque du conditionneur.

— Seulement !

— Oui. Pourquoi?

— Cela me semble tout à fait impossible.

— Je crois que vous vous faites beaucoup d'illusions sur l'importance de votre langue. Son étude phonologique,

morphologique, lexicale, n'a pas demandé dix secondes au conditionneur. Un exercice tout juste bon à amuser un enfant de six ans chez nous. Un jour, je vous ferai apprendre l'édénien et vous comprendrez.

— Jamais de la vie ! protesta énergiquement Vance. Je n'ai pas envie de faire cuire mes neurones sous votre casque.

— Vous y viendrez ! lança la jeune femme en s'éloignant avec son album. N'oubliez pas mes recommandations.

Vance entendit le bruit de ses pas décroître dans la salle voisine. Quand il ne les entendit plus, il s'approcha de l'une des grandes fenêtres. Le soleil inondait tout le paysage dans sa lumière dorée et la différence était tellement forte avec l'époque qu'il venait de quitter qu'il se demandait si tout cela était réel.

La salle dans laquelle il se trouvait devait être placée à bonne hauteur car il avait une vue plongeante sur une forêt de buildings parfaitement alignés, qui s'élevaient comme des flèches de parcs verdoyants. C'était une succession de terrasses, de voies aériennes, de jardins suspendus, d'avenues très larges qui s'entrecroisaient sans interruption, dans un silence d'abandon, jusqu'à l'horizon. C'était surtout ce silence pesant qui étonnait et inquiétait. Il avait devant lui un univers de solitude qui submergeait tout avec une invincible indifférence.

Aucune trace d'animation humaine ne se remarquait sur les artères et sur les voies.

Quel peuple avait construit cette cité ?

Pour quelle raison avait-elle été abandonnée par ses habitants ?

Une vie n'aurait pas suffi pour comprendre et la connaître à fond.

Il en était là de ses réflexions lorsqu'il s'aperçut qu'un temps assez long s'était écoulé depuis le départ de la jeune femme. Elle tardait un peu trop à son goût. Las d'attendre, il allait se décider à faire quelques pas en direction de l'endroit où il l'avait vue disparaître tout à l'heure, lorsqu'un léger bruit le fit tressaillir; cela venait de se passer derrière lui. Etonné, il s'apprêtait à se retourner, mais juste à ce moment une voix retentit dans son dos. Une voix qu'il aurait reconnue entre mille. C'était celle de M. Charles ou de Makal pour lui donner son véritable nom.

Que faisait-il ici? Comment avait-il été prévenu de leur présence à Solène ? Cette fois, il allait devoir jouer serré pour expliquer au vigile les raisons de ce qu'il pouvait prendre pour une trahison.

La voix de Makal résonnait encore dans l'immense salle. Elle venait de poser une question :

— Que faites-vous ici ?

S'attendant au pire, Vance se retourna lentement.

Le choc qu'il reçut fut presque aussi violent que celui qu'il avait eu en assistant à sa propre mort.

L'homme qui se dressait devant lui, moulé dans un collant noir et braquant dans sa direction un désintégréateur impressionnant était bien Makal, mais celui de l'holographie, pas le M. Charles qu'il avait connu à Paris au cours d'une froide soirée d'hiver. Celui-ci ne pouvait pas le connaître encore, pour la bonne raison qu'il était trop jeune.

Le voyage dans le temps réservait de ces surprises !

Pour plus de sûreté, il demanda :

— Vous ne me reconnaissez pas ?

Makal le regarda plus attentivement et Vance remarqua pour la première fois le kronoscaphe qui l'avait amené. C'était le même que celui qu'il connaissait avec ses antennes en forme de parapluie.

— Non, dit enfin Makal après avoir réfléchi et en abaissant légèrement le canon de son arme. Je ne vous connais pas. Je suis nouveau chez les vigiles. J'ai seulement reconnu vos vêtements et conclu que vous veniez du XX^e siècle. Pour vous parler, j'ai employé l'idiome que je connais le mieux.

— Eh bien, moi, je vous connais très bien, déclara Vance en élevant la voix pour prévenir Orane d'un danger imminent au cas où elle serait dans les parages. Nous nous sommes connus à Paris, au Bar de la Pipe, en 1991.

— C'est possible, dit Makal avec indifférence, mais en relevant brusquement son arme d'un air méfiant. Je viens de prendre mes fonctions depuis deux ans à peine et je ne vous ai jamais connu en tant que vigile.

— Je ne l'ai jamais été.

— Dans ce cas, pour quelle raison possédez-vous un kronoscaphe?... Vous savez que les kronoscaphe privés sont interdits.

— J'aime voyager comme je l'entends. Que faites-vous de la liberté ?

— La liberté de faire des idioties n'a jamais été reconnue par aucun code. De plus, vous vous trouvez à Solène.

Vance commençait à sentir des picotements à la racine de ses cheveux. Ce Makal nouvelle manière commençait à l'énervé.

— Et alors? cria-t-il. Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

Le visage de Makal rougit d'indignation.

— C'est interdit, lança-t-il violemment, et vous le savez.

— Je vous assure que je l'ignore, répondit Vance avec douceur. Il y a beaucoup d'interdictions dans votre corporation. Comment arrivez-vous à les faire appliquer?

— Dès que nous sommes admis comme membre des Vigiles du Temps, nous subissons un endoctrinement par conditionneur hypnotique. Ce kronoscaphe, où l'avez-vous volé?

— Je ne l'ai pas volé.

— A qui appartient-il ?

— Allez vous faire voir.

— Répondez. Appartient-il à un vigile ?

— Peut-être, dit Vance en éclatant de rire, mais vous êtes assez grand pour faire votre enquête vous-même.

— Dans ce cas, répliqua froidement le vigile, je me trouve dans l'obligation de vous éliminer.

— Vous plaisantez ou quoi ?

Makal n'en avait pas l'air, il affermit sa position sur ses jambes et prit son temps pour viser.

« Il essaie de m'intimider », pensa Vance fiévreusement, mais quelque chose dans l'attitude de Makal le fit changer d'avis. « Il ne va

tout de même pas faire ça ! » songea-t-il à nouveau.

Mais si, il lut tout à coup sa condamnation dans les yeux qui le fixaient. Inutile de tenter de fuir, il n'aurait pas le temps d'atteindre un abri. Inutile également d'essayer de plonger dans les jambes de ce fou pour le renverser, le kronoscaphe d'Orane se trouvait entre eux et allait le gêner. De toute façon, il était maintenant trop tard. Il ferma instinctivement les yeux lorsqu'il vit le doigt de Makal se crispier sur le contact de l'arme. Une lueur intense traversa ses paupières et une vague de chaleur le frappa, mais il fut étonné de ne rien sentir de douloureux. Son corps paraissait intact et il entendait son cœur battre avec violence dans sa poitrine. Que s'était-il passé?

— Allez-vous rester longtemps dans cette position ? demanda soudain la voix d'Orane Askia.

Assez surpris de se retrouver en vie, Vance s'empressa d'ouvrir les yeux. La seule personne qu'il vit fut la jeune femme. Elle était debout, près de l'endroit où elle avait disparu tout à l'heure, à une vingtaine de mètres environ. Son attitude ne pouvait tromper personne : elle tenait encore l'arme dont elle venait de se servir.

— Je ne rate jamais une cible placée à cette distance, ajouta-t-elle triomphalement. Vous pouvez dire que vous revenez de loin.

— Ça n'aurait jamais fait que la deuxième fois, fit remarquer Vance.

— Peut-être, mais c'est toujours désagréable.

Vance regarda avec égarement autour de lui. Il cherchait une trace quelconque du vigile, mais il ne remarqua qu'un léger brouillard qui stagnait à la place occupée par lui quelques secondes auparavant.

Il reprit péniblement sa respiration.

— Où est Makal? demanda-t-il stupidement.

— Oh ! s'écria Orane. C'était donc lui ?... Je n'ai pas eu le temps de voir sa tête car il me tournait le dos.

— Vous voulez dire que vous l'avez...

— C'est cela, coupa l'Edénienne avec satisfaction, je l'ai volatilisé. C'est d'ailleurs ce qu'il comptait faire avec vous. Je croyais les vigiles dans l'ignorance des coordonnées de Solène et je me demande ce que Makal est venu chercher.

— Bah ! fit Vance avec une assurance qu'il était loin de ressentir. Ce n'était probablement qu'une inspection de routine.

— Je ne crois pas. On ne se déplace jamais pour une question de routine chez les vigiles, mais pour une mission bien définie. Quand ils vont s'apercevoir de son absence, ils vont certainement envoyer une équipe à sa recherche. Cela nous laisse cependant un laps de temps suffisant pour filer.

Elle le regarda d'un air soupçonneux.

— Vous n'avez parlé à personne de ma présence à vos côtés?

— Comment aurais-je pu?... Vous ne m'avez pas quitté d'une seconde.

— C'est vrai, mais vous auriez pu convenir d'un signe avant notre départ : par exemple déplacer un objet, ou, plus logiquement, laisser un enregistrement de notre conversation.

Vance regarda la jeune femme de travers.

— Ce n'est pas dans mes habitudes d'enregistrer les conversations que je peux avoir avec des amis. Je vous remercie quand même de la confiance que vous avez en moi, reprit-il d'un air pincé. Croyez-vous que j'aurais tenté de renseigner Makal pour qu'il me descende plus facilement par la suite ?

— Qui sait?... Les barbares de l'ère vulgaire ont de drôles d'idées parfois.

— Il y a cependant une autre impossibilité. Le Makal que vous avez volatilisé était beaucoup trop jeune. D'ailleurs, il ne m'a pas reconnu.

— Par le temps et l'espace ! s'exclama Orane, pourquoi ne pas m'avoir dit ça plus tôt ?

— Excusez-moi, mais j'éprouvais quelques difficultés à reprendre ma respiration. Dans ces cas-là, la prononciation est saccadée.

Orane haussa les épaules.

— Epargnez-moi votre ironie, dit-elle, et filons d'ici en vitesse.

— Que craignons-nous? Il est mort, n'est-ce pas?

— Pas tout à fait, il reste celui qui se trouve en 1930. C'est celui-là le plus dangereux. N'oubliez pas que vous aussi vous êtes mort au début de l'année 1992 et que vous êtes vivant à un millénaire de distance de votre époque.

— Bon sang ! C'est pourtant vrai !

Orane se précipita vers les deux kronoscaphes. Elle régla le sien sur la position retour, puis changea les coordonnées de celui de Makal.

— Que faites-vous? demanda Vance qui l'avait suivie.

— Je ne veux pas abandonner cet appareil ici, expliqua-t-elle rapidement. C'est une aubaine de trouver un kronoscaphes de cette puissance. Pour rentrer, vous allez vous servir du mien.

— Ah, non ! protesta le jeune homme avec force.

— Rien de plus facile ! IL vous suffit de monter dessus et d'appuyer sur le bouton vert. Le réglage est fait.

— Et s'il vous prenait la fantaisie de m'envoyer dans la préhistoire, hein?

— Ne soyez pas stupide, Karl.

— Hum ! Je vous sens capable de tout en ce moment. C'est la première fois que je vois une femme tuer un homme de sang-froid.

— Vous auriez peut-être préféré que ce soit le contraire ?

— Non, mais l'idée que je me fais de la femme est différente.

— Je vois d'ici le genre. Popote et gosses braillards. Non, merci ! Je connais mieux que vous les résultats, puisque j'ai pu étudier l'évolution de la femme sur plusieurs siècles.

— Ah, oui ! D'après vous, à quelle époque a-t-elle été la plus évoluée ?

— Beaucoup pensent que c'est à l'époque du matriarcat d'Orme, 10000 ans après votre ère. Là-bas, tous les pouvoirs sont entre leurs mains et les hommes se tiennent à l'écart de la vie publique. Cependant, je dois avouer qu'à la longue, cela devient ennuyeux. En Eden, il existe un certain équilibre entre les sexes. Mais qu'importe, ajouta-t-elle en minaudant, si j'ai tué cet homme, c'est pour vous sauver, Karl.

— Je me le demande. Je n'étais pas très loin de votre rayon de la mort puisque j'ai senti le souffle passer sur moi. A mon avis, c'est un pur hasard si je suis encore vivant.

— Peut-être, Karl, mais quelle sensation, n'est-ce pas?

Il la regarda par en dessous et eut la nette impression qu'elle se fichait de lui et que rien ne pourrait la faire changer d'avis.

— C'est bon, grommela-t-il en s'installant sur le kronoscaphe, tant pis pour vous s'il arrive quelque chose à votre engin.

D'un doigt hésitant, il enfonça le bouton vert.

Aussitôt, la grisaille l'enveloppa.

Ils se rematérialisèrent dans la chambre le même jour, à la même heure à laquelle ils étaient partis, à deux ou trois secondes près.

Bien sûr, Vance fut heureux de se retrouver au bon endroit, mais il trouvait que le kronoscaphe de Makal prenait un peu trop de place.

— Et maintenant, dit-il, saisi à nouveau par ses préoccupations de pauvre mortel menacé, qu'allons-nous faire ?

— Si vous l'ignorez, je le sais, répondit-elle en commençant à enlever ses vêtements.

CHAPITRE III

Ce ne fut qu'après l'amour que Vance réalisa soudain qu'il s'était passé quelque chose à Solène, quelque chose de primordial en dehors de la mort de Makal.

En effet, cette mort venait de lui rappeler une date et il s'en voulait de ne pas y avoir pensé plus tôt. Il est vrai qu'il avait été bousculé par les événements.

De toute façon, il devait prévenir Orane.

— Pardon, fit-il en se dégageant sans brusquerie mais avec fermeté du corps nu de la jeune femme qui pesait sur le sien, j'ai besoin d'un renseignement.

— Que dites-vous? fit la jeune femme en s'étirant.

— Je dis que j'ai besoin d'un renseignement.

— Chéri ! soupira-t-elle. Est-ce bien le moment?

— Moment ou pas, ce renseignement est important.

— J'admire votre sens de l'opportunité, répliqua-t-elle sèchement. Je suis déçue. Je croyais les hommes de l'ère vulgaire plus attentifs aux désirs de leurs compagnes. Chez nous, les Edéniens ne mélangent jamais le plaisir et les affaires.

— Vos bonshommes sont des lavettes, rétorqua brutalement le barbare, assez rigolé, il faut maintenant penser aux choses sérieuses.

Orane ne se drapa pas dans sa dignité outragée, mais remonta la couverture jusqu'à son menton à cause du froid.

— Je vous écoute, dit-elle d'un air pincé, en enfonçant sa tête dans l'oreiller. Ne criez pas si fort, j'ai une violente migraine.

— Tiens! Vous n'avez pas encore réussi à vous débarrasser de ces petits ennuis, chez vous? demanda Vance avec l'intention de lui proposer un cachet d'aspirine.

— Si, répondit-elle, nous avons supprimé l'alcool. Vous devriez en faire autant.

Le jeune homme lança un coup d'œil en direction de la table

sur laquelle traînait une bouteille à moitié vide, puis renonça à l'aspirine.

— C'est au sujet du temps qui sépare mon époque de celle de Solène, expliqua-t-il, pourriez-vous me le redire, s'il vous plaît ?

— Certainement, répondit avec une louable patience Orane. Un millénaire..., avec quelques années en plus.

— J'aimerais que vous me précisiez l'année.

La jeune femme se redressa pour le regarder avec étonnement.

— Est-ce si important ?

— Je le crois. Enfin, vous jugerez vous-même.

— C'est facile.

Elle se leva d'un bond, courut vers le kronoscaphe de feu Makal et revint se serrer frileusement contre lui.

— Année 3047, lança-t-elle dans un souffle en lui tendant ses lèvres. Par tous les démons de l'Eden ! Je préfère la température de Solène à celle de Paris.

— Année 3047, répéta lentement Vance. C'est bien cela. C'est bien l'année de la mort de Makal alias M. Charles. C'est lui-même qui me l'a dit après notre visite à l'hôpital.

— Quoi ?

Il sentit le corps de la jeune femme qui se raidissait contre le sien, cependant que sa voix coléreuse emplissait la chambre de ses éclats.

— Vous n'auriez pas pu me le dire plus tôt, espèce de crétin, espèce de...

C'était l'évidence même, Orane Askia était familiarisée avec la langue française jusque dans ses juréments les plus rares, les plus incroyables. Elle mélangeait même les genres, car il reconnut au passage des exclamations blasphématoires qui n'étaient plus employées depuis longtemps.

— Je constate, finit-il par dire en profitant d'un manque de souffle de sa partenaire, que votre conditionneur hypnotique est réellement au point.

— C'est vous qui ne l'êtes pas ! hurla de plus belle celle-ci. Pour quelle raison ne m'avez-vous pas prévenue ?

— Désolé, mais je n'ai fait le rapprochement que lorsque Makal s'est trouvé volatilisé. Je dois aussi vous dire qu'il n'a jamais mentionné le nom de Solène dans sa conversation et que vous n'avez jamais précisé l'année de l'achronissage, de sorte que j'étais loin de m'attendre à son apparition.

— Excusez-moi, dit-elle en achevant de s'habiller devant un miroir, mais je suis déçue par la malchance qui s'acharne sur moi chaque fois que je crois avoir chamboulé l'Histoire. Là encore je suis restée dans la ligne logique des événements. Il fallait qu'un vigile meure à cette date et à cet endroit et c'est moi qui l'ai tué. Je vais finir par croire que je suis le destin en personne. Sans compter que nous sommes maintenant tous les deux en danger.

— Pas plus qu'avant votre arrivée, je suppose.

Le visage d'Orane devint grave.

— Si, cette fois je suis intervenue. Makal, pour une raison que j'ignore, ne connaissait que vous, peut-être a-t-il assisté à la scène d'assez loin, mais maintenant il cherche à me connaître, va me connaître ou me connaît déjà. C'est sans doute lui qui a organisé l'accident où votre double a trouvé la mort.

Vance haussa les épaules.

— Vous voyez bien que cela n'a pas servi à grand-chose puisque Makal s'est fait volatiliser.

— Parce qu'il s'est trompé d'époque et qu'il n'a pas pu prévoir le détecteur achronique. En fait, il l'ignore toujours et c'est peut-être son ignorance qui va nous sauver.

— Qu'allez-vous faire ? s'inquiéta Vance.

Un sourire éclaircit un instant le visage de la jeune femme.

— Je vous expliquerai plus tard, dit-elle, mais avant vous allez téléphoner à Makal pour lui annoncer votre premier contact avec le traître qu'il cherche avec tant d'insistance.

— Bon sang ! fit Vance surpris. Il me semble que vous allez trop loin ou que vous jouez avec le feu. Comment est-il, ce traître ? Est-ce un homme ou une femme ?

— Bien sûr, ce ne peut être qu'un homme.

Orane commença une description minutieuse du supposé traître. Elle correspondait au portrait d'un vigile qu'elle avait remarqué dans l'album.

— Vous avez tout noté ? demanda-t-elle une fois sa description terminée.

Vance se frappa le front.

— Tout est enregistré là. Je me demande ce que va penser Makal de tout ça, grommela-t-il en s'approchant du téléphone.

— Attendez ! cria Orane. Ce n'est pas fini ! Il reste à choisir l'heure, la date et l'endroit. Pour la date, nous l'avons déjà, mais le rendez-vous...

— Pourquoi pas ici ?

— C'est impossible. Il faut que ce rendez-vous ait lieu dans un endroit qui correspond à la réalité, autrement Makal se méfierait.

— Pourquoi diable se méfierait-il de moi ?

Orane eut un mouvement d'impatience comme pour le faire taire et se plongea dans la lecture d'un plan électronique de la région parisienne. Elle trouva ce qu'elle cherchait, car le vibreur se fit entendre et l'index rouge du minuscule écran désigna un point, en même temps que des caractères s'inscrivaient dans la marge.

— La rencontre se fera à Marly, décida-t-elle, le 3 janvier à 12 h 30. Il y a un hôtel-restaurant convenable situé en dehors de la ville. Il s'appelle l'*Hôtel du Roi*. Qu'en pensez-vous ?

— Rien, répondit énergiquement Vance. C'est la date de mon accident et l'autoroute de l'Ouest passe à proximité. Je refuse d'aller me faire assassiner une seconde fois là-bas.

— Qui parle de vous ?

— Mais... Etant donné votre projet... Enfin, je croyais que... Ça alors ! s'exclama-t-il. Ça dépasse la mesure !

— Voyons, Karl ! celui qui est en cause en ce moment ce n'est pas vous, mais votre double. J'essaie de brouiller les cartes, vous comprenez ?

— Pas très bien. En tout cas, ne les brouillez pas trop. J'espère que vous savez ce que vous faites. Après tout, vous avez plus d'expérience que moi en la matière. Cependant...

— Cependant?

— Oh ! rien. Je voulais seulement vous faire remarquer que, jusqu'ici, vous avez surtout provoqué l'événement au lieu de l'effacer.

— C'est justement en travaillant inlassablement dessus que l'on arrive à modifier le cours du temps. Je vous ai promis d'effacer cet accident de votre existence, je le ferai.

— C'est qu'il s'agit de ma vie. Je la sens se rétrécir de plus en plus et j'en suis arrivé à compter les secondes. J'ai l'impression d'être comme un insecte enfermé dans une boîte d'allumettes. Ce n'est pas du tout exaltant.

— Dans ce cas, qu'attendez-vous pour téléphoner?

Vance retrouva immédiatement ses réflexes, en même temps que la noix de métal brillant qu'il fixa sur le combiné.

Aussitôt, la voix féminine qui paraissait sortir de derrière des éternités de vide lui demanda ce qu'il désirait et il eut M. Charles à l'autre bout, en 1930, comme si celui-ci attendait la communication et n'avait que ça à faire. Sa voix était la même, posée, calme, sans douceur.

Vance récita correctement sa leçon en se servant du morceau de papier que la jeune femme lui avait remis par prudence. Au début, M. Charles posa quelques questions. Surtout pour tenter de lui faire préciser le portrait du traître.

— Je dois le revoir à Marly, le 3 janvier 1992 à 12 h 30, conclut-il, à l'*Hôtel du Roi*. Est-ce que vous connaissez cet endroit ?

— Pas du tout. Pourquoi?

— Vous auriez pu y aller à ma place.

— Pas question. Je vous ai payé pour savoir exactement ce qu'il veut et je ne tiens pas à me montrer. Vous me ferez votre rapport dès qu'il sera parti. Je suppose qu'il cherchera à vous revoir si vous acceptez ses propositions ?

— Je le crois, mais je doute fort que je puisse le revoir.

— Auriez-vous l'intention d'abandonner en si bon chemin ?

— Au contraire, répliqua Vance d'un ton lugubre, j'aimerais pouvoir continuer à vous aider, mais vous semblez oublier un fait capital : c'est que je dois mourir le lendemain de ce rendez-vous et que l'accident doit avoir lieu le soir même à 21 h 15. Rappelez-vous le journal.

— C'est juste, dit M. Charles, mais il vous suffira de ne pas sortir de l'hôtel ce soir-là et rien ne vous arrivera.

— Vous le croyez vraiment? s'écria son interlocuteur radieux.

— Tous les espoirs vous sont permis, déclara évasivement M. Charles avec un fond de scepticisme dans la voix.

Tout à sa joie, Vance ne remarqua pas la nuance.

— Je serai au rendez-vous, promit-il avec élan.

La conversation terminée, il en raconta l'essentiel à Orane, puis demanda :

— Etes-vous satisfaite ?

— Très. C'était touchant. On aurait dit un petit chien à qui on vient de jeter un os. Seulement, vous oubliez toujours un point important. Ce n'est pas vous qui irez à ce rendez-vous, c'est l'autre.

— C'est la même chose !

— Pas tout à fait. Il y a une énorme différence entre vous : il ignore ce qui va lui arriver, tandis que vous, vous savez.

— C'est pourtant vrai ! fit Vance d'un air abattu. Il faut le prévenir.

— C'est ainsi, reprit Orane avec la patience d'un pédagogue faisant la leçon à un gamin, vous connaissez certaines choses que lui ignore, car il a continué de vivre tranquillement tout en attendant un emploi après sa déconvenue en Afrique. Pour lui, tout fait a une cause, et les mêmes causes dans les mêmes conditions produisent les mêmes effets. Pour vous qui êtes maintenant dans la discontinuité, c'est le contraire ; vous existez sans avoir eu d'origine, vous possédez des souvenirs qui vous appartiennent et appartiennent à votre double, mais vous possédez aussi des souvenirs qui vous sont propres. Je sais que tout cela est difficile à admettre pour un esprit mal informé

comme le vôtre. Vous comprendrez mieux plus tard, quand vous aurez vécu plusieurs années d'une autre époque en une seconde de la vôtre. D'ailleurs, vous avez un exemple à votre portée : nous sommes toujours au 24 décembre 1991 alors que votre double est en train de fêter le réveillon en joyeuse compagnie.

Vance secoua la tête.

— Je n'en suis pas sûr. Il doit toujours avoir des difficultés d'argent, mais tout cela ne me dit pas comment je vais pouvoir le prévenir.

— Je vais m'en charger, le rassura Orane, mais avant nous allons déménager.

Vance jeta un coup d'œil autour de lui.

— Vous vous trouvez trop à l'étroit ?

— Un peu oui, mais je me méfie surtout de Makal. Il est capable de faire surveiller votre appartement depuis qu'il sait, et ma présence pourrait l'intriguer. Avez-vous beaucoup d'affaires ?

— Bah ! Un ou deux livres et de quoi remplir une mallette.

— Parfait. Empilez le tout à l'arrière de mon kronoscaphe, je reviendrai chercher le reste après.

Vance s'arrangea pour tout emballer rapidement. Il ne possédait pas grand-chose et tout put entrer dans la mallette. Un moment, il resta rêveur devant la liasse de billets donnée par Makal pour prix de ses services. Il en fit deux paquets égaux et en donna un à Orane.

— Pour lui, dit-il, il en aura certainement besoin.

— Mais... Que vais-je lui dire ?

— Que c'est de la part d'un ami qui veut conserver l'anonymat. Cela vous fera une bonne entrée en matière et il voudra en connaître davantage sur ce mystérieux donateur. Je le connais, vous lui plairez au premier coup d'œil et il vous invitera. Pour le reste, je vous fais confiance.

Elle éclata de rire.

— Vous ne serez pas jaloux, Karl ?

— Je ne peux pas être jaloux de moi-même.

— Dans ce cas, je me ferai une joie de passer le réveillon en compagnie de votre sosie, notre second rendez-vous aura lieu le 3 janvier 1992 et je lui ferai cadeau de ceci.

Elle brandissait le détecteur achronique qui portait son holographie entièrement nue.

— Est-ce bien nécessaire? demanda Vance timidement.

— Si nous nous sommes connus, répondit-elle simplement, c'est à cet appareil que nous le devons. C'est le seul moyen à notre disposition pour savoir si nous avons réussi. Je vous assure, Karl, il ne faut rien négliger. Le moindre détail a son importance.

— Comme vous voudrez, céda-t-il à regret.

C'était donc ça ! Orane avait connu l'autre un soir de réveillon et lui avait fait cadeau de son holographie. Pour quelle raison ne lui avait-elle pas expliqué la chose plus tôt? Par pudeur?... Il ne le croyait pas. C'était certainement pour une autre raison. Quelle drôle de fille ! Mais alors, en poussant le raisonnement plus loin, cela impliquait que la conversation qu'ils avaient eu en ce moment avait déjà eu lieu, ainsi que sa rencontre avec M. Charles, sa visite à l'hôpital, sa promenade à Solène et tout le reste. Que tous ces événements s'imbriquaient pour former un circuit fermé dans lequel ils s'agitaient tous comme des marionnettes.

Un vertige le fit vaciller. Non... Cette horreur ne pouvait pas exister... Il s'en souviendrait.

Il valait mieux croire à une rencontre fortuite.

Il allait se décider à interroger la jeune femme, mais en la voyant penchée sur les paramètres temporels des deux kronoscaphes, il préféra attendre.

Quand elle eut terminé, il désigna la malle qu'il avait tout à l'heure rangée dans un coin.

— Qu'allez-vous faire de vos vêtements ?

— Rien. Ils restent ici et me serviront quand je reviendrai. De toute façon, ils ne sont pas encore à la mode à l'endroit où nous allons.

— Où allons-nous? demanda Vance avec curiosité.

— Je préfère vous réserver la surprise.

D'un geste, elle le pria d'enfourcher le kronoscaphe cylindrique. Quant à elle, elle avait déjà pris place sur celui récupéré à Solène.

Vance la vit disparaître d'un seul coup et il ne lui restait plus qu'à en faire autant.

Cette fois, il se rematérialisa dans la nuit totale. Il avait l'impression de se trouver dans une vaste caverne où sifflait un vent violent en passant par des interstices étroits. Il entendait aussi des craquements sinistres. C'était comme s'il se trouvait au sein d'une immense carène qui devait lutter contre des éléments déchaînés. A l'extérieur, il lui semblait entendre le fracas des vagues se brisant sur des rochers.

De toute évidence, ces bruits divers étaient amplifiés par la sonorité du lieu et par son imagination.

Une odeur subtile, indéfinissable, flottait dans l'air.

Pour l'instant, il n'osait bouger.

Après quelques secondes d'attente, il se décida à appeler sa compagne.

— Hep ! fit-il à voix basse. Où êtes-vous?

— Pas très loin, répondit-elle du fond de l'obscurité, je cherche un moyen d'éclairage, mais il n'y en a pas sur cet appareil. Ouvrez le coffre de mon kronoscaphe, vous y trouverez une lampe.

— Où est-il, ce coffre ?

— Sous votre selle.

Vance chercha d'abord le sol avec ses pieds, le trouva et ne tarda pas à se dresser sur ses jambes.

— J'ai l'impression d'être au fond de la cale d'un navire, dit-il.

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— Ce bruit dans le lointain... On dirait des vagues.

Orane pouffa.

— C'est le vent qui agite les arbres de la forêt, expliqua-t-elle. Je dois admettre qu'il souffle en tempête.

— Ah ! et ces craquements de poutres ?

— Eh bien, ce sont des craquements, rien d'autre. Trouvez-vous cette lampe? s'impatientait-elle soudain. Je n'aime pas beaucoup les araignées et il y en a à foison par ici.

Vance, qui avait réussi à soulever la selle après avoir, non sans mal, déclenché la fermeture et qui tâtonnait à l'intérieur du coffre, avoua son impuissance.

— Cela dépend de l'idée que vous vous faites d'une lampe, grogna-t-il. J'ai beau chercher, je ne sens rien qui pourrait ressembler à un boîtier de lampe électrique.

— Cherchez bien, insista la jeune femme, c'est un objet rond, de la grosseur d'une balle de tennis.

Vance qui cherchait plutôt une lampe de poche ordinaire s'écria :

— Je l'ai trouvée !

— Bien, il y a une petite excroissance sur sa surface. Il vous suffit maintenant de presser dessus.

A peine venait-elle de terminer sa phrase qu'une lumière aveuglante, de teinte verdâtre, inonda l'espace autour d'eux.

Ebloui, Vance se protégea les yeux avec sa main restée libre.

— Bon sang! lança-t-il. Qu'est-ce que c'est que ce truc?

— Une simple application du principe de la lumière froide, répondit Orane qui ne pouvait dissimuler son amusement. Rassurez-vous, ce genre de lampe n'explose pas, ne brûle pas. Vous pouvez même la lâcher, elle vous suivra.

Incrédule, Vance ouvrit sa main. Il s'attendait à voir la lampe s'écraser sur le sol, mais non, une force l'obligea à rester à la même hauteur et elle le suivit quand il fit quelques pas. Sans aucun doute, elle devait posséder une semi-intelligence et un circuit gravifique. Il se faisait l'effet d'être un homme du paléolithique inférieur en admiration devant une machine à coudre.

— Drôle de lampe ! finit-il par dire. Vos techniciens possèdent une sacrée avance sur les nôtres.

— Une avance d'environ un Millon cinq cent mille années, répondit-elle.

A vrai dire, il n'avait jamais cherché à comprendre l'énorme gouffre de temps qui les séparait. Cette fois encore, il préféra ne pas y penser. La boule diffusait toujours sa lumière intense qui éclairait ce qui semblait être un vaste grenier rempli de poussière, de toiles d'araignées, de vieux meubles et d'objets curieux qui auraient fait la fortune d'un antiquaire de son époque.

Il comprenait mieux les bruits qui l'avaient intrigué tout à l'heure.

— Comment trouvez-vous mon petit coin tranquille? demanda Orane.

Il fit la moue.

— Un peu poussiéreux.

— Attendez qu'il fasse jour pour visiter le reste.

— Allez-vous me dire enfin à quelle époque nous sommes ?

— Un peu de patience. Suivez-moi.

Orane se dirigea avec précaution vers une porte massive en bois, dissimulée en partie par des caisses.

La boule lumineuse se précipita à leur suite.

La jeune femme s'empara d'une grosse clé accrochée au mur et ouvrit l'huis qui grinça malgré ses précautions. Un instant, elle resta immobile, écoutant les divers bruits qui montaient vers eux dans l'obscurité. Elle paraissait inquiète.

— Y a-t-il quelqu'un ? lui demanda Vance à voix basse.

— Je ne sais pas. Sentez-vous cette odeur de bois brûlé?

— Peut-être, mais cela peut venir du dehors. J'ai remarqué que les ardoises étaient disjointes par endroits. En tout cas, personne n'est entré dans ce grenier depuis longtemps, ajouta-t-il en écartant une toile d'araignée.

— Il n'y a que moi qui pénètre ici, dit Orane en refermant la porte, puis en dissimulant la clé derrière une grosse poutre.

Ils étaient maintenant dans un couloir assez large sur lequel donnaient plusieurs portes. Il y en avait six.

Orane les montra du doigt.

— Les chambres des domestiques, expliqua-t-elle.

— Sont-elles occupées ?

— Non. Pas pendant mon absence. Ce sont des gens du village. Ils ne viennent au château que lorsque je les préviens de mon arrivée.

— Au château, dites-vous ?

— Oui, un magnifique château de la Renaissance. Je l'ai acheté à son dernier propriétaire en 1544 avec les titres de noblesse. De ce côté-là tout est en ordre et je ne crains pas un examen approfondi de ma situation par la police du roi.

— Lequel ?

— Louis XIV.

Vance émit un sifflement admiratif.

— Diable ! Le Grand Siècle ! En quelle année ?

— En 1667. La cour est à Versailles où elle doit se plier aux caprices d'une jolie femme nommée Athénaïs de Rochechouart-Mortemart, marquise de Montespan, qui remplace M^{lle} de Lavallière dans le cœur du roi. Bien entendu, celle-ci ignore encore toute l'étendue de sa disgrâce.

Vance se caressa pensivement le menton.

— J'ai l'impression, fit-il, que vous connaissez mieux que n'importe qui tous les potins de la petite Histoire.

— Je n'ai aucun mérite, dit Orane modestement, car le conditionneur hypnotique est là pour aider ma mémoire défaillante.

Soudain, elle lui prit la main pour l'entraîner.

— Venez, ne nous attardons pas ici.

Mais, à sa grande surprise, son compagnon résista.

— Un instant, chuchota-t-il à l'oreille de sa compagne, il y a quelqu'un dans cette chambre.

Il s'approcha en marchant sur la pointe des pieds et colla son oreille contre l'huis.

En effet, une personne dormait profondément à l'intérieur, car il entendait des ronflements. Le dormeur y allait de bon cœur.

Il revint vers la jeune femme.

— Je ne me suis pas trompé. C'est certainement un homme.

— Voilà qui est ennuyeux, dit Orane sans trop s'émouvoir. Logiquement, le château devrait être inoccupé. C'est peut-être un rôdeur qui ne savait pas où aller.

Vance hocha la tête d'un air de doute.

— Je ne le pense pas. Un rôdeur aurait choisi la meilleure chambre et ne se serait pas inquiété des combles. Désirez-vous que j'aille lui demander ce qu'il fait ici ?

— A quoi bon?... Croyez-vous que cela servira à quelque chose ?

— Hélas ! non.

— Dans ce cas, laissons-le terminer paisiblement son sommeil. Nous aviserons plus tard.

— Avez-vous pensé qu'il peut y avoir d'autres occupants ?

— Oui. Ce cas a d'ailleurs été prévu et j'ai fait faire quelques aménagements par un ami à moi qui vit en l'an 2050.

— Vous avez beaucoup d'amis, constata amèrement son compagnon. Ne craignez-vous pas les indiscretions ?

— Je suis d'un naturel confiant, répondit Orane tout en continuant d'avancer sans bruit. Cet ami est comme vous, un spécialiste de l'électronique, il a monté dans ce château un poste d'observation qui permet de surveiller les environs et l'intérieur du domaine. Il est indétectable pour les gens de l'endroit.

— Si Makal était ici, dit Vance, il ne manquerait pas de vous faire remarquer les risques d'une avance spectaculaire de la technique à une époque..., disons un peu arriérée.

— C'est idiot ! fit la jeune femme avec insouciance. On a pris l'habitude d'exagérer ce genre de choses, mais l'on oublie généralement que la technique ne s'épanouit vraiment que dans une société très évoluée, c'est-à-dire prête à la recevoir. Avez-vous pensé à l'électricité?... Avez-vous pensé à la somme de connaissances nécessaires à la fabrication d'un processeur? A votre avis, que ferait le péquenot du coin devant la console d'un ordinateur ?

— Il suffirait de lui apprendre à s'en servir.

— Non. Il irait voir son curé pour désinfecter l'endroit à grands coups de goupillon. L'ordinateur serait brûlé en place publique. Bref, tout rentrerait automatiquement dans l'ordre. Mais il y a mieux, ce château et tout ce qu'il contient sera incendié pendant la Révolution.

— Vous en êtes sûre ?

— J'ai assisté à l'opération.

Pendant cette courte conversation à voix basse, Vance n'avait pas manqué de s'arrêter devant chaque porte pour écouter ce qui se passait derrière.

— A mon tour de vous annoncer une nouvelle, murmura-t-il, toutes les chambres sont occupées.

— Ce mystère commence à m'intriguer, dit Orane en fronçant les sourcils avec perplexité.

— Depuis combien de temps n'êtes-vous pas revenue dans vos domaines ?

Orane fit un calcul rapide et déclara.

— Cela fait au moins deux ans de cette époque.

— On aura supposé que vous étiez morte ou en exil volontaire, dit Vance. Rien d'étonnant avec les guerres continuelles du règne.

— Je ne vais pas tarder à le savoir, répliqua Orane d'un ton résolu. J'ai un ami influent à la cour et ce sera tant pis pour ceux qui me veulent du mal.

Ils étaient maintenant à l'extrémité du couloir, là où commençait un escalier assez large. Au lieu de s'y engager, la jeune femme lui tourna carrément le dos et ouvrit une porte qui se trouvait juste en face.

— Que faites-vous ? intervint Vance qui craignait de voir surgir un indésirable.

Mais il se trompait. Ce n'était pas une chambre, seulement un débarras dans lequel il aurait été impossible de mettre un lit. Il était encombré de chiffons et de balais. Orane repoussa tous ces accessoires sur le côté et s'enfonça à l'intérieur.

Vance, qui surveillait le couloir et l'escalier, s'approcha pour lui demander des explications, mais il fut surpris de ne plus la voir. Le débarras était vide. Intrigué, il s'y engagea à son tour et comprit ce qui s'était passé lorsque la boule lumineuse éclaira un trou sombre dans le fond du réduit.

Il y avait là un passage secret qui devait mener à une partie cachée du château.

D'ailleurs, la voix d'Orane se fit entendre :

— N'oubliez pas de fermer le débarras et faites attention à l'escalier, il est très raide et les marches sont usées.

Vance fit ce qu'on lui demandait.

Quand il se glissa dans le trou à la suite de la boule, il chercha vainement le moyen de fermer l'orifice.

— Comment faites-vous pour boucler ce trou à fantômes ? demanda-t-il.

— La fermeture est automatique, cria Orane.

En effet, dès qu'il eut commencé à descendre, un roulement sourd résonna derrière lui. C'était la muraille qui se remettait en place.

L'escalier de pierre était en effet assez raide, il tournait comme une vrille en s'enfonçant dans les ténèbres.

Le trajet fut tout de même assez court.

Au bout de trois ou quatre circonvolutions, les degrés de pierre s'arrêtèrent devant une porte suffisamment solide pour résister à une charge de cavalerie, car elle était en acier spécial.

Pour l'instant, elle était entrouverte et une lumière vive s'échappait de la pièce qui se trouvait derrière.

— Par tous les diables! fit Vance. Aurait-elle eu l'audace d'installer l'électricité en plein XVII^e siècle ?

— Pourquoi pas? rétorqua Orane par l'intermédiaire d'un haut-parleur invisible.

La porte s'écarta et ses soupçons furent confirmés.

Il pénétra dans un petit salon éclairé par des rampes fluorescentes, meublé avec goût et simplicité, mais pas dans le style de l'époque.

Cette simplicité même était un trompe-l'œil, car en y regardant de plus près on s'apercevait vite que tout ici était fonctionnel.

La jeune femme était assise sur un siège qui avait vaguement la forme d'un fauteuil et la transparence du cristal.

Elle fit un geste et la porte se referma derrière Vance.

— Comment avez-vous pu?... s'écria ce dernier en embrassant l'ensemble d'un geste.

Orane s'amusa un instant de sa surprise.

— Vous oubliez que j'ai le temps pour moi, dit-elle enfin.

CHAPITRE IV

Elle lui désigna un siège semblable au sien.

— Asseyez-vous, je vous prie.

Et ajouta avec ironie :

— Surtout, ne vous croyez pas obligé de conserver cet air ahuri ou je vais avoir des doutes sur votre Q.I.

Vance se laissa tomber dans le fauteuil. Il éprouva aussitôt une curieuse sensation de chute qui fut immédiatement freinée par un champ de force. Son air ahuri se transforma en étonnement.

— Gravité compensée, expliqua brièvement la jeune femme, vous connaissez?

— Pas encore, grommela Vance. Permettez-moi de vous faire remarquer que vous mélangez les époques.

— C'est juste ! Où avais-je la tête?

Vance, qui avait eu un mouvement de contraction, se laissa aller. Le fauteuil épousait maintenant la forme de son corps et il se sentait à l'aise. Pour un peu, il aurait fermé les yeux.

— Parfait ! s'écria Orane. Je vois que vous appréciez le confort édénique. Désirez-vous boire ou manger quelque chose?

— Euh ! Je ne sais si je dois... Quelle heure est-il?

— Deux heures du matin.

— Diable ! Je comprends mieux le sommeil de vos hôtes indésirables.

— D'après le calendrier officiel, continua Orane, nous sommes en mai ; le 15 pour plus de précision.

— Est-ce une date historique ?

— Je ne le crois pas, mais sous toute réserve, car je n'ai pas eu le temps de consulter l'Histoire Européenne.

— Dans ce cas, quelque chose de léger suffira, dit Vance, mais je doute fort qu'au bout de deux ans, votre congélateur puisse encore

posséder des aliments en bon état. Il vaudrait mieux attendre le jour pour aller faire un bon ravitaillement. Je suppose que vous avez prévu des habits corrects pour passer inaperçus.

A sa grande surprise, il la vit éclater de rire.

— Je ne me savais pas si drôle, fit-il vexé.

— Ce serait encore plus drôle pour les indigènes de voir la comtesse de Clerval faire son marché en compagnie d'un inconnu.

— Parce qu'ici vous êtes comtesse ?

— Oui. Il serait bon pour vous de ne pas l'oublier devant un tiers. Un roturier dans votre genre n'a aucune chance à Versailles.

— Je ferai mon possible, madame la comtesse.

— De plus, mettez-vous bien dans la tête que vous ne me ferez jamais avaler l'infecte tambouille qu'ils fabriquent dans le coin. Je sais que je suis immunisée contre toutes les maladies de l'époque, mais il y a des limites qu'il m'est impossible de franchir.

— Pourtant, je me suis laissé dire...

— Passons, coupa-t-elle. Laissez-moi faire et vous serez satisfait. Je vais vous faire goûter à des mets dont vous ignorez totalement la saveur.

Vance commençait à regretter de s'être avancé aussi loin. Qu'allait-elle lui faire avaler?...

— Une minute ! dit-il. Je vous assure que rien ne presse.

— Auriez-vous des doutes sur la qualité de notre cuisine ?

— Non, mais... Inutile de vous déranger pour faire un saut dans le futur. Je me contenterai de la nourriture que l'on trouve ici. J'ai l'habitude.

— Vous ne savez pas à quoi vous allez vous exposer. C'est une erreur de se fier aux écrits du temps. Tout ce que vous porterez à votre bouche sera rempli de microbes. Ces gens n'ont aucun sens de l'hygiène.

— Peut-être, mais croyez-vous qu'il n'en est pas de même au XX^e siècle ?

— Sans doute, avec moins de virulence cependant. Ici, je me suis trouvée dans l'obligation de tripler la dose de mes anticorps. Et puis, mon intention n'a jamais été de faire un saut dans le futur pour ramener un repas complet. Le transfert instantané existe. Il n'a pas été inventé spécialement pour ceux qui préfèrent rester sur place. On peut s'en servir aussi sur les lignes achroniques. Tout n'est qu'une question d'adaptation.

Vance eut un sursaut brusque et sa tête faillit heurter la boule lumineuse qu'il avait oublié d'éteindre. Il s'en empara machinalement, pressa le bouton; elle s'éteignit aussitôt et devint inerte dans sa main.

Il la déposa sur un plateau qui se présenta devant lui.

« Je ne m'y ferai jamais », pensa-t-il en regardant le plateau retourner à sa place, sur un meuble.

Il fit un effort pour reprendre le fil de la conversation.

— Vous voulez dire que de ce château vous pouvez commander un repas chez vous ?

— Bien sûr ! Je suis membre d'un club qui s'occupe spécialement des voyageurs du temps. La place de la restauration est très importante chez nous. Mettez-vous à la place d'un voyageur qui désire étudier la préhistoire par exemple.

— En effet, admit Vance, mais je croyais que les kronoscaphes étaient contrôlés par les Centauriens depuis la chute de l'Oligarchie lycienne.

— C'est Makal qui vous a raconté ça ?

— Oui.

— Ils ont tenté de le faire en effet, avec beaucoup de mal, mais nous sommes plusieurs milliers à avoir réussi à cacher nos kronoscaphes.

— J'aimerais connaître les rapports que votre peuple entretient avec ces curieux personnages. Sont-ils fréquents ?

Le visage de la jeune femme se rembrunit soudain.

— Personne ne peut se vanter d'avoir vu un Centauren en face, répliqua-t-elle. Qu'il vous suffise de savoir... Non, vous en savez suffisamment.

Elle détourna brusquement son regard et appela :

— Alex !

Une porte s'ouvrit instantanément et un homme parut sur le seuil. Il était grand, fort, massif et vêtu comme l'étaient à cette époque les laquais de gens de qualité. Celui-ci portait la livrée bleue à galons verts de la maison de Clerval.

Vance, qui ne s'attendait pas à cette apparition, en resta muet de saisissement.

— Il a le même nom que le barman du *Bar de la Pipe*, dit-il enfin.

Le serviteur s'inclina cérémonieusement.

— Que désire madame la comtesse ?

Orane applaudit de bon cœur.

— Tu es parfait, Alex. C'est à s'y tromper. Jamais je n'aurais espéré une transformation aussi radicale.

— Il suffit de bien les étudier, fit remarquer le dénommé Alex en se redressant avec souplesse. L'imitation est une de mes spécialités.

Orane lui lança une phrase dans une langue inconnue de Vance. Le laquais répondit et une conversation s'engagea qui dura quelques minutes. Enfin, l'homme s'éloigna après une dernière courbette.

— Qu'en pensez-vous? demanda la jeune femme lorsque la porte se fut refermée.

— Je suppose que c'est l'un de vos serviteurs du village.

— C'est un serviteur, mais il n'habite pas le village.

— Dans ce cas, je trouve que vous agissez avec une imprudence folle. Réfléchissez à ce qu'il pourrait vous arriver si tout ceci était connu sur la place publique.

D'un geste large, il montrait les rampes lumineuses, les meubles transparents et les écrans qui tapissaient les murs.

— J'ai une entière confiance en Alex, répondit Orane avec une telle certitude que Vance en fut troublé. D'ailleurs, il ne sort jamais de

cette partie du château ; du moins c'est ce qu'il a fait jusqu'à maintenant, mais j'ai décidé de lui faire prendre l'air en votre compagnie. Il vous suivra partout où vous irez.

— Je n'aime pas beaucoup ce genre de surveillance.

— Ce n'est pas de la surveillance, protesta Orane avec véhémence, mais une protection. Il ne faut pas oublier Makal. Avec lui, on ne sait jamais ce qui peut arriver. Dès qu'il aura la certitude d'avoir été joué, il vous fera rechercher.

— Je doute fort qu'il vienne fouiner ici, mais puisqu'il faut en passer par là, j'accepte la présence de votre serviteur à mes côtés. A propos, est-ce qu'il a une petite amie dans le coin ?

Curieusement, cette question plongeait la jeune femme dans une hilarité irrésistible.

— N'espérez pas vous en débarrasser comme ça, dit-elle quand elle fut calmée, c'est impossible.

— Pourquoi ?

— Alex est un androïde.

Devant le silence de son interlocuteur, elle crut bon de répéter :

— Un robot, si vous préférez.

Cette fois, Vance était anéanti. Jamais il n'aurait pu s'imaginer qu'Alex était une machine tant ses mouvements, son comportement, le son de sa voix, l'expression de son visage, étaient naturels. C'était une copie parfaite. Pas une seconde, il ne mit en doute la parole d'Orane. Il en avait déjà vu trop. Cependant, il se promit d'interroger Alex à la première occasion. Il se contenta de désigner les rampes lumineuses.

— Comment produisez-vous votre électricité ?

— Très simplement, répondit Orane, j'ai fait installer un moteur sans carburant dans le souterrain.

Vance leva les yeux au ciel.

— Seigneur ! s'écria-t-il, quand je pense que c'est le rêve du XX^e siècle qui se trouve là, sous mes pieds.

— Ce n'est peut-être pas le rêve des marchands de pétrole, dit

Orane.

Leur conversation fut interrompue par l'arrivée du domestique. Il était précédé de deux plateaux chargés qui flottaient dans le vide. Un moment, Vance espéra une catastrophe, mais non, les deux plateaux se posèrent bien sagement sur la table basse placée devant lui. Alex commença à dresser le couvert avec dextérité. En quelques secondes tout fut en place.

— Merci, Alex, fit Orane comme si elle s'adressait à un être humain, tu peux disposer.

Quand ils furent à nouveau seuls, Vance demanda :

— Croyez-vous que votre « merci » ait une grande importance pour lui ?

— Certainement.

— Vous voulez rire.

— On m'a toujours appris qu'un cerveau positonique différerait peu d'un cerveau humain en ce qui concerne la pensée, la sensation, le mouvement. Je connais Alex depuis toujours et je suis persuadée qu'il possède une conscience.

— Là, vous exagérez.

— Pas du tout. Bien sûr, vous ne pouvez pas me comprendre. Pour cela, il faudrait que vous puissiez avoir accès au musée de la robotique à Solène. Là-bas, vous trouveriez des enregistrements traitant des bobines mémorielles et des yeux véritoïdes, ainsi que des manuels concernant les duplicata artificiels de glandes, de sécrétions, d'hormones et tout ce qui est la cause physique des émotions.

— N'en jetez plus, supplia Vance en joignant les mains. Tout ce que je voulais savoir, c'est comment me comporter envers Alex. Voyez-vous, quand ma vieille guimbarde est en panne, j'ai pour habitude de lui envoyer un bon coup de pied.

— Et elle se remet en marche ?

— Non, mais ça me calme.

Orane avait commencé à manger et se délectait visiblement, elle engagea son compagnon à en faire autant.

Vance baissa la tête sur son assiette et fit la grimace. Il s'en

dégageait une odeur particulière, inconnue. L'odeur, passe encore, mais c'était le contenu..., une sorte de pâte filandreuse, transparente, baignait au sein d'une sauce verdâtre. Sur le dessus, quelques boules rouges surnageaient, comme pour égayer l'ensemble.

Il sentit son estomac se crispier.

— Est-ce que tout peut s'avaler sans danger? demanda-t-il par prudence.

Le coup d'œil lancé par Orane lui fit comprendre qu'il était préférable pour lui de ne pas insister.

— Personnellement, expliqua-t-il gauchement, j'ai toujours eu un faible pour le bifteck aux pommes. Cela tient probablement à mes origines.

— Je ne vois pas du tout ce que vos origines viennent faire là-dedans. De toute façon, vous devrez vous en passer, car la pomme de terre ne sera véritablement acceptée en France, dans l'alimentation, qu'en 1788.

Encore une fois, l'érudition d'Orane, obtenue par des moyens hypnotiques, l'étonna et lui fit penser qu'elle n'était pas venue jusqu'ici uniquement pour échapper aux recherches de Makal. Il est vrai que le siècle de Louis XIV avait de quoi intéresser les voyageurs du temps. Son influence sur l'Europe, les guerres et tout ce qui s'était ensuivi, devaient avoir des échos sensibles jusque dans le plus lointain futur.

Après une dernière hésitation, il porta à sa bouche le morceau de pâte translucide qu'il contemplait depuis un moment.

A vrai dire, cela n'avait rien d'agréable ni de désagréable non plus ; c'était neutre. Il avait l'impression de mâchonner une espèce de gomme qui durcissait peu à peu sous la dent. Mais peut-être que son palais n'était pas aussi affiné que celui de la jeune femme.

— Alors ? demanda celle-ci qui le surveillait sans en avoir l'air.

— Permettez-moi de réserver mon appréciation.

— Ah!

Vance crut discerner dans ce « Ah ! » un peu de rancune ou de déception.

— Evidemment, ajouta-t-il dans l'intention d'adoucir ce que sa phrase pouvait avoir de choquant pour la cuisine édénienne, ce n'est pas un bifteck, ni même des frites... Quoique... Bon sang! mais qu'est-ce qui m'arrive?

En effet, il avait soudain l'impression de manger une viande d'excellente qualité, cuite à point, et le plus extraordinaire, c'est qu'il sentait par-dérrière comme un goût de pommes frites.

Devant son expression, Orane ne put dissimuler son amusement.

— Je vois que vous commencez à comprendre, dit-elle, tout l'art de ce genre de cuisine consiste à se servir de l'imagination de chaque individu pour développer sa sensibilité gustative. Je suppose que vous êtes en train de manger un bifteck aux pommes ?

— C'est vrai.

— Est-il bon ?

— Excellent ! s'exclama Vance plein d'enthousiasme. Mais je ne comprends...

— Il suffit d'exciter suffisamment les deux nerfs provenant des bourgeons de la langue et atteignant l'encéphale. Un spécialiste vous expliquerait le phénomène mieux que moi. Toujours est-il que vous étiez disposé, à ce moment-là, à manger ce genre de nourriture et cela s'est produit. Vous auriez pu tout aussi bien ingurgiter autre chose. Rassurez-vous sur la valeur énergétique de cet aliment, elle est de 1500 calories environ.

— Ne mangez-vous que cette pâte en Eden ?

— Pas nécessairement. Nous en mangeons quand nous sommes pressés, mais surtout au cours de nos voyages dans le temps.

— Je vois, fit pensivement le jeune homme, si je savais comment est fabriquée cette pâte miracle, je deviendrais fabuleusement riche en peu de temps. Vous n'en avez pas une petite idée ?

— Aucune, répondit Orane dans un sourire, et même si je le savais je ne vous le dirais pas. La divulgation d'un secret de ce genre ferait augmenter la population du globe de façon inquiétante.

— Est-ce que cela ferait ruer les Centauriens dans leurs

brancards ?

— Je ne le crois pas, par contre c'est nous qui pourrions en souffrir.

— Je ne vois pas le rapport.

— Nous sommes une trentaine de millions à nous partager la surface de la planète. Nous ne tenons pas à être plus nombreux. Si, par malheur, la surpopulation arrivait jusqu'à nous, nous serions obligés d'y remédier par des famines, des révolutions et des guerres.

— Pourquoi pas des épidémies ?

— Pourquoi pas, en effet ?

— Votre peuple est le plus parfait exemple d'égoïsme sordide qui puisse exister, s'emporta Vance.

— Il y en a eu d'autres avant nous, protesta Orane. De plus, vous vous oubliez, mon cher Karl.

— Moi ?

— Forcément, cette surpopulation de plusieurs milliards d'individus sur une Terre dont toutes les ressources sont épuisées serait votre faute. C'est vous qui, pour vous enrichir, seriez responsable de cette catastrophe.

Vance la regarda avec indignation.

— Je ne m'attendais pas à tant de mauvaise foi. C'est facile de mettre sur le dos des autres la responsabilité de toutes les calamités, d'autant plus que vous êtes tranquillement installé au bout de la chaîne et que vous pouvez décider de ce qui va ou ne va pas.

— Encore une fois, vous vous trompez, ce sont les Centauriens qui décident. (Elle arrêta d'un geste les questions qui se pressaient sur les lèvres de son amant et se leva d'un mouvement souple :) Nous avons discuté suffisamment sur ce sujet. Il est grand temps maintenant de nous occuper des indésirables qui occupent mon château.

— Ce sont peut-être des Centauriens, maugréa Vance.

Orane lui tourna brusquement le dos et appela l'androïde. Celui-ci devait être aux aguets derrière la porte, car il fit irruption aussitôt.

— Sais-tu qui occupe le château ? lui demanda-t-elle.

— M. de Berre en compagnie de trois de ses hommes. Il y a aussi les valets de ces messieurs.

— Des mousquetaires! s'étonna Orane. Est-ce que tu es intervenu ?

— Non. J'ai suivi les ordres de madame la comtesse ; j'ai seulement écouté leur conversation.

— Bien. Que veulent-ils exactement?

— Ils sont installés au château depuis quatre jours et attendent avec impatience l'arrivée de madame la comtesse. Ils sont ici par ordre du roi.

— Du roi ! fit Orane. Aurait-il l'intention de me faire arrêter? demanda-t-elle d'un ton enjoué.

— J'ai cru comprendre que Sa Majesté est malade.

— Oh ! Voilà qui est ennuyeux.

— Ennuyeux ! intervint Vance. Je ne vois pas ce qu'il y a d'ennuyeux. C'est le règne le plus long de l'histoire. Tout le monde sait qu'il va mourir en 1715 après le fiasco de sa politique. Inutile de vous inquiéter pour sa santé.

— Justement, c'est mon rôle de m'en inquiéter.

— En quoi cela vous regarde ? Vous n'êtes pas médecin.

— Qu'est-ce que vous en savez?... Mes connaissances sont suffisamment vastes pour englober toute la médecine de votre époque. Si vous voulez le savoir, c'est grâce à moi si ce roi est encore en vie et qu'il le restera jusqu'en 1715. Je suis toujours intervenue au moment où il le fallait, très discrètement d'ailleurs, sans qu'il le sache parfois, mais la plupart du temps avec sa complicité. Il ne faut pas oublier que ce siècle est un siècle charnière pour toute l'Europe.

— Bon, eh bien j'ai compris, vous saviez ce qui allait arriver et vous surgissez comme l'archange qui terrasse le dragon. Au fait, c'est pour quand votre canonisation?... Méfiez-vous quand même, cela pourrait tout aussi bien être le bûcher.

— On ne peut rien vous cacher et je n'ignore pas le danger de ma position. Par contre, je ne m'attendais pas à trouver des

mousquetaires chez moi.

— C'est un signe. Il pourrait vous enfermer pour vous avoir continuellement sous la main.

— Je ne crois pas qu'il irait jusque-là, même si l'idée lui en est venue. Il y a encore un vieux fond de superstition en lui. Il ne le montre pas, mais je sais qu'il me craint.

— Tant mieux pour vous, madame la comtesse, fit Vance en s'inclinant ironiquement. Et moi, qu'est-ce que je viens faire là-dedans ?

— Absolument rien. C'est bien simple, vous n'existez pas. Considérez que vous êtes à l'abri dans une stase temporelle et ne vous montrez pas. Je ne vous empêche pas de vous promener dans le parc, mais évitez le village et surtout les gens qui parlent correctement le français, ce sont les plus dangereux. Alex vous fournira un costume de gentilhomme et une épée.

— Une épée ! Jamais je ne saurai m'en servir.

— Peu importe, c'est devenu un objet de parade.

Elle s'adressa au domestique.

— Est-ce que ma chambre est libre ?

— Certainement, répondit l'androïde, j'ai pris soin de fermer la porte à double tour. M. de Berre et ses hommes logent dans l'aile gauche. C'est Lebail qui s'en occupe.

— Tiens ! Où est-il, celui-là ?

— Sous les combles, avec les autres laquais.

— Parfait, tu vas le réveiller pour le prévenir de mon arrivée. Qu'il aille jusqu'au village. Je veux voir tout mon monde ici au début de la matinée.

— Bien, madame la comtesse.

Vance ne se lassait pas d'examiner Alex. Il cherchait un défaut quelconque, une faille par laquelle la machine se laisserait deviner, mais n'en trouvait pas.

Une fois l'androïde parti, Orane fit visiter les cinq pièces qui composaient son appartement secret.

Il y avait là deux chambres, une bibliothèque assez bien fournie, le salon dans lequel se trouvait le poste d'observation, un petit laboratoire curieusement équipé et une salle d'eau. La jeune femme lui expliqua que l'eau provenait d'une source située dans le parc et qu'elle était préalablement filtrée, puis examinée avant d'être envoyée dans le circuit. Elle était bactériologiquement pure.

L'ensemble était chauffé à l'électricité et donnait par des fenêtres garnies de barreaux sur une partie isolée du parc.

— Les vitres ne laissent passer que la lumière qui vient de l'extérieur, expliqua Orane, de sorte qu'il est impossible de voir ce qui se passe ici. De loin, un observateur aurait l'impression de voir des trous noirs à la place des carreaux. De près, il ne verrait que son reflet.

Ils étaient maintenant revenus dans la première chambre. Vance admirait l'installation. Il était en train de se demander si les meubles avaient été fabriqués sur place ou amenés jusqu'ici pièce par pièce, lorsqu'un bruit d'étoffes froissées attira son attention. Il se retourna et vit Orane entièrement nue devant son miroir, ses vêtements jetés en tas à ses pieds.

Une seconde, il perdit la tête. Une bouffée de désir l'emporta et lui fit faire deux ou trois pas en avant, mais la jeune femme devina ses intentions.

— Bas les pattes ! cria-t-elle. Ce n'est pas le moment de batifoler. J'ai autre chose à faire. Vous oubliez les mousquetaires du roi.

— Vous n'allez quand même pas discuter avec eux dans cette tenue, fit-il avec humeur.

— Et certainement pas dans celle que je viens d'enlever, s'énerva à son tour Orane. Vous me voyez me présentant devant eux dans une robe portant la griffe d'un célèbre couturier du XX^e siècle ?

— Ils ne s'occuperaient pas de la robe mais de son contenu et comme vous possédez une certaine propension à vous déshabiller devant les hommes qui vous plaisent...

— Ecoutez, mon cher Karl, je comprends très bien l'importance que prend le sexe dans votre société traumatisante, mais il faudra vous débarrasser de vos inhibitions si vous désirez que nous restions bons amis. Ah ! Pendant que j'y suis, cessez donc de me regarder comme un éleveur regarde sa jument préférée et comprenez une bonne fois

qu'une Edénienne est totalement libérée. Certes, je suis très flattée de l'attention que vous me portez, je dois avouer que vous me plaisez aussi, mais je reste persuadée qu'au milieu d'un groupe d'Edéniennes de ma connaissance, je ne ferais pas le poids et votre comportement à mon égard serait différent.

— Vous croyez vraiment ce que vous dites ?

— Bien sûr. L'expérience m'a fait comprendre que la constance en amour est synonyme d'ennui.

— Vous maniez assez bien la douche froide, marmonna Vance avec dépit, et vous savez vous servir des hommes. Croyez-vous que Makal se laissera séduire par vos charmes ?

— Je le crois d'une autre trempe, répondit Orane avec un sourire amusé. Je sais qu'un jour ou l'autre nous nous rencontrerons.

Elle venait de se glisser dans une robe rose pleine de broderies sur le devant et ornée de pierres précieuses à la taille. Des dentelles légères sortaient par l'échancrure des manches sur l'avant-bras. La robe traînait sur le sol.

— Qu'en pensez-vous ? demanda-t-elle en se regardant avec complaisance dans le miroir.

Vance laissa échapper un sifflement admiratif.

— Vous êtes royale.

— C'est exactement mon avis, approuva la jeune femme qui ne possédait aucun complexe. Une robe de cour que j'ai fait modifier pour la rendre supportable. Toutes les volailles du palais vont caqueter de jalousie en me voyant apparaître.

— N'est-ce pas dangereux ?

— Cela le deviendrait si j'acceptais certaines propositions.

— Oh ! Le roi, bien entendu.

— Lui et beaucoup d'autres, lança négligemment Orane.

— J'aimerais assister à l'un de vos entretiens sans qu'il le sache. Est-il réellement comme l'Histoire le dépeint ?

— Il est plus simple et plus grossier. Personnellement je le trouve pitoyable.

— Pitoyable, le Roi-Soleil ! Comme vous y allez !

— Il passe son temps à se jouer la comédie et à la jouer aux autres. Bref, il est un peu comme tous les tyrans qui savent s'entourer d'hommes remarquables.

Orane compléta son habillement par une perruque tout en hauteur, parsemée de pierres éclatantes, puis par une cape de la même teinte que la robe, qu'elle jeta sur ses épaules.

— Et voilà, conclut-elle, c'est un peu encombrant mais on s'y fait.

— Mes félicitations, vous êtes réellement devenue la comtesse de Clerval. Toutefois, je tiens à vous faire remarquer que vous avez oublié vos chaussures.

Orane souleva le bas de sa robe. La remarque était vraie. Elle portait encore ses chaussures du XX^e siècle.

— C'est le genre d'oubli qui ne doit jamais arriver ! s'écria-t-elle mécontente d'elle.

Pendant qu'elle réparait hâtivement son erreur, Vance s'était approché de la fenêtre et en soulevait le rideau. A travers les barreaux il vit une lueur rouge qui incendiait l'horizon et traversait le feuillage des arbres.

— Le soleil se lève, annonça-t-il, et je vois au loin quelques silhouettes qui se dirigent vers le château.

— Serait-ce déjà les domestiques, s'inquiéta la jeune femme en le rejoignant. Ce ne sont pas eux, fit-elle au bout d'un moment, probablement des laboureurs qui se dirigent vers leur terre ou des maçons qui travaillent encore à Versailles. Mais les autres ne vont plus tarder maintenant. Vous feriez bien d'appeler Alex pour qu'il vous aide à vous changer.

Comme s'il n'attendait que cette remarque, l'androïde fit irruption dans la chambre, mais cette fois par une cloison coulissante qui donnait sur la partie ordinaire du château.

— D'où vient-il ? s'étonna Vance.

— De ma chambre, dit Orane, de celle que je devrais logiquement occuper aux yeux de la domesticité, mais je préfère celle-ci. La vôtre aussi possède une cloison de ce genre.

L'androïde tenait à bout de bras un costume complet de gentilhomme de teinte rouge orangé, une rapière et un chapeau à plumes.

— Voici les vêtements de monsieur, annonça-t-il.

— M. de Vance, rectifia Orane.

— M. de Vance, répéta docilement Alex.

— Je vais devoir me déguiser avec ça? s'effraya le nouvel anobli.

— Vous y arriverez facilement avec l'aide d'Alex.

— Sont-ils, au moins, à ma taille ?

— Vous pouvez lui faire confiance, il a en garde une soixantaine de costumes de ce type. Tous de tailles différentes.

— Une soixantaine ! Vous recevez beaucoup ?

— Parfois. Surtout des historiens qui veulent se rendre compte de visu.

— Et il ne vous est jamais arrivé d'ennuis ?

— Une seule fois. Le jour où l'un de mes invités se mit à poser un tas de questions sur la paix de Nimègue alors que celle-ci était encore inconnue des participants. Le malheureux s'était tout simplement trompé d'époque. Ce fut d'ailleurs à partir de ce moment-là que Sa Majesté cessa de me considérer comme une aventure possible, mais plutôt comme une alliée.

— Comment cela ?

— Il a eu une espèce de prémonition. Comme une certitude que je ne lui voulais aucun mal. Une sorte de succube qui désirait l'aider. Depuis, notre collaboration a très bien marché.

Vance la considéra avec stupeur.

— Serait-il aussi naïf?

— Comme tous les grands hommes. Si ceux-ci ne l'étaient pas, croyez-vous qu'ils oseraient entreprendre ces grands bouleversements de l'Histoire qui nous préoccupent tant, nous autres, les derniers maillons de la chaîne ?

— Je partage vos craintes, fit le jeune homme sur le ton de la plaisanterie.

La comtesse de Clerval fit un signe de la main et le serviteur-robot se mit en marche. Vance lui emboîta le pas.

Une fois dans la chambre qui lui était réservée, il réussit tant bien que mal à endosser son costume.

Alex ne s'était pas trompé sur les mesures, il était à sa taille. Le plus ennuyeux fut la pose du jabot en dentelle qui l'obligeait à tenir la tête haute. Une fois la perruque posée, ainsi que le chapeau à plumes, il se planta devant le miroir et ne se reconnut pas.

— Quelle mascarade ! s'exclama-t-il. Suis-je obligé de porter ce vêtement toute la journée ?

— La prudence l'exige, monsieur de Vance, répondit Alex en tournant autour de sa victime pour vérifier quelques plis. D'ailleurs, c'est un costume très modeste.

— Tu trouves ce déguisement modeste ! se récria Vance. J'ai l'impression d'être transformé en oiseau des îles tout enrubanné. Et les bijoux ! N'aurais-je pas droit aux bijoux comme tout le monde ?

— Non, monsieur de Vance.

— Et pourquoi cela ?

— Vous êtes sensé être un gentilhomme pauvre qui arrive tout droit de sa province et que Mme la comtesse a pris à son service par pitié pour lui servir de secrétaire.

— Autrement dit, la dernière roue du carrosse.

— Le carrosse est prêt. Je pense que Lebail aura fait le nécessaire.

— Bon... Et maintenant tu vas m'expliquer comment je peux sortir d'ici.

Docilement, l'androïde lui expliqua le mécanisme qui faisait coulisser la cloison. Il suffisait d'enfoncer un bouton de ce côté-ci et d'appuyer sur la moulure dorée d'un portrait de l'autre.

La chambre, qui devait passer pour être la sienne, était beaucoup plus vaste que celle qu'il occupait réellement. Un lit à baldaquin en était le principal ornement. Quelques tableaux pendaient

aux murs. Des tapis épais amortissaient le bruit des pas. Deux fauteuils confortables et une armoire qui devait porter la signature de Boulle, complétaient l'ameublement.

Il faisait grand jour maintenant. La haute fenêtre laissait pénétrer les premiers rayons du soleil.

En s'approchant de la porte sculptée, il entendit la voix d'Orane qui parlait à l'un de ses hôtes imprévus. Il n'entendit que la fin de la conversation :

— ... c'est entendu, monsieur de Berre, disait la jeune femme, nous partirons le plus tôt possible, dès que j'aurai terminé la préparation des médications. Mon secrétaire va m'accompagner, il m'aidera à transporter les...

Vance n'entendit pas la suite, car la conversation fut coupée par l'arrivée d'un autre personnage.

— Le carrosse est devant le perron, madame la comtesse.

— Très bien, Lebail. Tu diras au cocher qu'il devra faire vite pour aller jusqu'à Versailles. Sa Majesté est impatiente de nous voir. M. de Berre va nous escorter avec ses mousquetaires.

Les personnages durent s'éloigner, car la conversation devint confuse.

La voix d'Alex s'éleva soudain derrière lui.

— N'oubliez pas ceci, monsieur de Vance.

L'androïde lui tendait la rapière qu'il tenait par le bras de son fourreau et dont la coquille d'or scintillait à quelques centimètres de son visage. Vance recula d'un pas.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse de cette épée ? lança-t-il. Elle ne peut que m'encombrer.

— Un gentilhomme ne peut aller à la cour sans son épée, assura le serviteur-robot. Madame affirme qu'elle vous sera nécessaire.

— Qu'en sait-elle ?

Un soupçon s'empara soudain de son esprit. Orane avait jugé qu'il allait avoir besoin de cette arme archaïque. Pourquoi?... Qu'est-ce que cela voulait dire?

Il s'empara de la rapière, la débarrassa de son fourreau et l'examina attentivement. Apparemment, rien ne semblait la différencier d'une autre. Elle paraissait tout à fait normale même à un œil exercé. Toutefois, pour un homme du XX^e siècle, la différence était sensible. Il y avait d'abord l'acier trop bien usiné et aussi la finition de la coquille et de la poignée.

— C'est une bonne imitation, dit-il à Alex. Je suppose qu'il y a un trucage quelque part. Où se trouve-t-il ?

— Dans la poignée, monsieur. Cette grosse pierre verte placée juste à l'extrémité. Il suffit de lui faire faire un tour complet.

— Et que se produit-il ?

— La rapière agit seule, monsieur, à condition de conserver la poignée bien en main et de suivre ses mouvements. Cela va du simple exercice à la blessure grave, en passant par l'escarmouche.

— Et la mort ?

— Jusqu'à la mort aussi, monsieur. Si l'adversaire devient trop pressant.

— Voilà la plus odieuse et la plus fourbe des inventions ! s'écria Vance en jetant la rapière sur la table. Que manigance encore ta maîtresse ? Se figure-t-elle par hasard que je vais larder quelqu'un pour ses beaux yeux ?

— Je ne le crois pas, monsieur, répondit Alex, mais il serait préférable que monsieur écoute mes conseils s'il veut éviter d'être lardé à son tour.

CHAPITRE V

Les conseils d'Alex durent être convaincants, car lorsque la jeune femme fit irruption, une demi-heure plus tard, par la porte secrète, elle trouva son amant et le robot engagés dans un duel vertigineux.

— Qu'est-ce que vous faites? cria-t-elle.

— Vous voyez, dit Vance en interrompant le combat, je m'exerce au fonctionnement de cet engin curieux.

Il était en sueur et essoufflé.

— Cessez donc, insista Orane, on vous entend ferrailler du bout du parc. Vous manquez singulièrement de discrétion.

Vance qui remettait ses vêtements en ordre sursauta d'indignation.

— Et vous, vous en avez trop ! s'insurgea-t-il. Je ne tiens pas à me faire embrocher par le premier venu. A la rigueur, je veux bien vous aider dans vos entreprises bizarres, encore faudrait-il que je sois prévenu à temps des tenants et des aboutissants et surtout des embûches.

— Qui parle d'embûches?

— Votre robot, madame. Il est plus humain que vous. Il vient de me prévenir que, parfois, des provocations sont lancées par de jeunes imbéciles qui essayent d'épater la galerie.

La jeune femme eut un mouvement d'impatience.

— C'est possible, mais il ne faut pas m'en rendre responsable. D'ailleurs, cette rapière a été prévue à cet effet, elle est là par simple précaution. Que demandez-vous de plus ? Je ne peux tout de même pas vous fournir une mitraillette ou un rupteur dernier cri, nous nous ferions inutilement remarquer. Dépêchez-vous, nous allons à Versailles. Les mousquetaires nous servirons d'escorte.

— Un instant, fit Vance en remettant avec soin la rapière truquée dans son fourreau. Il y a pire, je vous crois capable de monter une conspiration de toutes pièces sans en avertir vos partenaires par peur d'une indiscretion qui risquerait de tout compromettre. Est-ce

que j'ai raison ?

Orane ne chercha pas à nier.

— Bien sûr que vous avez raison, cher Karl ! s'écria-t-elle d'un air amusé, mais ce n'est pas par peur d'une indiscretion, c'est parce qu'il faut laisser aux événements une certaine spontanéité ; la part du hasard ou du destin, comme vous voulez. Si je vous dévoilais tous mes plans, c'est alors que vous seriez en danger.

Cette réponse n'avait pas rassuré Vance qui secoua la tête avec morosité.

— Je n'aime pas ça du tout. Pouvez-vous me jurer que tout ce que vous entreprenez ici n'a aucun rapport avec ma modeste personne ?

— Je vous le jure.

— Je vous remercie. Un seul accident mortel me suffit, vous devez bien comprendre que je n'aie pas envie de recommencer.

Orane se tourna vers l'androïde.

— Est-ce que M. de Vance a bien appris sa leçon ?

— On ne peut mieux, madame la comtesse. Encore deux ou trois exercices et cela suffira ; M. de Vance remplacera efficacement une escorte.

— Très bien. Tu vas aller chercher dans ma chambre la mallette que j'y ai laissée et tu la donneras à M. de Vance. Quant à vous, ajouta-t-elle en s'adressant à ce dernier, n'oubliez jamais que vous n'êtes qu'un simple secrétaire. On peut vous pardonner quelques distractions, mais pas un manque de respect. Quand vous désirerez sortir, faites-le par la porte de votre chambre, pas par la mienne.

— Vous êtes devenue bien prude, tout à coup.

— Je sais m'adapter aux circonstances. L'époque est hypocrite, soyons hypocrites du mieux que nous pouvons.

Elle lui tourna le dos et disparut par la cloison mobile.

— Décidément, maugréa son amant, elle va bientôt se prendre pour une vraie comtesse.

Alex ne tarda pas à revenir, il tenait une mallette en cuir

souple qu'il posa avec précaution sur la table.

— Dois-je aller jusqu'au carrosse maintenant, proposa Vance, ou attendre que quelqu'un m'en donne l'ordre ?

— Pour vous, il serait préférable d'y aller tout de suite, décida l'androïde qui avait l'habitude des usages, mais attendez sur le perron l'arrivée de Madame pour l'aider à monter dans le carrosse au cas où elle en aurait besoin.

— Ce n'est quand même pas une vieille douairière décrépite, fit Vance en riant.

— C'est un code des usages qu'il faut respecter. Je crois que les mousquetaires ne daigneront pas s'apercevoir de votre présence. Si l'un d'eux vous questionne, répondez-lui simplement, mais avec une certaine marque de déférence.

— J'ai l'impression qu'à force de faire des courbettes, je vais avoir les reins cassés.

— Surtout, pensez à votre rapière.

Alex avait raison de lui faire cette remarque, car il l'avait déjà oubliée. Il s'en empara et chercha un endroit sur son costume où l'accrocher.

— Par tous les diables ! s'écria-t-il, où vais-je prendre cette lardoire ?

— A l'extrémité de votre baudrier, côté gauche, dit Alex.

En quelques secondes, la rapière fut fixée par son fourreau, puis, considérant que sa tâche était terminée, l'androïde s'éloigna à son tour par l'ouverture de la cloison qui se referma en douceur.

Il ne restait plus à Vance qu'à faire ce qui lui avait été conseillé. Il prit la mallette, manqua s'emmêler les jambes avec la rapière trop longue, trébucha, réussit quand même à tirer les gros verrous de bronze qui protégeaient la chambre contre les indiscrets et ouvrit la porte.

Il resta un moment ébloui par le luxe ostentatoire de la salle de réception qui s'étalait devant lui, en contrebas, car il se trouvait maintenant sur une galerie qui faisait le tour de la salle en série d'arcades. Des lustres pendaient de la coupole centrale en une pluie de cristaux, les ors luisaient dans la pénombre et, dans le fond, une

cheminée monumentale faisait crépiter de grosses bûches qui s'auréolaient de flammes de cuivre. Il ne semblait y avoir personne dans la grande salle silencieuse. Vance en fut soulagé.

A quelques pas, se trouvait un escalier de marbre qu'il descendit lentement. Jamais il n'avait ressenti autant qu'en ce moment la présence d'un monde aussi différent du sien, même s'ils étaient proches dans le temps. Soudain, il sursauta. Juste au-dessus de la cheminée, il venait de remarquer un portrait en pied d'Orane. Elle était en costume de cour et sa beauté particulière éclatait littéralement. Ce portrait n'avait rien d'étrange pour l'époque, sinon son relief saisissant. Si saisissant même que n'importe quel observateur pouvait s'attendre à la voir sortir de son cadre. De toute évidence, ce portrait grandeur nature n'était pas une peinture, mais une holographie. Que faisait-elle à cet endroit ?

— Bon sang ! fit-il à mi-voix. Elle va un peu fort, la comtesse. Je me demande ce que pensent les arriérés du coin en la regardant.

Sans trop s'en rendre compte, il s'était approché.

Aucun doute, cette holographie devait faire sensation les jours de réception.

Une nouvelle surprise l'attendait, car une voix d'homme s'éleva dans son dos.

— Cette peinture est curieuse, n'est-ce pas ?

Vance se retourna d'un bond.

L'homme était assis dans un fauteuil. S'il ne l'avait pas remarqué jusqu'à présent, c'est que le dossier très haut l'avait dissimulé.

C'était un mousquetaire du roi. Il portait l'uniforme rouge distingué d'or et avait conservé son chapeau sur sa tête. Un chapeau à plumes à rendre jaloux un derrière d'autruche, pensa-t-il.

— Vous êtes bien le petit baron de Vance ? reprit le mousquetaire d'une voix forte.

— Euh!... En effet, dit Vance en s'inclinant avec embarras. Veuillez m'excuser si j'ai troublé, par mégarde, votre méditation.

L'homme s'esclaffa et devint plus rouge que son pourpoint.

— Je n'ai pas pour habitude de perdre mon temps à méditer, lança-t-il avec désinvolture. Je suis le marquis de Berre... On a dû vous parler de moi?

Vance s'inclina à nouveau.

— Certainement, répondit-il.

Le marquis respira bruyamment et fit « Hum ! » plusieurs fois, puis il sembla en prendre son parti.

— Si vous continuez comme ça, vous allez faire un mauvais courtisan, constata-t-il.

— Vraiment? s'étonna Vance. Qu'aurais-je dû répondre ?

— Quelque chose de plus long et de plus élogieux pour ma personne. J'en connais qui y seraient encore.

— Je n'y manquerai pas la prochaine fois.

— Bah ! Laissons cela. La comtesse de Clerval m'a parlé de vous tout à l'heure. En termes assez convaincants, ma foi. Seriez-vous son amant?

— Pas du tout, protesta Vance qui commençait à perdre pied. Qu'est-ce qui vous fait supposer ça ?

— Ses yeux ! s'écria le mousquetaire en montrant le portrait. Elle possède des yeux admirables! Tudieu, monsieur ! Quand une femme parle d'un homme qui lui plaît, ses yeux en disent plus que ses paroles. Méfiez-vous, vous allez faire des jaloux à la cour. On dit que Sa Majesté... Mais, chut! ceci ne nous regarde pas.

— Je le pense aussi.

— Baron, vous êtes un homme curieux. Aussi curieux que cette peinture.

— Ce n'est pas une peinture, répondit Vance sans réfléchir, c'est une holographie.

— Une quoi ?

— Une holographie, répéta Vance en s'apercevant un peu tard de sa bévue, c'est une méthode de reproduction en relief utilisant les interférences produites par deux faisceaux lasers. Elle est inconnue en France.

Le marquis de Berre ouvrit des yeux énormes.

— Voilà qui rendra chagrin M. Colbert si jamais il l'apprend. Seriez-vous un savant, monsieur de Vance ?

— Hélas non ! fit le faux baron en prenant un air contrit.

— Vous avez raison, ces savants sont des gens ennuyeux. Pourtant, vous employez de ces mots... Du diable si je sais ce que c'est qu'un faisceau laser... Et cette autre chose... cette holo..., comme vous le disiez tout à l'heure. Voyez-vous, j'étais sûr qu'il y avait un peu de sorcellerie là-dessous. Ce portrait cache un mystère. Comme cela est amusant!... Amusant, mais dangereux.

Le mousquetaire toussa, puis se moucha avec élégance dans une batiste brodée.

— Cependant, continua-t-il en se redressant de son fauteuil pour aller se chauffer le dos à la cheminée, je dois vous donner un petit conseil, baron. Gardez pour vous toutes ces connaissances que vous semblez posséder. Elles ne pourront que vous attirer des ennuis à la cour. Il y a des gens jaloux partout et l'on voit trop que vous débarquez de votre province.

— Je saurai clouer le bec au jaloux, déclara Vance d'un ton ferme, mais j'accepte le conseil d'un homme de valeur tel que vous.

Et il s'inclina pour la troisième fois.

— Parfait ! s'écria le marquis de Berre. Vous faites des progrès. On fera quelque chose de vous, jeune homme.

Vance était en train de se demander jusqu'à quand allait durer son supplice lorsque la voix claire d'Orane résonna à l'autre bout de la salle.

— Eh bien, marquis ! Que faites-vous près de cette cheminée ?

— Nous parlions de vos yeux, comtesse.

— Ah ! drôle de sujet de conversation.

— Nous disions...

Orane l'interrompt :

— Taisez-vous, vil flatteur. Je sais d'avance ce que vous allez raconter. N'oubliez pas que le roi nous attend. Vous me sortirez vos

fadaïses une autre fois. Est-ce que vos hommes sont prêts ?

— Ils sont à vos ordres, madame ! s'écria galamment le marquis en s'approchant de celle qu'il prenait pour une vraie comtesse. Ils vous attendent dehors, près de votre carrosse.

Orane, qui connaissait son rôle à la perfection, lui envoya un radieux sourire.

— C'est extraordinaire! Je vais avoir pour escorte les mousquetaires du roi ! Il est vrai que les routes sont si peu sûres en ce moment.

Le marquis de Berre, flatté, fit une courbette en balayant le parquet des plumes de son chapeau.

— N'ayez crainte, madame, mes hommes sont bien armés. Chacun possède un pistolet d'arçon et une épée. Nos valets suivront à bonne distance. Surtout, n'oubliez pas de vous couvrir, les matinées sont encore fraîches pour la saison.

C'était aussi l'avis de la comtesse de Clerval, car une forte fille du village voisin, qui lui servait de femme de chambre, surgit tout à coup. Elle tenait une longue cape de drap sombre, doublée de fourrure, qu'elle jeta sur les épaules de sa maîtresse.

Orane s'en emmitoufla, puis s'adressa à son secrétaire sur le ton qu'une grande dame devait prendre pour parler à un inférieur.

— Avez-vous ma mallette, Karl ?

— Hum!... Certainement, madame la comtesse. La voici !

Vance brandit l'objet au-dessus de sa tête.

— Eh bien, qu'attendez-vous? fit la jeune femme avec impatience. Filez devant et installez-vous dans le carrosse. Je ne vais pas tarder à vous y rejoindre.

Le curieux baron ne demandait pas mieux, car après sa courte conversation avec le marquis, il préférait échapper à toute discussion par crainte de commettre un nouvel impair.

Il traversa donc la salle sous les yeux ironiques du mousquetaire, qui voyait déjà en lui un sujet amusant pour distraire ses amis, il se promettait d'ailleurs de l'inviter à la première occasion.

Vance vit l'un des domestiques ouvrir l'une des portes à son

intention et pensa que la sortie devait se trouver par là. Vite, il s'y engagea, traversa un hall spacieux qui donnait sur le perron. Il était maintenant à l'air libre devant un escalier à double révolution. Il dominait une bonne partie du parc qui bruissait. Juste en face, une longue et large allée menait à une grille.

Le carrosse se trouvait au bas de l'escalier. Son attelage, composé de deux chevaux, commençait à s'énervier.

Un peu à l'écart, quelques cavaliers engoncés dans des capes attendaient près de leur monture.

La portière du carrosse était grande ouverte. Vance dévala les marches et sans se préoccuper du regard torve que lui lança le cocher, il s'engouffra à l'intérieur et se laissa tomber sur l'un des sièges avec un « Ouf ! » de satisfaction.

Le marquis de Berre avait suivi du regard la retraite précipitée de Vance. Quand il ne le vit plus, il renifla une prise de tabac et déclara avec scepticisme :

— Je trouve ce jeune homme très sympathique, mais il a de drôles de manières. Je crains qu'il ne s'adapte difficilement à Versailles. Tous ces provinciaux sont très arriérés. Du diable si je comprends, belle comtesse, la raison qui vous a fait choisir la compagnie de ce godelureau.

La comtesse lui envoya une petite tape sur le bras et répondit en riant :

— D'abord, il n'est pas ce que vous dites et il n'est pas non plus mon amant comme vous tentez de l'insinuer.

— Loin de moi cette pensée, protesta le marquis en riant à son tour, mais il y a de bonnes langues à la cour qui se chargeront de renseigner le roi.

— Aucune importance, M. de Vance ne restera pas assez longtemps ici pour alimenter les conversations, d'ici huit jours, il aura disparu sans avoir pu goûter aux plaisanteries de vos amis.

— Ah ! fit de Berre légèrement déçu, moi qui pensais m'amuser à ses dépens.

— Décidément, vous êtes incorrigible. Parlons plutôt de Sa Majesté. Comment va-t-elle ?

Le visage du mousquetaire s'assombrit.

— C'est vrai, murmura-t-il en jetant un coup d'œil furtif autour de lui, nous n'avons pas encore eu le temps d'en parler. C'est que la chose a été tenue secrète jusqu'à maintenant et peu de personnes sont au courant. Sa Majesté ne va pas très bien. Cela a commencé par des douleurs au foie, accompagnées d'une forte diarrhée et de beaucoup de fièvre. C'est à ce moment-là qu'il m'a commandé de venir vous attendre ici. Il connaissait à peu près la date de votre retour.

— C'est juste, je lui en avais touché deux mots lors de mon dernier passage. Que fait son médecin ?

— Il conseille des calmants. Bien entendu, il fait ce qu'il peut et ne quitte pas le chevet de son illustre malade. Il a ordonné que le roi reste couché toute la journée d'hier.

— Sous quel prétexte ?

— Un vague rhume, mais si ce rhume se prolonge on parlera d'empoisonnement.

— Je vois, dit pensivement Orane, je crois qu'il est grand temps que j'intervienne.

— Est-ce que sa maladie est grave ? s'inquiéta de Berre.

— Je le crois.

— Croyez-vous à un empoisonnement ?

— Vous voulez dire un empoisonnement volontaire ?

— C'est cela.

— Tout est possible, répliqua Orane d'un ton évasif, mais il ne faut rien préjuger.

— Je n'aime pas beaucoup cette Montespan, grommela le marquis.

— Réfléchissez. Quel intérêt aurait-elle à la disparition du roi ?

— Aucun, évidemment.

— Vous voyez bien. Allons, il est temps de partir. Je me ferai une opinion sur place. Avez-vous tout préparé pour que mon arrivée soit la plus discrète possible ?

— J'ai suivi les consignes de Sa Majesté. Nous passerons par la grille sud où il y a des travaux.

Le marquis conduisit la jeune femme jusqu'à son carrosse et rejoignit ses hommes qui enfourchèrent leur monture.

— En route ! cria Orane au cocher juché sur son siège.

Le carrosse bougea, puis démarra dans de sourds grincements. Il alla lentement d'abord pour s'engager dans l'allée, puis de plus en plus vite. La lanière du fouet claquait sec dans l'air léger et froid.

Vance, qui était resté silencieux jusque-là, demanda :

— Pour quelle raison avez-vous mis votre holographie au-dessus de la cheminée ?

— Pour les intriguer, dit Orane.

— N'avez-vous pas peur que les visiteurs se posent un tas de questions à votre sujet ?

— Ils s'en posent tous, déclara Orane en riant de satisfaction. Qu'importe puisqu'ils ne sauront jamais la réponse. Dans leur esprit, je suis beaucoup plus forte que ces mages vantards qui encombre les salons. Rassurez-vous, mes amis sont peu nombreux, très haut placés et surtout, ils savent se taire.

— J'ai tenté d'expliquer au marquis ce qu'était une holographie, mais il n'a pas eu l'air de comprendre.

— Autant lui parler chinois. Vous perdez votre temps. Tout ce qu'ils ne comprennent pas est automatiquement taxé de sorcellerie.

— J'espère ne pas avoir fait de bétise, dit Vance avec ennui.

— Ne vous tracassez pas. J'en fais beaucoup plus quand je leur prédis l'avenir.

— Comment ? s'étonna Vance. Vous avez été jusque-là ?

— Rien que les bonnes choses, les réussites. Comme cela, ils ne sont pas tentés de changer l'événement. Ah ! si je leur prédisais les catastrophes, que de pleurs et de grincements de dents n'entendrais-je pas.

Le carrosse ralentit son allure pour donner le temps au gardien d'écarter les deux battants de la grille.

Ils furent bientôt sur la route de Versailles. Heureusement, il n'avait pas plu et le sol était sec. L'ennui, c'est qu'elle était déjà encombrée de carrioles transportant leur chargement de pots de lait frais et même de carrosses amenant les seigneurs des châteaux environnants.

Deux mousquetaires s'étaient placés en avant et criaient à tue-tête pour faire dégager la route.

— Place ! Place ! Service du roi.

Les carrioles s'écartaient vivement, mais les carrosses, moins maniables, s'obstinaient à tenir le milieu de la chaussée, alors les mousquetaires intervenaient, menaçaient le cocher sans s'occuper des protestations du châtelain qui se trouvait à l'intérieur.

Toute cette cohue, ces injures, ce bruit, amusaient Vance qui avait passé la tête par la portière.

Tout alla bien jusqu'au moment où l'un des carrosses, qui venaient en sens contraire, se mit en travers après une fausse manœuvre du cocher. Les mousquetaires chargèrent avec un ensemble parfait et le firent se ranger de telle façon qu'il versa à moitié dans le fossé. Heureusement, celui-ci n'était pas très profond. Un homme grand, maigre, en surgit et se mit à hurler des imprécations. Avec ses moustaches en crocs, il ressemblait à un diable. Les rires et les huées des paysans qui se trouvaient là ne semblaient pas le troubler, bien au contraire, il criait plus fort. Enfin, n'en pouvant plus, il s'en prit à celui qu'il jugeait responsable de ses malheurs, c'est-à-dire à Vance.

Il s'approcha et brandit un poing vengeur sous le nez de ce dernier en criant :

— Qui que vous soyez, monsieur, et n'importe où vous irez, je vous retrouverai et ce jour-là, vous n'aurez pas les gens du roi pour vous protéger.

Il n'eut pas le temps d'en dire plus, car la circulation reprenait.

Vance n'eut que la rapide vision d'un visage tordu par la rage et de deux yeux noirs, féroces, qui le fixaient intensément comme pour se rappeler ses traits.

— Cela vous apprendra à mettre votre nez dehors, conclut Orane.

Le petit groupe de cavaliers et le carrosse n'attirèrent guère

l'attention en franchissant de bon matin les grilles du palais de Versailles. Les ouvriers qui se trouvaient à cet endroit ne levèrent même pas les yeux de leur travail.

Dès qu'ils furent en vue du château, le marquis fit ranger le carrosse à un endroit discret, près du petit bois, et renvoya sa troupe.

— Je vais prévenir le premier valet de chambre de Sa Majesté, annonça-t-il à Orane. Est-ce qu'il vous connaît ?

— Oui, nous nous sommes déjà rencontrés plusieurs fois.

— Parfait, fit de Berre, surtout ne bougez pas d'ici, il va venir vous chercher.

Il s'inclina et disparut derrière un fourré.

Le cocher sauta sur le sol pour se dégourdir les jambes.

— Je me demande pour quelle raison vous m'avez obligé à vous accompagner, dit Vance, je ne vous sers strictement à rien, je suis plutôt encombrant.

L'Edénienne haussa nerveusement les épaules.

— Cessez donc de vous poser toujours des questions. Si vous êtes ici, c'est que votre présence est nécessaire, plus nécessaire que ma visite au roi.

— Plus nécessaire que votre visite au roi ! s'exclama Vance. Mais... le roi est en danger.

— Il ne le sera pas longtemps, tandis que vous, vous pouvez l'être d'un moment à l'autre.

— Expliquez-vous, vous parlez par énigmes.

Orane parut embarrassée.

— Ecoutez, fit-elle comme si elle prenait une grave décision, tout ce que je peux vous dire, c'est que vous êtes engagé dans un processus irréversible qui doit fatalement vous mener à la rencontre de quelqu'un. De cette rencontre va dépendre une bonne partie de notre futur à nous Edéniens.

Vance pointa un doigt accusateur vers sa maîtresse.

— Vous connaissez quelque chose qui s'est passé à cette

époque et qui me concerne ! s'écria-t-il.

— C'est évident.

— Pourquoi ne pas m'en avoir parlé plus tôt ?

— M'auriez-vous accompagnée ?

— Certainement pas.

— Vous voyez bien que j'ai eu raison.

— Raison ! Vous m'envoyez peut-être à la boucherie et vous me dites que vous avez eu raison avec le sourire. Vous n'êtes pas logique.

— Qui parle de boucherie?... Il s'agit d'une rencontre.

Vance lui lança un regard qui exprimait le doute.

— Peut-être... Rien de précis en tout cas. Tout ce dont je suis sûr, c'est que vous m'avez trompé.

— Croyez que je suis désolée.

— Et moi donc! Où doit-elle avoir lieu cette rencontre et avec qui ?

— Je n'en sais rien.

— Comment?... Vous n'avez pas pu prendre les coordonnées spatio-temporelles ni l'heure ?

— Ces renseignements ne viennent pas de moi, je n'étais pas présente lorsque la chose s'est produite et la personne qui a assisté à cette rencontre n'a pas pensé à relever les paramètres.

Vance allait poser d'autres questions, mais un petit cri que laissa échapper la jeune femme les lui fit remettre à plus tard.

— Oh ! Regardez. Voilà Bontemps.

En effet, Vance vit approcher un homme qui courait presque tout en essayant de se dissimuler derrière les troncs des arbres et les massifs. Le responsable de la maison du roi, du logement et du ravitaillement, l'homme qui surveillait les domestiques et s'occupait de mille détails de la cour, arriva tout essoufflé.

— Enfin ! fit-il en voyant Orane descendre du carrosse

accompagnée d'un inconnu. Vous voilà, madame la comtesse, que Dieu soit loué !

— Rien ne presse, monsieur Bontemps, laissez Dieu où il est et occupons-nous plutôt du roi. Où l'avez-vous fait installer ?

— Dans l'un des petits appartements.

— Avez-vous réussi à faire le vide autour de lui ?

— Certainement, madame la comtesse.

— Les médecins ?

— Tous partis. Il ne reste que la marquise de Montespan.

— Cette femme est la pire de toutes, dit Orane avec ennui, j'aimerais bien qu'elle n'assiste pas à l'entrevue.

— Je crois que le roi lui a intimé l'ordre de disparaître dès votre arrivée, il a fait aussi préparer une chambre à votre intention.

— Allons bon ! Il tient absolument à me garder près de lui ?

— Sa Majesté n'a confiance qu'en vous pour le soigner, répondit Bontemps.

Orane le questionna encore sur les symptômes de la maladie du roi et cette conversation dura pendant tout le trajet qui menait au palais, ce qui donna à Vance le temps de réfléchir.

Les quelques paroles échangées avec la jeune femme avant l'arrivée du valet de chambre de Louis XIV, n'étaient pas sans l'inquiéter. Une phrase surtout trottait dans sa tête. Ne lui avait-elle pas dit : « De cette rencontre va dépendre une bonne partie de notre futur à nous, Edéniens. » De là à supposer que cette rencontre était préparée de longue date, il n'y avait qu'un pas qu'il franchit.

En quoi pouvait-il, lui, simple mortel, changer le sort des Edéniens ? Toute cette histoire lui paraissait insensée. Cependant, il était indéniable que la jeune femme avait voulu l'avertir. Pas trop, juste ce qu'il fallait pour ne pas bouleverser le destin, et l'obliger à se tenir sur ses gardes. En définitive, il n'était qu'un vulgaire pion qui allait et venait sur l'échiquier du temps suivant les aléas de la partie.

Cette pensée le mit en colère.

— C'est ici, madame.

Bontemps venait de s'arrêter et ouvrait une porte basse située en dehors des parties du château réservées à la cour et aux visiteurs. Elle devait certainement donner sur les communs. Ils débouchèrent sur un long couloir qu'ils suivirent jusqu'à une pièce de petites dimensions totalement vide. Le valet de chambre s'approcha de l'une des cloisons et dut faire jouer un mécanisme secret car une porte dérobée s'ouvrit, découvrant un étroit passage sombre.

Bontemps lança un coup d'œil rapide en direction de Vance.

Orane comprit immédiatement ce que voulait dire ce regard.

— Ne craignez rien, monsieur Bontemps, dit-elle, mon ami est un médecin renommé dans son pays. J'ai souvent fait appel à ses services.

Bontemps s'inclina. Il alluma ensuite une grosse chandelle qu'il alla chercher sur la cheminée et ils s'engagèrent tous, l'un derrière l'autre, dans l'étroit passage.

Le boyau s'enfonçait devant eux dans l'obscurité la plus totale. Au fur et à mesure de leur avance, il était facile de deviner que ce passage contournait plusieurs appartements, cabinets et salons, car des portes semblables à celle qu'ils venaient de franchir apparaissaient parfois dans la lueur fumeuse.

Ils gravirent un escalier, en descendirent un autre, puis remontèrent. Enfin, ce trajet qui paraissait interminable prit fin dans un magnifique salon, décoré avec art, qui devait servir à des rendez-vous secrets. Tout le Versailles galant, inavouable, clandestin, était là, devant eux. Un Versailles insoupçonné qui palpitait dans l'épaisseur des murs; certes, moins brillant sans doute que celui de l'Histoire, mais combien plus passionnant.

Bontemps leur désigna un canapé.

— Je vais prévenir Sa Majesté, annonça-t-il.

Il disparut aussitôt derrière une tenture.

— Ma foi, dit Vance, après s'être installé à côté d'Orane, je vous remercie de m'avoir bombardé médecin, ce qui va me permettre de regarder d'un peu plus près cet étonnant personnage. Depuis le temps que j'entends parler de lui, je vais pouvoir me faire une opinion.

— Il ne sera pas à son avantage, fit remarquer l'Edénienne en

étouffant un bâillement. Un grand, malade, couché, ratatiné sous ses draps, redevient petit. De plus, je doute fort qu'il puisse, étant donné sa température, discuter avec vous des bienfaits de la démocratie ou de l'air du temps.

La tenture se souleva à nouveau. Cette fois, ce ne fut pas Bontemps qui apparut devant leurs yeux stupéfaits, mais une grande et belle jeune femme dont la robe d'intérieur laissait deviner les formes avantageuses.

Vance entendit Orane dire à voix basse :

— Catastrophe ! Cet idiot de Bontemps n'en fera pas d'autre. C'est la marquise !

Vance allait demander quelle marquise, mais il se souvint à temps qu'en cet instant à Versailles il n'y avait qu'une seule marquise.

La marquise de Montespan n'avait d'yeux que pour la comtesse de Clerval qu'elle avait toujours soupçonnée d'être une rivale dangereuse.

— Vous voici encore, madame ! s'écria-t-elle d'une voix rageuse. Le roi vient de me dire qu'il désirait vous parler seul à seul. Que pouvez-vous lui dire de si important dans l'état où il est ?

— S'il n'a pas jugé bon de vous en informer, permettez que j'en fasse autant.

Les yeux de la Montespan devinrent comme des pistolets.

— Insolente ! Si vous croyez que je vais longtemps supporter votre présence à la cour, vous vous trompez. Dès demain, je vous ferai chasser par mes gens.

— Demain, madame... Qui dit que demain vous serez encore là ? Le roi peut mourir d'un moment à l'autre.

La main de la marquise se porta à sa bouche comme pour étouffer un cri.

Impitoyable, Orane continua :

— On pourrait vous accuser d'empoisonnement. Le bruit circule déjà.

— Qui ose ?...

— Suffit, madame. Ayez au moins l'intelligence d'interrompre cette conversation ridicule qui ne peut tourner qu'à votre désavantage. Si vous voulez le savoir, je n'ai pas l'intention de vous voler le cœur du roi, d'autres s'en chargeront. Il vous reste huit ans, madame. Sachez en profiter.

Le visage de la Marquise qui était devenu pâle reprit lentement ses couleurs. Les prédictions de la comtesse de Clerval avaient la réputation de se réaliser, le roi lui-même y croyait ferme. Après tout, huit ans...

— Sorcière ! marmonna-t-elle entre ses dents avant de s'éloigner.

— Cette fois, dit Orane en se frottant les mains, je lui ai rivé son clou, à cette garce.

La tenture se souleva une troisième fois.

— Sa Majesté vous attend, fit la voix du valet de chambre.

CHAPITRE VI

Louis XIV était alors dans sa vingt-neuvième année. La fausse comtesse de Clerval se souvenait d'un jeune homme sûr de lui, de sa puissance, conscient de ses responsabilités de monarque absolu et se préparant méthodiquement à une guerre longue et difficile. Hélas! quand elle entra dans la chambre improvisée, précédée par Bontemps, elle ne reconnut pas au premier abord le royal malade tant celui-ci avait changé. Il était allongé sur un lit installé à la hâte. Quelques oreillers redressaient son buste et un bonnet enveloppait sa tête. Ses yeux brûlaient de fièvre.

Deux chandeliers à plusieurs branches, posés sur une table de marbre noir, faisaient jouer sur son visage amaigri des ombres mouvantes.

Au pied du lit, trois grands lévriers s'étaient dressés à l'entrée des visiteurs.

Le roi dut reconnaître celle qui approchait, car il ébaucha un sourire triste et sa main diaphane se leva de la courtepoinle.

Orane se pencha et murmura :

— Courage, Sire, nous allons vous sortir de là.

Vance trouva qu'elle s'avavançait un peu trop. Etonné de se sentir indifférent, il regardait curieusement ce grand roi qui allait faire trembler toute l'Europe et modifier la face du monde civilisé. Non, il n'éprouvait aucune sympathie pour ce souverain.

Bien sûr, il comprenait les motifs d'Orane, mais s'il n'avait tenu qu'à lui, il aurait laissé la nature suivre son cours.

Seulement voilà ! Louis XIV mort à vingt-neuf ans, est-ce que le monde serait meilleur ou pire ?

Par contre, ce qui l'étonna le plus, ce fut l'extraordinaire activité que déploya la jeune femme dans les heures qui suivirent. Elle agissait comme un grand patron dans un établissement hospitalier privé.

La première chose qu'elle fit fut d'éloigner le valet de chambre en lui commandant une quantité invraisemblable d'eau bouillie qu'il alla quérir aux cuisines. Elle chargea ensuite un autre serviteur, qui

secondait Bontemps, d'enlever les chiens : ceux-ci, dit-elle, risquent d'empoisonner l'air que respire le roi.

Ce balayage terminé, elle s'empara de la mallette que tenait toujours Vance, en sortit une boîte brillante contenant une seringue et quelques ampoules minuscules.

Il lui fallut à peine dix secondes pour faire une piqûre intraveineuse au roi.

— Parfait, dit-elle en se redressant. Ayez confiance, Sire. Vous allez sombrer dans un sommeil profond et tout sera plus facile pour vous.

Sans plus s'occuper du monarque, elle s'adressa à Vance.

— Et maintenant, nous allons devoir jouer la comédie, déclara-t-elle fermement, l'état du roi est beaucoup trop grave pour le soigner ici.

— Comment?... Je croyais que vous étiez capable de le guérir.

— Non, je n'ai pas les qualités requises, mais j'ai le pouvoir de l'emmener dans un endroit où il sera convenablement traité et remis sur pied en l'espace de quelques jours.

— Mais c'est impossible ! Comment allez-vous leur expliquer cela? Jamais ils n'accepteront.

— Tout est possible avec le kronoscaphe et vous le savez bien.

— Non !... Vous voulez l'emmener...

— Pourquoi pas? Il dort et ne s'apercevra de rien. Tout le problème est de réussir à sortir d'ici pour aller jusqu'au château de Clerval et revenir ensuite dans cette chambre avec le kronoscaphe.

Vance plissa le front d'un air songeur.

— La solution est facile, dit-il enfin, vous pouvez toujours dire que vous avez besoin d'un médicament quelconque, mais ça ne vous donnera pas les coordonnées spatio-temporelles.

Orane leva le bras pour montrer un petit appareil qu'elle portait accroché à son poignet.

— Je les ai déjà, annonça-t-elle, et je compte sur vous pour les faire patienter.

— Hein? s'indigna Vance. Vous n'allez tout de même pas me laisser seul en compagnie de cette bande de monarchistes débridés.

— Rassurez-vous, cher Karl, ces monarchistes ne sont pas méchants, puisqu'ils se laisseront docilement couper la tête pendant la Terreur. De toute façon, si je leur fais part de mon intention, ils vont m'imposer une escorte. Servez-vous de votre autorité de médecin pour les calmer et arrangez-vous pour que cette chambre ne soit pas pleine de visiteurs à mon retour.

Un moment, Vance imagina l'apparition soudaine d'Orane, à cheval sur son saute-temps, en plein milieu de la cour au grand complet.

Il frissonna en pensant aux conséquences et dit :

— C'est plus facile à dire qu'à faire. Me voyez-vous en train de chasser la Montespan d'ici?... De quoi aurais-je l'air ? Sans compter que Bontemps ne va pas tarder à revenir. Et il y a aussi les autres.

— Lesquels?

— Tous ceux qui ont intérêt à savoir si le roi se porte bien, ses ministres par exemple, la reine, ceux qui vont arriver à l'improviste, ceux qui vont se tromper de porte.

— Débrouillez-vous comme vous l'entendez, je serai de retour d'ici une heure.

Vance se frappa le front.

— Avez-vous quelque chose pour désinfecter dans votre mallette, je veux dire quelque chose qui pourrait les impressionner ?

— Oui, dit Orane, j'ai ceci.

Elle venait de sortir de ladite mallette une sorte de boule qu'elle tenait en équilibre sur l'extrémité de ses doigts. C'était la réplique exacte de celle qui leur avait servi de lampe dans le grenier du château.

— Il suffit d'appuyer sur ce bouton, expliqua-t-elle tranquillement, et le gaz se répand immédiatement comme un léger brouillard. En deux heures la boule est vide.

— Est-ce que ce gaz pourrait être dangereux pour notre royal malade?

— Pas du tout, assura Orane, il ne sera dangereux que pour les puces qui sont dans le lit.

— Dans ce cas, je vais l'employer après votre départ et faire savoir que le roi est peut-être atteint de la peste ou quelque chose d'approchant et que, dans le doute, il serait préférable de le tenir isolé un certain temps. Qu'en pensez-vous ?

— C'est une bonne idée pour éloigner les courtisans. Cette nouvelle va faire l'effet d'une bombe et Versailles sera déserté en quelques minutes. Je vous souhaite bonne chance.

Vance la regarda disparaître par le même chemin qu'ils avaient emprunté tout à l'heure.

Il sentit tout à coup le poids de sa solitude et se demanda avec inquiétude si le mensonge qu'il préparait n'était pas trop gros.

Avant de disparaître, Orane avait déposé la bombe désinfectante sur une table en marqueterie. Il s'en empara et s'approcha doucement du lit. Louis XIV dormait profondément. Son visage paraissait moins crispé que tout à l'heure et la fièvre semblait avoir baissé. Cette expression de bourgeois paisible n'avait rien de comparable avec l'iconographie habituelle du personnage.

Par précaution, il referma la mallette abandonnée par sa propriétaire, puis s'installa dans un fauteuil en regrettant le manque de fenêtres. Cette chambre discrète ressemblait plutôt à un tombeau.

Le temps s'écoulait lentement. Il y avait maintenant un bon quart d'heure que la jeune femme avait quitté la chambre et, si son plan s'était déroulé correctement, elle devait sortir du parc en carrosse.

Un craquement lui fit tourner la tête.

C'était Bontemps. De retour avec une grande cuvette pleine d'eau bouillie, il s'était arrêté au milieu de la chambre et regardait avec étonnement autour de lui.

— Quelque chose qui ne va pas ? demanda Vance.

— La comtesse de Clerval... Où est-elle ?

— Partie, répondit laconiquement le faux baron.

— Mon Dieu ! Et Sa Majesté ?...

— Rassurez-vous, elle ne va pas tarder à revenir. Orane... Euh !... La comtesse est allée jusqu'à Clerval chercher des médicaments.

Par prudence, Vance se leva, s'empara de la cuvette et la posa sur la table. Il était temps, le valet de chambre aurait été capable de la renverser sur les tapis tellement il tremblait. Visiblement, la situation commençait à le dépasser.

— Mon Dieu ! fit-il encore en se tordant les mains. Que vais-je faire ?...

— Un peu de calme, déclara fermement Vance, expliquez-moi ce que vous avez.

— M. de Turenne est là, fit Bontemps d'une voix mourante, dans le grand salon en compagnie de plusieurs seigneurs. Il veut à tout prix voir Sa Majesté pour se rendre compte de son état.

— Vous voyez bien que le roi repose et qu'il vaut mieux le laisser dormir.

Bontemps leva les bras.

— S'il n'y avait que moi ! s'écria-t-il avec consternation, mais il y a la cour qui commence à se poser des questions et s'inquiète. M. de Turenne ne pense qu'à l'intérêt du royaume et à la préparation des armées... Je ne sais si vous comprenez...

— Je comprends très bien.

— Je dois réveiller Sa Majesté, dit Bontemps d'un ton plus ferme en s'approchant du lit.

Il avançait déjà la main pour secouer le royal dormeur, lorsque la voix du faux baron s'éleva à nouveau :

— Si j'étais à votre place, je n'en ferais rien. Ne touchez plus à ce malade, vous risqueriez d'être infecté à votre tour.

Bontemps fit brusquement un pas en arrière comme s'il venait de voir un serpent se dresser au milieu du lit.

— Infecté... Infecté? balbutia-t-il plusieurs fois en reculant avec effroi. Serait-ce possible?

— Oui.

Bontemps se signa vivement.

— Mon Dieu !... Est-ce la peste?

Le mot venait d'être lâché et Vance fut assez satisfait de ne pas avoir eu à le prononcer. Une terreur grandissante se lisait dans les yeux du valet de chambre qui devait se demander s'il n'était pas contaminé à son tour.

— La comtesse et moi n'avons encore aucune certitude, répondit Vance doctement, mais il ne faut pas négliger cette éventualité. Par précaution, pour éviter la contagion, je me préparais à désinfecter cette pièce lorsque vous êtes entré.

Le laquais paraissait anéanti par cette nouvelle.

Ce fut d'un œil vague qu'il vit son étrange interlocuteur s'emparer d'une boule qui, tout à coup, s'échappa de ses mains par ses propres moyens. Elle bondit jusqu'au plafond et se mit à tourbillonner en laissant échapper une vapeur légère qui se répandit instantanément dans l'atmosphère confinée. Aussitôt, l'air se modifia, il devint piquant.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Bontemps en éternuant.

— Je viens de vous le dire, c'est un désinfectant.

— Je parle de cette boule qui semble agir toute seule.

— Là, vous m'en demandez trop.

Bontemps se signa une deuxième fois et se désintéressa de la boule.

— Je me demande ce que je vais dire à leurs seigneuries, fit-il.

— Inutile de les effrayer. Voici ce que je ferais si j'étais à votre place, conseilla Vance, je préviendrais M. de Turenne en particulier et tâcherais de lui faire comprendre que sa présence auprès de Sa Majesté en ce moment serait contraire aux intérêts du royaume. Un homme comme lui doit rester en bonne santé. Vous comprenez ce que je veux dire ?

— Bien sûr ! Il ne faut pas qu'il attrape la peste.

Le valet de chambre allait s'élancer, mais Vance le retint par son vêtement.

— Un instant, monsieur Bontemps. Quand vous en aurez terminé avec M. de Turenne, vous vous placerez en sentinelle pour

empêcher les autres d'entrer ici.

— Hum!... Je n'y manquerai pas. Toutefois, si M. de Turenne s'obstine et passe outre, vous devez comprendre que je ne pourrai pas m'y opposer.

— Débrouillez-vous. Soyez convaincant. Un grand capitaine comme lui ne peut pas mourir dans son lit comme tout le monde, mais sur un champ de bataille.

Bontemps n'avait qu'une hâte, celle de s'éloigner au plus vite, il promit donc tout ce qu'on lui demandait. Vance ne sut jamais comment il réussit à s'acquitter de cette mission un peu délicate, toujours est-il que personne n'osa venir troubler le sommeil du roi jusqu'à l'arrivée d'Orane. Cette dernière, au grand soulagement du faux baron, apparut tout à coup au pied du lit, sur le kronoscaphe de Makal.

— Est-ce que tout s'est bien passé ? demanda-t-elle en posant le pied sur le tapis.

Vance le lui expliqua succinctement.

— Et la Montespan ?

— Je ne l'ai pas revue. Mais pourquoi diable avez-vous pris cet engin ?

— A cause du mât. Vous allez m'aider à y attacher notre cher sire.

Ce disant, elle montrait la grosse corde enroulée autour de son bras gauche. Vance leva les yeux au ciel.

— C'est bien la première fois que l'on me demande de ficeler un roi, fit-il remarquer. Vous ne craignez pas que l'on nous accuse de lèse-majesté et que l'on nous fasse écarteler vifs en place de Grève.

— Faisons vite, c'est pour la bonne cause. Le roi ne peut pas nous en vouloir.

Tirer le roi hors de son lit, le dresser dans sa tenue de nuit contre le mât du kronoscaphe et le maintenir dans cette position pendant que l'autre l'attachait solidement ne fut pas aussi facile qu'ils le pensaient.

Enfin, ils y arrivèrent tant bien que mal.

Vance recula de deux pas pour ne pas gêner la manœuvre.

— A tout de suite ! lança Orane avant d'enfoncer le bouton vert.

L'image, d'une extravagance comique, d'un roi en chemise de nuit et d'une jolie fille, disparut progressivement de la chambre.

Vance resta les yeux fixés au même endroit et se mit à compter les secondes : Un... deux... trois... Comme il arrivait à la neuvième, la même déformation de l'espace se produisit au pied du lit et le kronoscaphe réapparut avec ses passagers. Cette fois, Louis XIV n'était pas attaché à l'aide d'une corde, mais confortablement installé sur un siège adaptable. Il dormait toujours et paraissait en meilleure santé. Le changement était indéniable. Sans un mot, les deux jeunes gens s'empressèrent de le remettre dans son lit, puis dissimulèrent le kronoscaphe derrière une tenture, près de la porte dérobée.

— Ouf! fit Vance quand tout fut terminé. Jamais je n'aurais cru que cela se passe aussi bien et je suis toujours surpris par ces retours presque instantanés. J'ai compté neuf secondes. Cela fait combien en temps subjectif ?

— Environ un mois, répondit Orane.

— Tant que ça! s'étonna Vance qui s'attendait à deux ou trois jours. Son état était-il si sérieux ?

— Ce cher Louis était presque à l'agonie quand nous sommes arrivés, expliqua Orane, et il a fallu faire vite. Heureusement, nous avons de bons spécialistes en Eden et il s'en est sorti de justesse. Sa forte constitution a fait le reste.

— Qu'avait-il exactement ?

— Un empoisonnement provoqué par une bactérie mutante du genre spirille. Une trouvaille des Lyciens. Cette bactérie a été soigneusement étudiée pour ne pas provoquer d'épidémie. Elle ne tue que celui qui en a absorbé une certaine quantité et disparaît ensuite rapidement. Bref! Une mort qui peut paraître naturelle et ne laisse aucune trace. Les médecins du cru en auraient perdu leur latin. En somme, un poison très efficace pour les amateurs nombreux de cette époque. Ce magnifique monarque va pouvoir reprendre ses petites guerres comme il l'entend.

Vance était devenu songeur.

— Avez-vous pensé que l'emploi de cette bactérie en ce moment implique la présence d'un voyageur du temps dans l'entourage immédiat du roi ?

— Oui, j'y ai pensé. Je l'ai même interrogé à ce sujet. Il ne croit pas à la culpabilité de la Montespan, ni à celle de la duchesse.

— La duchesse !... Quelle duchesse?

— Louise de La Baume Le Blanc, duchesse de La Vallière.

Vance resta un moment comme suffoqué.

— Je vois, dit-il enfin, vous connaissez tout le dessus du panier. Pourtant, cette La Vallière avait de bonnes raisons de lui en vouloir. Etre ouvertement trompée devant toute la cour ne doit pas être si agréable. Un voyageur du temps aurait pu lui proposer cette petite soupe de bactéries.

— Non. Là-dessus, le roi est catégorique. Il ne la croit pas capable d'un tel forfait.

— Ces bactéries ne sont pas venues toutes seules jusqu'ici. Quelqu'un a dû les y amener. Pourquoi pas Bontemps ?

— C'est impossible.

— Alors qui ?

Orane fit un geste vague.

— Il y a tellement de gens qui entrent à Versailles... Le roi ne croit pas non plus à un envoyé de Satan.

Vance se passa la main sur le menton.

— Pardon ? fit-il.

— J'ai dit que...

— J'ai bien compris, mais je me demande ce que vient faire Satan dans cette fichue histoire.

— C'est juste. J'ai oublié de vous dire que là-bas, Sa Majesté se trouvait sous contrôle hypnotique tout en conservant une certaine liberté d'esprit. Tout ce qu'il a vu, autour de lui, a dû lui sembler si extraordinaire que, lorsqu'un docteur lui a appris qu'il se trouvait en Eden, il a cru être réellement au paradis. De là cette mythologie

biblique. Pour lui, les voyageurs du temps sont des envoyés de Satan. Je dois ajouter que l'occasion était trop belle pour nos historiens et qu'il a été interrogé par eux.

— Eh bien !

— Quoi encore ?

— Il va faire une drôle de tête en s'éveillant tout à l'heure dans ce trou. Il va éprouver un sacré choc. S'il ne devient pas fou après un traitement pareil, nous aurons de la chance.

— Ne vous inquiétez pas pour lui, il croira avoir rêvé.

— Ce n'est pas pour lui que je m'inquiète, c'est pour moi. Vous oubliez que nous sommes responsables.

— Par tous les diables ! s'impatienta brusquement Orane. Ce que vous faites... Comment dites-vous déjà à votre époque?... Ah oui! Ce que vous faites petit-bourgeois étriqué.

— Moi, je fais petit-bourgeois étriqué?

— Ce n'est pas votre faute, mon cher Karl, vous êtes le reflet de votre société.

— Bon, eh bien, tout cela ne nous apprend absolument rien sur l'identité de cet envoyé de Satan. Fait-il partie de l'équipe Makal?... Si c'est le cas, nous sommes certainement brûlés... A moins que ce soit un clandestin !

— Il y en a encore, admit Orane, mais quel intérêt aurait-il à se découvrir ainsi ?

— Aucun. Il faut se faire une raison, c'est un type à Makal.

— Nous ne le saurons vraiment que lorsque nous l'aurons trouvé.

— Avez-vous une idée ?

— Je le crois, répondit la jeune femme en ouvrant sa main. (Sur la paume, était posé un minuscule flacon de cristal.) Je l'ai subtilisé sur la table de nuit avant de m'en aller, expliqua-t-elle ; ensuite, j'ai fait analyser les quelques milligrammes du produit qui restait à l'intérieur. Le résultat a dépassé tout ce que j'espérais.

— Vous voulez dire que le poison se trouvait dans ce flacon?

— En effet. Il en restait suffisamment pour tuer deux personnes.

— Bon sang ! Il faut interroger Bontemps. Il doit savoir.

— Laissez-moi faire, dit Orane en toussant. Où se trouve-t-il ?

— Je lui ai dit de s'installer devant la porte de la chambre pour en interdire l'accès.

— Comme c'est malin ! s'exclama Orane qui, cette fois, fut prise d'une bonne quinte de toux. Tout le palais doit être en émoi.

— Il ne me restait pas beaucoup de temps pour improviser. Bon sang ! La boule ! Où est-elle ?

— Quoi la boule ?

— La boule désinfectante, il faut l'arrêter.

Il dut monter sur la table pour attraper l'appareil qui continuait de tourbillonner en crachant sa vapeur insecticide. Comme il n'y avait aucune aération, l'atmosphère commençait à se saturer.

Il pressa le bouton et la jeta à l'intérieur de la mallette, cependant que la jeune femme se précipitait pour ouvrir, toute grande, la porte dérobée. Presque aussitôt, ce fut un soulagement, ils respirèrent mieux.

— On ne peut pas tout prévoir, grommela Vance en sautant de son perchoir.

Orane, qui avait les larmes aux yeux, s'empara d'une petite sonnette qui se trouvait sur la table de nuit et l'agita frénétiquement.

Le son argentin alla sans doute frapper les oreilles du valet de chambre, car celui-ci ne tarda pas à faire son apparition.

Voyant la comtesse de Clerval essuyer ses yeux à l'aide d'un petit carré de dentelle au point d'Alençon, il crut que le pire venait d'arriver.

— Sa Majesté ! s'écria-t-il douloureusement en regardant avec effroi vers le lit.

— Vous vous trompez, dit Vance, c'est l'effet du désinfectant. Vous vous souvenez... la boule.

— Rassurez-vous, monsieur Bontemps, intervint la comtesse de Clerval, le roi va beaucoup mieux, ce n'était qu'un malaise sans gravité.

— Mais alors!... Ce n'était pas... Oh, mon Dieu!

Visiblement, le valet de chambre du roi paraissait soulagé d'un grand poids, mais n'arrivait pas à dominer son émotion.

— Est-ce que je peux annoncer la nouvelle ? demanda-t-il.

— Certainement, approuva la comtesse, mais précisez bien que Sa Majesté désire se reposer. Ah ! Savez-vous à qui appartient ceci ?

En disant, elle mettait le flacon de cristal en plein sous la lumière des chandelles.

C'est à peine si Bontemps y jeta un coup d'œil.

— Ce flacon appartient à Mme la Marquise, dit-il.

— En êtes-vous sûr ?

— Certain. Mme la Marquise possède un service où il y a plusieurs flacons de ce genre. Une pharmacie, dit-elle.

— Savez-vous ce que contenait ce flacon ?

— Un remède contre les maux de tête. Enfin, c'est ce qu'elle disait à qui voulait l'entendre, mais elle ne trompait personne, c'était tout bonnement un philtre d'amour.

Tant de naïveté mit Vance en colère.

— Un philtre d'amour! s'écria-t-il impulsivement. Quelle idiote !

Orane se tourna vivement vers lui.

— Et alors? déclara-t-elle sèchement. N'oubliez pas que nous sommes au XVII^e siècle je vous prie... C'est vous l'idiot.

Vance encaissa l'avertissement avec philosophie. C'est lui qui avait tort. Il se contenta de marmonner et de s'enfoncer dans l'ombre d'une tenture pour se faire oublier.

D'ailleurs, la comtesse de Clerval ne s'occupait plus de lui, elle prodiguait des conseils à Bontemps qui buvait ses paroles.

Il y était question des repas du roi, d'une certaine diététique qu'il devrait suivre pendant quelques jours et de quelques précautions élémentaires. Elle conclut par ces mots :

— C'est tout, monsieur Bontemps. Je compte sur vous pour expliquer tout cela à leurs seigneuries et surtout à Sa Majesté qui devra se résigner à manger moins.

Le valet de chambre s'inclina et courut porter la bonne nouvelle qui se répandit en un rien de temps dans le palais et même jusqu'à Paris, car un courrier partit immédiatement.

La cour, un instant figée par l'attente de la catastrophe, se détendit, s'anima tout à coup et les commentaires allèrent bon train.

M^{me} de Sévigné qui séjournait depuis peu à l'hôtel Carnavalet et qui se trouvait à Versailles à ce moment-là, en profita pour prendre quelques notes. Malheureusement, si le nom de la comtesse de Clerval fut prononcé devant elle, elle n'y prêta aucune attention.

Comme Orane s'y attendait, ce fut la Montespan qui réussit la première à briser le barrage. Sa position de maîtresse en titre lui donnait ce droit, comme celui de soigner le roi quand il était indisposé.

Décemment, Bontemps ne pouvait la tenir bien longtemps éloignée.

Les deux femmes se toisèrent.

« Décidément, pensa Vance, le courant ne passe pas entre elles. Ce qui m'étonne le plus, c'est l'attitude d'Orane. Pourquoi en vouloir à cette femme qui, après tout, n'est qu'une pute ? Une pute blasonnée, mais une pute quand même. Serait-elle tombée amoureuse de Louis XIV par hasard?... »

Cette idée le fit sourire. Orane amoureuse du roi-Soleil..., mais ce sourire se termina vite en grimace lorsqu'il comprit que la chose était possible et même particulièrement tentante pour une voyageuse du temps. Que l'Edénienne se soit fait un point d'honneur de séduire le monarque ne l'aurait pas étonné outre mesure. En tout cas, c'est ce que la marquise de Montespan pensait et cela se lisait nettement sur son visage.

— Est-ce que vous en avez encore pour longtemps ? demanda-t-elle avec hauteur.

— Le temps qu'il faudra, répondit Orane en se laissant tomber entre les bras d'un fauteuil. Vous permettez, je suis épuisée.

— Allez vous reposer. Je suis assez grande pour m'occuper de Sa Majesté, maintenant qu'il va mieux.

La réponse claqua comme un coup de fouet :

— Non.

— Plaît-il ?

— Je ne partirai d'ici que lorsque le roi m'en donnera l'ordre. Suis-je assez claire ?

— On ne peut mieux, madame. Puis-je vous en demander la raison ?

— Je vais vous la donner avec plaisir, répondit Orane qui faisait l'effet d'être une chatte en train d'essayer ses griffes. Pour l'instant, Sa Majesté dort profondément. Si je le laissais seul en votre compagnie, vous seriez assez stupide pour le réveiller et l'obliger à boire cette infâme mixture que vous appelez un philtre d'amour.

En disant, Orane déposait le flacon de cristal sur la table de marbre noir.

Les joues en feu, la marquise s'empara du flacon.

— Comment osez-vous..., commença-t-elle, puis elle s'interrompit et lança avec rage : Je n'ai pas de comptes à vous rendre.

— Que si, madame, vous avez des comptes à rendre, car ce flacon contenait un poison violent qui a failli mettre la vie du roi en danger.

Cette fois, l'assurance dont faisait preuve M^{me} de Montespan s'écroula. Son visage pâlit, verdit, elle dut s'appuyer contre un meuble. Vance qui se trouvait juste à côté, l'entendit respirer avec peine.

— Vous mentez ! dit-elle enfin d'une voix sourde, à peine audible. Berget m'a assuré que ce philtre ne contenait aucune poudre dangereuse pour la santé du roi.

— Qui est ce Berget ?

— Un devin.

— Où habite-t-il ?

Le visage de la Marquise se ferma. Elle venait de reprendre son contrôle.

— Parlez, insista Orane, Sa Majesté ignore encore tout de cette affaire et il dort. Si vous êtes raisonnable, il continuera de l'ignorer. Pour des raisons qui m'intéressent seule, je dois voir cet homme.

— C'est que... Je ne sais si je dois vous faire confiance.

— Parlez. Je vous assure que je ne m'intéresse au roi que pour sa politique.

— Seulement pour sa politique ?

— Je vous jure qu'en tant qu'homme, il ne m'intéresse pas.

— Il n'y a pas que l'amour, il y a aussi les honneurs, la richesse.

Orane éclata de rire.

— Je suis plus riche que lui, quant aux honneurs, je peux en avoir n'importe où je me trouve.

Le rire d'Orane fit sans doute plus que ses paroles, car les yeux bleus de M^{me} de Montesper s'adoucirent.

— Ce M. Berget habite Paris, dit-elle, entre les remparts et le quartier Saint-Denis, pas très loin d'une auberge à l'enseigne de la Corne d'Or. Si vous le désirez, nous pouvons y aller ensemble, mon carrosse m'attend sur l'allée Royale.

Orane accepta. Les deux femmes s'apprêtèrent à sortir de la chambre par le passage secret.

Avant de refermer la petite porte, Orane lança à l'intention de son compagnon :

— Karl, vous préviendrez Bontemps de notre départ. Surtout, n'oubliez pas que c'est sur le bouton vert qu'il faut appuyer.

Elle accompagna cette dernière remarque d'une telle mimique, qu'il comprit sur-le-champ ce qu'elle désirait : il devait faire le nécessaire pour mettre le kronoscaphe en sûreté et disparaître, lui aussi, avant le réveil du roi.

— Ce sera fait comme vous l'entendez, madame la comtesse, promit-il.

Mais, déjà, elle n'était plus là.

A regret, car il aurait voulu visiter Versailles, il appela Bontemps à l'aide de la sonnette et lui fit part de son intention de s'en aller. Celui-ci accepta la décision sans faire de commentaires. Sans doute était-il satisfait de reprendre son rôle de premier plan auprès du roi.

Vance prit la mallette et, profitant d'un moment d'inattention de la part du valet de chambre, il se glissa derrière la tenture où était dissimulé le kronoscaphe.

Quelques secondes plus tard, les murs du grenier du château de Clerval se précisaient autour de lui.

Rien ne semblait avoir changé dans le château pendant leur absence. Peut-être un peu plus d'animation semblait-il ; à cause des gens de la comtesse qui dépoussiéraient un peu partout et enlevaient les housses des fauteuils.

Les ors des cadres et des bibelots étincelaient sous l'éclatante lumière du soleil printanier qui entraît à flots par les grandes fenêtres.

Vance s'approcha de l'une d'elles et s'y attarda un instant pour contempler le parc. Les allées s'y étalaient, bien nettes, entre les pelouses et les parterres fleuris. Quelque part, un jardinier devait ratisser, car il entendait le bruit de son râteau. Sur le ciel d'un bleu léger, la cime des arbres se découpait tandis qu'au loin, les champs vallonnés ondulaient jusqu'à l'horizon.

Alors qu'il s'apprêtait à s'engager sur le grand escalier qui menait à la salle de réception, il vit l'un des domestiques venir jusqu'à lui et s'incliner avec respect.

S'il fut étonné de le trouver à cet endroit, il ne le montra pas.

— Je m'appelle Lebail, monsieur, se présenta-t-il. M^{me} la comtesse m'a dit de me mettre à votre disposition au cas où vous auriez besoin de quelque chose.

Lebail était petit, trapu, habillé proprement et, ce qui ne gâtait rien, paraissait intelligent.

— En effet, dit Vance, la comtesse m'a fait l'éloge des services que vous lui rendez. Vous êtes son régisseur ou quelque chose d'approchant, je crois.

— Pas tout à fait, monsieur. Je m'occupe surtout des gens qui travaillent ici et aussi de l'entretien du château quand M^{me} la comtesse n'est pas là. Entre le parc et le château il y a toujours quelque chose à faire. Si Madame voyageait moins, tout serait plus facile pour nous.

— Est-ce qu'elle voyage beaucoup ?

— On ne la voit pour ainsi dire jamais. Cette fois-ci, son absence a duré deux ans.

Vance, qui était au courant, fit l'étonné.

— Diable ! Deux ans!... Où va-t-elle ainsi?

Lebail haussa les épaules en signe d'ignorance.

— Personne n'en sait trop rien. On raconte qu'elle va jusqu'en Chine ou en Perse. Ce ne sont que des suppositions.

— Pour ma part, dit Vance, cela ne m'étonnerait pas, car elle connaît beaucoup de choses. C'est d'ailleurs pendant l'un de ces voyages que j'ai eu l'honneur de faire sa connaissance.

— Ah ! Où cela, monsieur?

Pris de court, Vance lança le nom d'une ville au hasard et changea de conversation.

— Savez-vous où je pourrais trouver le cocher ?

— Aux cuisines, monsieur. C'est toujours là qu'il se réfugie dès que M^{me} la comtesse n'a plus besoin de lui. L'hiver il fait chaud et l'été, il y traîne toujours un reste de vin frais.

— Si le vin est bon, il n'y a que demi-mal.

— Madame est trop bonne pour cet ivrogne. Heureusement que les chevaux connaissent le chemin de Versailles.

— Pouvez-vous lui dire d'y retourner, à Versailles, la comtesse aura certainement besoin de son carrosse pour revenir.

Lebail le regarda d'un air étrange en se grattant la tête.

— C'est que..., fit-il avec embarras.

— Quoi donc, Lebail?... Ai-je dit une bêtise?

— Non, monsieur, je ne me permettrais pas... Hum ! Seulement il y a Pinchet...

— Qui est Pinchet ?

— C'est le nom du cocher, monsieur.

— Oui... Et alors?

— Eh bien, voilà. Pinchet prétend avoir ramené M^{me} la comtesse dans le courant de la matinée. Il paraît même qu'elle était

pressée et qu'elle lui a fait activer l'allure des chevaux au point que ces pauvres bestioles n'en pouvaient plus.

Vance resta un moment sans voix. Il se demandait avec ennui ce qu'il pouvait répondre à ça et s'il n'aurait pas été plus logique de laisser Orane revenir à pied, car, de toute évidence, le cocher avait raison. Mais maintenant, il était trop tard.

— Il est fou, déclara-t-il d'un ton péremptoire. J'ai vu la comtesse partir en direction de Paris dans le carrosse de M^{me} de Montespan. Je vous assure que mes yeux ne m'ont pas trompé. Je l'ai vue comme je vous vois.

— Mais, monsieur, c'est impossible ! Si Pinchet dit vrai...

— Est-ce que quelqu'un d'autre a vu la comtesse dans sa chambre ou ailleurs, ou se promener dans le parc ?

— Pas que je sache. Je vais interroger la femme de chambre, mais je suis à peu près sûr qu'elle n'a pas été appelée ce matin.

— C'est bien ce que je disais. Votre Pinchet est fou ou s'amuse à vos dépens.

A moitié convaincu, Lebail s'inclina.

— Je vais faire la commission, monsieur, mais je vous jure que ce malotru ne va pas l'emporter en paradis. Il ne va plus traîner longtemps autour des cuisines.

Vance plaignit intérieurement le pauvre Pinchet qui allait supporter tout le poids de ce mensonge, mais préféra se taire. Encore une fois, il critiqua la légèreté d'Orane qui se servait du kronoscaphe comme d'un véhicule ordinaire, sans trop s'occuper des paradoxes qu'elle créait autour d'elle. Toutefois, après réflexion, il dut admettre qu'à la place de la jeune femme il n'aurait pu faire mieux.

Quelques minutes plus tard, alors qu'il s'était installé dans l'un des fauteuils de la salle, près de la cheminée, il entendit un bruit de dispute en provenance des cuisines. Elle s'envenima d'un seul coup et les voix se haussèrent rapidement au diapason de l'exaspération. Il reconnut la voix de Lebail, l'autre, plus geignarde, devait être celle de Pinchet. Le cocher ne devait pas supporter d'être traité de voleur et de menteur, d'autant plus qu'une voix féminine se mêlait à la querelle par intermittence. Il le disait à sa façon qui était celle des cochers. Il devait, sans doute, avoir affaire à forte partie, car il préféra rompre après un tir de barrage des plus gros jurons de sa profession.

Une porte claqua et ce fut le silence.

Vance fut soulagé d'entendre le bruit que faisait le carrosse en s'éloignant dans le parc. Il n'aurait pas supporté une confrontation.

Orane se débrouillerait très bien pour lui expliquer cette anomalie. Elle avait l'habitude.

D'ailleurs, Lebail ne tarda pas à venir lui rendre compte des résultats.

— C'est fait, monsieur de Vance, annonça-t-il en bombant le torse, Pinchet est reparti à Versailles.

— Très bien, Lebail. Le principal est de ne pas faire attendre M^{me} la comtesse.

— Oui, monsieur. Le plus surprenant, c'est l'entêtement de cette vieille mule. Il affirme toujours avoir conduit Madame jusqu'ici. Heureusement, la femme de chambre était là. Désirez-vous l'entendre ?

— Inutile de la déranger de son travail. Ah ! J'ai la gorge sèche tout à coup. Auriez-vous quelque chose à boire ?

— Bien volontiers. Désirez-vous un verre d'eau de chicorée ou du vin ?

— Du vin, Lebail. Celui que vous préférez.

— Que monsieur me fasse confiance.

Quand il revint, il tenait sur un plateau de vermeil une carafe pleine d'un vin couleur rubis.

Il posa le tout sur une table basse et remplit le verre.

Vance le goûta avec précaution. Il avait une saveur particulière. Un parfum que lui aurait envié les meilleurs crus de l'année 1991.

— Vous avez un bon palais, Lebail.

— Merci, monsieur.

Quand le régisseur ne fut plus là, il se servit un autre verre de vin et laissa sa tête aller sur le fauteuil.

Que faisait Orane en ce moment ?

Avait-elle réussi à démasquer ce mystérieux Berget qui se faisait passer pour un devin ?

Et Makal?...

En repassant dans sa mémoire tous les événements qui venaient de s'écouler en quelques heures, il avait l'impression de faire un rêve.

Qu'allait-il résulter de tout cela ?

Peu à peu, la fatigue qu'il avait oubliée s'empara de son corps et il s'endormit sans s'en apercevoir.

Ce fut Lebail qui le réveilla en le secouant sans ménagement.

— Monsieur... Monsieur, criait-il, il y a là plusieurs gentilshommes qui désirent vous parler.

Vance sortit péniblement des brumes du sommeil.

— Bon sang! fit-il. Je me suis endormi sans m'en rendre compte. Quelle heure est-il?

— La demie de quatre heures vient de sonner à l'église du village, répondit le régisseur.

Vance se redressa pour mieux regarder autour de lui et ne vit personne.

— Où sont ces gentilshommes ?

— Dans le parc, monsieur.

— Dans le parc! Pourquoi ne pas les avoir fait entrer ?

— Ils ne le désirent pas, monsieur. Si j'étais à votre place, je me méfiera. Cela sent son duel d'une lieue.

— Un duel ! Je ne vois pas en quoi je devrais me battre en duel. Je ne me suis disputé avec personne.

— C'est peut-être une erreur.

— C'est même certain. Ne pourriez-vous faire comprendre à ces gentilshommes qu'ils se sont trompés d'adresse ?

Lebail le regarda d'un drôle d'air dans lequel se mêlaient la surprise et la réprobation.

— Ceci est plutôt votre affaire, monsieur. Pour ma part, je n'ai rien de bon à récolter en allant dire ça à ces gentilshommes. Je serais roué de coups incontinent.

— Bon, bon, je vais y aller. En voilà des histoires pour quelques coups de bâtons.

En disant, il venait de se lever et remettait de l'ordre dans ses vêtements fripés.

Lebail l'aida en lui redressant la perruque et en lui remettant son chapeau.

— Votre épée, monsieur, dit-il encore en ramassant la lame que le jeune homme avait jetée sur le parquet pour mieux s'asseoir.

— Oui, oui, grogna-t-il. Quelle idée de porter cette broche à poulet au côté! C'est encombrant. On se croirait en train de jouer un vieux mélo.

— Pardon, monsieur? Je ne comprends pas.

— Aucune importance. Quand je viens de m'éveiller, je suis toujours comme ça.

Sans en dire plus, il se dirigea à grands pas vers la sortie.

En effet, trois hommes l'attendaient devant le perron. Deux, habillés dans des uniformes rouges, étaient des mousquetaires du roi. Le troisième, petit, nerveux, noir de poils, avec des moustaches et des yeux féroces, marchait de long en large et ses bottes usées martelaient le pavé avec impatience. Ce visage lui rappela vaguement quelqu'un, mais il ne put situer exactement l'endroit où il l'avait rencontré.

— Bonjour, messieurs, dit-il en saluant comme il voyait faire les mousquetaires. Avec lequel d'entre vous dois-je me battre ?

— Avec moi, dit le plus petit en s'avançant. Je suis le vicomte de Falcando. Me reconnaissez-vous ?

— Ma foi non, répliqua Vance sèchement car le personnage lui déplaisait particulièrement. Je ne crois pas vous avoir rencontré.

— Rappelez-vous, ce matin, sur le chemin de Versailles. Le carrosse dans le fossé, c'était le mien.

Un instant, Vance revit le visage crispé de rage au milieu de la foule.

— C'était donc vous ! s'exclama-t-il. Je vous reconnais en effet. Vous m'avez même brandi votre poing sous le nez. Convenez que ce serait plutôt à moi de vous chercher querelle.

— Je ne conviens rien du tout, ricana le vicomte.

— Après tout, insista Vance, je ne suis pas responsable de votre carrosse. Vous auriez pu vous en prendre à M. de Berre, c'est lui qui commandait l'escorte.

A ces mots, les deux mousquetaires sursautèrent et l'un d'eux s'écria :

— Vous ne nous aviez pas parlé de ça, Falcando.

Le vicomte se tourna vers eux.

— Je l'ignorais, mes amis. Je vous le jure. Je n'ai vu que cet individu qui se moquait, alors que ma pauvre femme gémissait à l'intérieur du carrosse renversé.

— C'est faux ! protesta Vance violemment. Il n'était pas renversé, mais légèrement penché sur le côté. Quant à votre femme, elle n'était pas à l'intérieur.

— Auriez-vous l'insolence de me traiter de menteur ?

Visiblement, le vicomte de Falcando voulait son duel à tout prix. A quel motif obéissait-il ? Mystère. Peut-être voulait-il attirer l'attention de la cour sur lui, par l'intermédiaire des mousquetaires. Dans ce cas, il devait être très fort à l'escrime.

— Vous êtes certainement un menteur, répondit Vance avec sérénité, mais vous aurez votre duel puisque vous le désirez. Ce sera votre punition.

Il s'adressa aux mousquetaires :

— Une chose m'ennuie, messieurs. Je viens d'un autre pays et j'ignore totalement les règles du combat dans celui-ci. Pourriez-vous me les apprendre ?

Les deux hommes le regardèrent avec étonnement.

— Dieu merci ! il n'y en a pas, répondit celui qui avait déjà

parlé. Il suffit d'être adroit et de connaître quelques bottes secrètes. A ce propos, méfiez-vous de Falcando, c'est un ancien maître d'armes. Chez lui, à Toulouse, on lui a donné un surnom révélateur. On l'appelle « Droit-au-cœur ».

— Voilà qui est révélateur en effet, dit Vance en souriant, mais que va devenir le corps de votre ami ? Je ne tiens pas à passer pour un assassin.

Cette dernière déclaration, surtout l'assurance avec laquelle elle venait d'être formulée, jeta un froid.

— Nous serons là comme témoins et nous ferons dire une messe pour le repos de l'âme du perdant, déclara le mousquetaire d'un ton solennel.

— Grand merci ! Votre ami en aura certainement besoin.

— En voilà assez ! coupa le vicomte avec impatience. Nous serons dans la grande salle commune de l'auberge à six heures sonnantes. Ayez la bonté de ne pas nous faire attendre.

Les trois hommes lui tournèrent le dos et s'éloignèrent.

Vance eut encore le temps d'entendre l'un des mousquetaires qui disait :

— Cette fois, Falcando, je crois que vous avez tort. Cet homme est trop sûr de lui. Il me semble aussi froid que le destin.

La réplique du vicomte resta incompréhensible et se perdit dans un gros coup de vent qui fit frissonner tout le parc.

Vance pensa que le mousquetaire avait dit juste ; à part que ce n'était pas lui le destin, mais l'épée.

Il en caressa doucement la poignée. Allait-elle tenir son rôle ? Pour l'instant, elle était sa seule sauvegarde.

Ainsi, c'était donc là l'événement prévu et recherché par Orane, auquel elle ne pouvait participer puisqu'elle était occupée ailleurs. Quand elle allait apprendre que tout s'était passé sans elle, elle serait vivement déçue. Mais ce que Vance ne comprenait pas, c'était la raison pour laquelle ce duel stupide pouvait influencer sur le futur Edénien, il paraissait tellement insignifiant dans le temps.

— Petites causes, grands effets, murmura-t-il en retournant

lentement sur ses pas. Il suffit de faire tomber un domino, pour que tous les autres tombent à leur tour.

Oui, c'était à peu près cela. Ils étaient tous des dominos, des milliards de dominos les uns à la suite des autres. Il suffisait de faire tomber le domino appelé Falcando, pour, du même coup, faire disparaître les suivants. Quel processus allait-il déclencher tout au bout de ces 1500000 années?... Pourquoi Falcando?... Ce bretteur prétentieux ne méritait pas une telle importance.

Lebail l'attendait dans la salle. Il avait suivi par l'une des fenêtres la rencontre des quatre hommes et ne devait se faire aucune illusion sur les résultats, car il demanda :

— Quand doit-il avoir lieu ce duel ?

— Nous nous sommes donné rendez-vous pour six heures à l'auberge du village, répondit Vance. Est-ce loin ?

— Vous y serez en un quart d'heure par un chemin que je connais. (Il ajouta après une courte hésitation :) Me permettez-vous de vous donner un conseil ?

— Un conseil est toujours bon à prendre, Lebail.

— Partez pendant qu'il en est encore temps.

— Partir où?... Je n'ai aucune famille dans ce pays. Et M^{me} la comtesse?... Avez-vous pensé à ce qu'elle dirait ?

— M'est avis, grommela Lebail, que lorsqu'il s'agit de sa peau, l'avis des autres n'a aucune importance. Tout le monde connaît la réputation de M. de Falcando. La femme de chambre pense que, si ce que l'on raconte est vrai, vous n'avez aucune chance.

— Bah ! Nous verrons bien. Ce Falcando n'est pas invulnérable et chacun trouve son maître un jour ou l'autre.

— Comme monsieur voudra, fit Lebail, après tout, ce duel va créer un peu d'animation.

— Pourquoi cela ?

— Les gens s'ennuient, un duel est toujours bon pour alimenter les conversations pendant une soirée et ça rapporte à l'église à cause des messes et des enterrements. Cela fait travailler aussi le menuisier et l'aubergiste.

— Je ne vois pas ce qu'il y a d'amusant à discuter de la mort d'un homme, s'indigna Vance, même si cet homme s'appelle Falcando. Le vicomte est marié, il a peut-être des enfants.

— Non, monsieur.

— Il n'est pas marié ?

— C'est-à-dire qu'il s'est marié ce matin à l'aube, presque en secret. Le curé croit que c'est contre l'avis de la famille. La femme de l'aubergiste est certaine que le mariage n'a pas été consommé, car il a passé son temps à vous chercher. Faut croire que son orgueil passe avant sa femme.

— Quel fou ! Je me demande ce qu'il a dans la tête.

Lebail haussa ses épaules massives.

— Apparemment rien, dit-il. On dit qu'il n'aime que le jeu et se battre. On raconte aussi qu'il espère prendre du service dans l'une des compagnies de mousquetaires. Ce n'est pas une vie pour une jolie fille. Un homme comme ça ne devrait jamais se marier.

— Parce qu'en plus, elle est jolie ?

— Il paraît. C'est l'aubergiste qui le dit. Le couple loge chez lui en attendant de trouver quelque chose digne de son rang, mais trouver un endroit pour se loger est impossible en ce moment. Tout est hors de prix à cause de la cour qui s'installe à Versailles.

— Une chose est certaine, assura Vance, ce vicomte à une trop grande gueule et je vais me faire un plaisir de la lui fermer.

— Je l'espère pour vous, monsieur.

— Attendez-moi ici, Lebail. Vous allez me montrer ce raccourci pour aller jusqu'au village.

Le régisseur regarda Vance gravir le grand escalier quatre à quatre pour, ensuite, disparaître dans sa chambre.

— Je l'aurai prévenu, dit-il en secouant tristement la tête.

— Oui, lança une voix féminine derrière lui, mais tu n'as pas tellement insisté.

Lebail se retourna brusquement et vit la femme de chambre de la comtesse qui venait de passer la tête dans l'ouverture de la porte

qui donnait sur les cuisines.

— Tiens ! Tu es là, toi, constata-t-il. Depuis quand écoutes-tu derrière cette porte ?

— Depuis le début de votre conversation.

— Alors, tu dois bien comprendre qu'il est inutile de tenter de le convaincre, puisqu'il est certain d'embrocher l'autre.

— Parce que tu ne comprends rien aux hommes. Dans le fond, il n'était pas tellement satisfait d'aller se battre contre ce bravache. Que va dire M^{me} la comtesse quand elle apprendra ?

Lebail soupira profondément en levant les yeux au ciel.

— Que veux-tu qu'elle dise ?

— Pauvre idiot ! s'écria la femme que cette mimique énervait. Tu n'as pas encore compris que ces deux-là sont amant et maîtresse ?

— Ma foi non, fit Lebail étonné par cette nouvelle, je n'ai rien remarqué. A vrai dire, il n'y a pas si longtemps qu'ils sont arrivés et je ne suis pas comme toi, à fourrer mon nez partout.

— Peuh ! Il n'y a pas besoin de fourrer son nez partout, il suffit de comprendre les intonations et surtout les regards.

— Tu ferais mieux de t'occuper de ce qui te regarde.

— C'est bien ce que je vais faire à partir de ce soir, répliqua la femme de chambre d'une voix aigre. Inutile de venir gratter à ma porte.

— Mais...

La porte claqua, poussée par une main rageuse et Lebail pensa mélancoliquement à la longue nuit qu'il allait devoir passer seul.

Pendant ce temps, Vance, après avoir refermé la porte de sa chambre à double tour, venait de pénétrer dans la partie secrète du château. Il trouva l'androïde planté devant les écrans de surveillance. Connaissait-il déjà la visite des trois hommes ? Apparemment non, car il n'y avait que deux écrans d'allumés. Le premier était branché sur une allée qui s'enfonçait dans les profondeurs du parc, quant à l'autre, il montrait dans un relief saisissant, une rivière dans laquelle se reflétaient le ciel et quelques arbres. Tous les bruits étaient fidèlement reproduits.

— Rien de nouveau? demanda-t-il histoire de faire parler Alex.

— Absolument rien aux alentours du château, répondit la machine pensante, mais il y en a du côté de Versailles. Le roi vient de se lever pour faire quelques pas et il a donné l'ordre à Bontemps de rechercher la comtesse de Clerval. Il veut l'avoir à côté de lui tant qu'il ne sera pas en bonne santé.

Vance eut un sursaut d'étonnement.

— Comment peux-tu voir et entendre ce qui se passe à l'intérieur du palais ? demanda-t-il.

— Par l'intermédiaire de micro-caméras de la grosseur et de l'aspect des pendeloques de cristal qui ornent les lustres. Elles sont toutes reliées à un sondeur placé à quatre mille mètres d'altitude. La réception est très bonne. Désirez-vous assister à quelques scènes de la vie à Versailles ?

— Non, merci, fit Vance soufflé, j'en viens. De toute façon, je n'ai pas le temps, car je dois sortir en compagnie de Lebail. Il tient absolument à me faire visiter les alentours. Au cas où il m'arriverait quelque chose, est-ce que je peux réellement compter sur cette épée?

— Certainement. Je suppose que vous pensez à un duel ?

— C'est peu probable, mentit Vance avec aplomb, mais il faut, en effet, tout prévoir.

— Vous n'avez rien à craindre. Toutes les attaques et bottes secrètes possibles ont été enregistrées dans la poignée et les ripostes étudiées sur ordinateur, elles sont presque instantanées. Quand aux règles, elles n'existent pas encore et il n'y aura de conventions précises qu'au XVIII^e siècle. Vous pouvez combattre comme vous l'entendez.

— Bravo ! Tu es une véritable encyclopédie, Alex. Autre chose, si je sors, il me faudrait un peu de monnaie de l'époque.

Sans répondre, Alex se dirigea vers un petit coffre. Il en sortit trois petits sacs en cuir souple, bourrés de pièces. Vance reconnut des bourses, alors en usage. La première contenait des louis d'or, la seconde des livres tournois et la troisième des sous et des deniers en cuivre.

— Ces imitations sont parfaites, expliqua l'androïde, nul ne pourra vous accuser de fabriquer de la fausse monnaie.

Avant d'aller rejoindre Lebail, Vance se demanda la raison qui l'avait poussé à dissimuler le duel prévu.

Peut-être avait-il eu tort.

Un instant, il hésita, puis, comme le robot ne faisait plus attention à lui, il décida qu'une petite leçon ne lui ferait pas de mal. Orane ne lui avait-elle pas assuré qu'à aucun moment, il ne pourrait échapper à la surveillance de l'androïde. Eh bien, c'est ce qu'on allait voir.

Il retrouva Lebail dans la salle de réception. Celui-ci paraissait morose et il lui demanda ce qu'il avait.

— Je viens de me brouiller avec Clara, la femme de chambre de Madame, expliqua ce dernier.

— Querelle d'amoureux ! Cela ne durera pas.

— Vous vous trompez, elle est d'un naturel rancunier.

— Un petit cadeau arrangera tout.

— Je n'ai plus un sou.

Vance se frappa le front.

— Je viens d'avoir une idée ! s'écria-t-il. J'ai justement besoin d'un trésorier et je crois que vous pourrez faire l'affaire.

Ayant dit, il se débarrassa des deux bourses les plus lourdes, celles qui contenaient les livres tournois et la petite monnaie.

— Vous vous chargerez de payer ce que nous dépenserons à l'auberge, ajouta-t-il en obligeant Lebail à les prendre. Nous mangerons et coucherons là-bas cette nuit. Pour prix de votre travail, vous prélèverez de quoi faire un cadeau à Clara.

— Vous n'y pensez pas, monsieur !

— Je ne pense qu'à ça au contraire. J'ai toujours rêvé de m'arrêter un jour dans une vraie auberge de campagne et je ne veux pas rater cette occasion. Savez-vous qu'il n'y a plus d'auberge comme celle-là dans mon pays !

Lebail protesta bien un peu au début en arguant le service de M^{me} la comtesse, mais Vance lui cloua le bec en lui assurant que sa patronne allait passer la nuit à Versailles et peut-être même le restant

de la semaine.

— Très bien, monsieur, céda-t-il, mais je doute fort que nous trouvions une chambre de libre.

— Débrouillez-vous comme vous l'entendez, c'est vous qui avez l'argent.

— Je ferai mon possible, mais il ne faudra pas m'en vouloir si je n'y arrive pas. Monsieur a toutefois oublié quelque chose.

— Quoi donc ?

— Que monsieur me pardonne, mais il faut bien que je le lui rappelle. Avez-vous pensé que votre adversaire pourrait vous occire ?

— Dans ce cas, vous garderez les deux bourses.

Certes, Lebail ne souhaitait pas la mort de cet homme qu'il connaissait à peine, mais, étant donné les circonstances, il pouvait espérer devenir riche pendant un certain temps.

Ce fut donc sans trop de remords qu'il guida Vance à travers la forêt, sur un sentier à peine visible, qui n'était certainement pas surveillé par des micro-caméras.

Un mur en partie écroulé marquait la limite du parc.

Au-delà, c'était le fouillis indescriptible de la broussaille. Ils sautèrent par-dessus les pierres et continuèrent leur progression en évitant de se faire griffer le visage par les ronces.

Quelques minutes plus tard, les premières habitations du village de Clerval apparaissaient entre les frondaisons.

Il y en avait une vingtaine, serrées autour d'une modeste église ou nichées dans la verdure. Certaines n'étaient que de simples chaumières, d'autres possédaient un étage et un toit de tuiles.

— L'auberge se trouve de l'autre côté, expliqua Lebail en tendant le bras, juste au bord de la route.

Ils traversèrent l'agglomération, suivis par les regards curieux de quelques vieillards assis sur le pas de leur porte et accompagnés de place en place par les aboiements hargneux des chiens.

L'auberge était assez imposante avec ses grands murs en pierre, sa cour intérieure, ses écuries et son étage avec des fenêtres en ogive.

Pour l'instant, il y avait deux carrosses dans la cour et une sorte de petite diligence devant l'entrée principale. Le cocher attendait paisiblement sur son siège.

De toute évidence, l'endroit paraissait assez fréquenté et Vance comprenait mieux le choix de Falcando, s'il désirait se faire remarquer.

— Ne vous inquiétez pas, dit Lebail qui se méprenait sur l'air sérieux de son compagnon, nous sommes sûrement en avance.

Ce disant, il poussait l'un des vantaux de l'entrée et pénétrait à l'intérieur.

— Je ne m'inquiète pas, répliqua Vance en lui emboîtant le pas, je suis persuadé que cet idiot doit m'attendre.

Il ne se trompait pas. La première personne qu'il vit en train de discourir au milieu d'un groupe de voyageurs fut le vicomte de Falcando.

— Et savez-vous ce que je lui ai dit ? clamait-il. Eh bien, je lui ai dit que s'il n'était pas ici à six heures sonnantes...

Il s'interrompit brusquement, car son regard venait de croiser celui de Vance.

— Me voici, déclara ironiquement ce dernier. Etes-vous satisfait ?

— Il s'en est fallu de quelques minutes, gronda le vicomte qui n'aimait pas beaucoup qu'on lui coupe ses effets.

— Je suis à votre disposition, répliqua Vance en s'inclinant.

Il s'adressa ensuite à Lebail :

— Veuillez, s'il vous plaît, commander à l'aubergiste quelque chose à boire. J'en aurai vite terminé.

Il avait parlé assez haut pour qu'une bonne partie de l'assistance l'entende et un lourd silence s'installa peu à peu.

Tout le monde attendait la suite avec intérêt.

Falcando en eut conscience.

— Vous vous croyez malin, hein ? fit-il en avançant sur son

adversaire. Savez-vous à qui vous avez affaire ?

— Certainement, répondit Vance avec un flegme imperturbable, à un fanfaron qui a besoin d'une bonne leçon.

Un murmure s'éleva dans la salle enfumée.

L'aubergiste surgit tout à coup de derrière un meuble. Il était petit, rond, avec une bonne bouille d'homme bien nourri. Pour l'instant, il tordait son bonnet entre ses deux mains.

— Je vous en prie, messeigneurs ! larmoya-t-il en espérant que la flatterie allait calmer les deux adversaires. Il y a beaucoup de personnes ici, des femmes. Vous ne pouvez pas vous battre au milieu des tables.

— Vous avez raison, approuva Vance, je peux embrocher ce matamore dans un autre endroit.

Cette fois, il avait été un peu loin et il fallut toute l'énergie des deux mousquetaires qui venaient d'entrer pour empêcher le vicomte de se précipiter sur Vance.

— Dans la cour ! cria quelqu'un.

Une porte qui donnait derrière la maison fut ouverte. Les deux mousquetaires entraînèrent leur ami qui se débattait avec rage et Vance suivit le mouvement.

En quelques secondes, la grande salle commune se vida de tous ses clients. Une fois dans la cour, les spectateurs se dispersèrent autour des combattants qui se préparaient.

Quelques poules effarouchées se mirent à crier.

L'air, plus frais, du dehors, semblait avoir calmé Falcando. Il commençait à réfléchir. L'assurance dont faisait preuve son adversaire l'inquiétait. Tout en enlevant sa tunique pour avoir une plus grande liberté de mouvements il ne pouvait s'empêcher, de temps à autre, de jeter un coup d'œil en direction de celui qu'il s'était juré d'abattre. Non, cet homme ne savait pas manier une épée, il n'y avait qu'à voir ses gestes gauches pour en être immédiatement convaincu. Tout juste s'il savait par quel bout la prendre. Et cette façon de la sortir de son fourreau, d'en caresser la poignée... Il avait tort de craindre un mauvais coup.

De son côté, Vance avait, lui aussi, enlevé sa tunique et

apparaissait en bras de chemise. Il l'avait accrochée à l'arrière d'une vieille charrette. Sans en avoir l'air, il surveillait chaque mouvement de son ennemi, mais ce n'était pas pour en tirer une conclusion, c'était pour faire exactement comme lui. Quand il jugea le moment venu, il sortit l'épée de son fourreau et tourna le bouton qui se trouvait à l'extrémité de la poignée. Aussitôt, il eut l'impression que la lame devenait vivante dans sa main, comme si elle faisait partie de son bras. Ici, en face du danger, cette impression était plus sensible que lors de son premier essai au château.

Une question s'imposa à son esprit.

Avait-il le droit d'assassiner cet homme ?

Car il ne faisait aucun doute que ce qui allait se perpétrer ici, dans quelques secondes, était un crime. Falcando n'avait aucune chance. Mais en avait-il laissé aux autres?... A ceux qu'il avait provoqués tout en sachant d'avance le résultat.

— Je vais quand même lui laisser une petite chance, décida-t-il.

— Etes-vous prêts, messieurs? demanda un mousquetaire.

— Je suis prêt, annonça Falcando en faisant siffler sa rapière.

Vance fit signe qu'il l'était également.

— Très bien, messieurs. Vous pouvez commencer.

— Un instant, dit Vance, j'ai quelque chose à demander à mon adversaire.

— Si c'est pour me faire des excuses, c'est inutile.

— Telle n'est pas mon intention.

— Dans ce cas, faites vite.

— Je voulais vous demander si nous nous battons à mort.

Falcando eut l'air profondément étonné, puis fit entendre un grand éclat de rire qui résonna aux quatre coins de la cour.

— Ah palsambleu ! s'écria-t-il enfin. Voilà une bien étrange question. N'oubliez pas mon surnom : « Droit-au-cœur. » Je n'ai jamais fait grâce à personne. Mais si vous le désirez, je peux vous accorder une ou deux minutes pour faire vos prières.

— Inutile, vous venez de me soulager d'un grand poids. Voyez-vous, je commençais à avoir des scrupules.

— Dans ce cas, en garde, monsieur.

Soudain, tout se passa très vite. Vance sentit son épée frémir et son bras agité de violentes secousses. Il y eut un froissement d'acier suivi d'un cri poussé par Falcando. En effet, celui-ci venait de voir sa rapière arraché de sa main par une force invincible, s'envoler dans les airs et atterrir quelques mètres plus loin.

Vance fut le premier étonné par ce résultat surprenant.

Il réalisa tout à coup que la pointe de sa lame menaçait la gorge de l'ancien maître d'armes qui le regardait avec des yeux exorbités.

Il l'abaissa vivement.

— Allez chercher votre épée, monsieur.

Falcando respira profondément. Cette fois, il avait eu la sensation de voir la mort de près, mais ce n'était certainement qu'un coup de chance, cet idiot n'avait pas su en profiter.

Avec un rugissement de fauve, il bondit vers son arme, s'en empara et fondit à nouveau sur son adversaire. Pendant quelques minutes, les spectateurs n'entendirent que le bruit des épées qui s'entrechoquaient dans des éclairs d'acier et la respiration haletante des combattants, puis il y eut un grand cri et Falcando tomba sur le sol, les bras en croix, la poitrine transpercée. Tout s'était passé si rapidement qu'il y eut un moment de stupeur. Personne ne s'attendait à la défaite du vicomte.

Les deux mousquetaires se précipitèrent vers le corps de leur ami et s'accroupirent à côté.

Une tache rouge s'élargissait lentement sur la chemise blanche à l'endroit du cœur.

L'un d'eux se releva, enleva son chapeau.

— Il est mort, annonça-t-il.

Vance alla essuyer la lame de son épée sur l'herbe et la remit dans son fourreau.

Le second mousquetaire fit signe à des marmitons qui se

trouvaient là d'approcher et leur expliqua qu'ils devaient porter le corps dans l'une des dépendances de l'auberge en attendant la décision de la veuve.

Falcando fut hissé sur une carriole à bras et déposé sous un apprentis qui servait la plupart du temps de poulailler.

Vance achevait de se rhabiller, lorsqu'il vit le premier mousquetaire se diriger vers lui. Il se présenta comme étant le baron de Verne en service à la première compagnie des mousquetaires de Sa Majesté très catholique et ajouta avec ferveur :

— Vous êtes une fine lame, monsieur.

— Oh ! fit Vance avec modestie. J'ai eu beaucoup de chance, voilà tout.

— Si, si, si, insista le baron, j'ai assisté à cet échange avec intérêt et je vous assure que c'est un coup de maître. En plein cœur! Falcando n'aurait pas rêvé mieux.

— Peut-être, dit pensivement Vance en regrettant de ne pas avoir eu conscience de ce qu'il faisait au cours de ce rapide combat. Toujours est-il que votre ami est mort.

— C'est bien regrettable, admit le baron de Verne, mais il l'avait cherché. Ses succès le rendaient un peu trop sûr de lui. Il se croyait invincible et en profitait. Que Dieu ait son âme.

Où le diable, pensa Vance qui se sentit obligé d'inviter les deux mousquetaires à sa table.

Ceux-ci acceptèrent avec enthousiasme, car ils étaient provisoirement gênés et l'hôtelier commençait à rechigner pour leur faire crédit.

Lebail dut faire ajouter deux couverts.

Bien entendu, avant le repas, quelques pichets de vin furent consciencieusement vidés à la gloire du défunt et à la santé de ceux qui se trouvaient céans. La salle était beaucoup moins encombrée que tout à l'heure, car la diligence avait repris la route en direction de Paris avec ses voyageurs. Vers huit heures, le curé de Clerval fit une entrée remarquée. Quelqu'un était allé le chercher à la demande pressante de la veuve. L'un des serveurs le conduisit jusqu'à l'étage où il resta une bonne heure.

Quand il redescendit, il paraissait assez embarrassé et louchait du côté de l'endroit où se trouvaient les mousquetaires.

Vance qui avait remarqué son manège se pencha vers le baron de Verne très occupé à manger une aile de poulet avec ses doigts.

— Je crois que le curé désire parler à l'un d'entre vous, fit-il remarquer.

Le baron leva les yeux de son plat et fit de grands signes.

— Venez, venez, l'abbé, cria-t-il, il y a une place pour vous ici.

Le curé s'empressa d'accepter, d'autant plus que le fumet qui se dégageait des plats lui caressait agréablement les narines.

L'homme de Dieu était encore jeune et doué d'un appétit féroce. Il s'assit sans façon et s'empara d'un pilon de dinde. Les os de la volatile craquèrent allègrement sous ses dents de loup. Vance lui versa dans un gobelet un vin de Bourgogne qu'il avala d'un trait, puis il souleva le couvercle des marmites qui contenaient des légumes chauds, une matelote d'anguille et des marrons.

— C'est un repas de roi, fit-il en levant les yeux au ciel. Je ne sais si je dois continuer.

— Pour quelle raison, l'abbé? demanda un mousquetaire.

— La gourmandise est un péché, mon fils.

— Bah ! Avez-vous faim ?

— Evidemment. Cela fait deux jours que mon garde-manger est vide.

— Dans ce cas, il n'y a plus péché de vouloir se conserver en bonne santé pour le service de Notre Seigneur.

— Ouais, fit le curé en se signant, c'est vite dit, mais enfin...

Il s'empara timidement d'une aile et se servit largement en légumes. Enfin rassasié, il se laissa aller contre le mur qui se trouvait derrière lui et déclara en se frappant la bedaine :

— Mes enfants, toutes ces bonnes choses m'ont fait oublier ce que j'avais à vous dire. J'ai eu le temps de discuter avec la femme du défunt. C'est une âme sensible qui se morfond dans une situation désespérée. Savez-vous que son mari ne lui a rien laissé, qu'elle n'a

plus un sou vaillant?... Elle ne pourra pas payer sa pension ici, ni retourner chez elle en emmenant le corps de son mari.

— Nous l'ignorions, dit le baron de Verne d'un air consterné, Falcando ne nous a jamais laissé entendre qu'il était ruiné à ce point. Quand il est revenu avec cette jeune femme, nous pensions tous qu'il avait de l'argent à cause de la dot.

— C'est ce qu'il a fait croire à tout le monde, dit le curé. Cette jeune femme a été trompée aussi.

— Hélas! fit Verne, nous ne pourrons pas aider la veuve, malgré notre bonne volonté.

— Comment cela? s'écria le curé en montrant les nourritures étalées sur la table.

— Oh ça ! C'est M. de Vance qui régle.

L'abbé approcha la grosse chandelle pour mieux voir celui que l'on désignait.

— Il ne reste plus que vous, mon ami, dit-il d'une voix émue et reconnaissante, probablement à cause du dîner. Connaissiez-vous le défunt ?

— Sans doute, mais...

— Merci, merci, mon bon ami, dit l'autre en lui prenant la main et en la secouant. Je vais pouvoir annoncer la nouvelle à cette pauvre enfant.

Vance n'eut pas le temps de s'expliquer, le curé était déjà parti vers l'étage, précédé d'un marmiton qui tenait une chandelle.

— Bon sang ! s'emporta Vance. Comment va-t-elle le prendre quand elle va savoir que c'est moi qui ai tué son mari ?

— Vous pouvez faire confiance à cet abbé, dit de Verne en se servant une nouvelle rasade. Je le connais, il a une manière bien à lui d'arranger les choses. Il serait capable de faire marier un ange avec un démon.

— Je vous l'accorde, grogna Vance, mais c'est tout de même gênant.

Le vicomte ne répondit pas, il s'écroula sur la table et se mit à ronfler le nez dans les reliefs du festin. Quant à l'autre, il dormait déjà

allongé sur son banc.

Cette fois, le curé de Clerval ne resta pas longtemps en compagnie de la femme du défunt. Vance le vit sortir après avoir parlé longuement à l'oreille de l'aubergiste. Celui-ci l'accompagna jusqu'à la route en se pliant en deux. Un moment, le faux baron pensa à Falcando qui dormait de son dernier sommeil dans le poulailler. Est-ce que quelqu'un s'occupait de lui?... Il est vrai qu'il n'avait plus besoin de personne.

Lebail qui sommeillait sur le banc en face de lui, étouffa un bâillement.

— Est-ce que vous avez encore besoin de moi? demanda-t-il.

— Oui, vous allez dire à l'aubergiste de préparer un repas fin pour Mme de Falcando accompagné du meilleur vin qu'il a dans sa cave et vous en profiterez pour payer toutes ses dettes.

Il n'en fallait pas plus pour réveiller Lebail complètement. Son visage se rembrunit.

— Toutes? gémit-il comme si l'argent lui appartenait.

— Toutes, répéta Vance d'un ton ferme.

Soupirant, le régisseur de M^{me} de Clerval alla trouver l'aubergiste qui venait de rentrer et une longue discussion s'ensuivit, finalement, Lebail sortit les deux bourses et se mit à compter les pièces sur le bord d'une table. Après avoir vérifié, le gros homme empocha le tout. Il paraissait satisfait.

Lebail revint.

— Cet aubergiste est un voleur, annonça-t-il, vous en avez eu pour huit livres, neuf sous et cinq deniers. C'est une livre de trop. Votre chambre est prête au premier étage. Quant à moi, je me contenterai de la soupente.

Vance jeta un coup d'œil sur les deux mousquetaires. De toute évidence, ils étaient ivres. Il ne lui restait plus qu'à aller dormir à son tour.

L'aubergiste insista pour l'accompagner lui-même et le précéda dans l'escalier en l'éclairant à l'aide d'une chandelle.

— Comme il n'y avait plus de chambre de libre, expliqua-t-il,

j'ai été obligé de conclure un arrangement.

Il s'arrêta devant une porte massive au fond d'un couloir étroit.

— C'est ici, annonça-t-il en frappant deux coups sur le battant.

— Vous pouvez entrer, cria une voix féminine à l'intérieur.

— Mais il y a déjà quelqu'un, s'étonna Vance, ne croyez-vous pas...

— Vous ne gênez personne, répliqua vivement l'aubergiste. Il y a là deux chambres, une grande et une petite qui communiquent entre elles par une porte. C'était la seule solution.

— N'est-ce pas la chambre de M^{me} de Falcando? demanda encore le jeune homme qui commençait à se demander s'il n'était pas tombé dans un piège.

— En effet, mais je vous assure que cette personne n'y trouvera aucun inconvénient. Le curé l'a déjà mise au courant pour le duel.

Vance fut pris de panique, mais il était trop tard pour reculer, car l'hôtelier venait d'ouvrir la porte et le poussait dans la chambre.

Il entendit le bruit qu'elle faisait en se refermant derrière lui.

— Veuillez m'excuser pour cette intrusion, madame.

La jeune femme qui se tenait bien droite devant lui ne devait pas avoir plus de 18 ans. Elle était habillée d'une robe d'intérieur largement décolletée sur le devant et ses yeux sombres le détaillaient avec intérêt.

— Vous n'avez pas besoin de vous excuser, répondit-elle d'une voix nette. Tout a été prévu par l'abbé. Vous deviez m'aider, paraît-il?

— Hum!... Oui... En effet..., bredouilla le malheureux assez surpris par cette franchise. Mais je dois vous paraître indésirable.

Elle éclata d'un rire frais, presque joyeux.

— Pas du tout. Au contraire ! fit-elle. Si c'est à Falcando que vous pensez, vous m'avez rendu un grand service. L'ennui, c'est qu'il n'a pas eu le temps de me faire un enfant... La famille est très riche et un héritier ferait bien mon affaire. Vous comprenez?... Vous allez devoir m'en faire un au plus vite.

Elle s'était approchée à le toucher et sa chaleur le pénétrait.

— C'est... c'est une plaisanterie, balbutia-t-il.

Elle secoua la tête.

— Non... Je vous en prie, ne prenez pas cet air idiot et, surtout, ne vous posez plus de questions, car l'effet du vin de Bourgogne, que vous m'avez si généreusement offert tout à l'heure, va cesser et nous le regretterons. Je me suis obligée à boire une bonne partie du pichet pour vaincre cette timidité qui a toujours contrecarré mon ambition et qui n'a plus cours aujourd'hui.

Quelque chose dans son attitude, lui fit comprendre qu'elle disait la vérité. Pauvre Falcando ! Etre vaincu et cocu dans la même journée... Il fallait le faire. Il cessa de penser à Falcando pour s'occuper de la veuve. La lueur ambrée de la chandelle posée sur la table avivait l'éclat de son teint. Au cou, elle avait conservé une petite chaînette d'or qui scintillait. Il se pencha et l'enlaça sans violence, puis l'embrassa sur les lèvres, sur le cou, à la naissance des seins. Elle ne s'interrogeait pas pour savoir si elle l'aimait. Cela n'avait aucune importance. Elle ferma les yeux et s'abandonna à la houle profonde qui se levait en elle.

Ma foi, pensa Vance, puisqu'elle y tient absolument, pourquoi ne pas le lui faire immédiatement, cet enfant ?

Cela lui fut d'autant plus facile qu'elle était désirable, passionnée, infatigable au plaisir, acceptant l'amour avec une sorte de surprise éblouie. Les quelques jours qui suivirent passèrent comme un rêve, ce qui n'empêcha pas M^{me} de Falcando de s'occuper activement de ses affaires. Le corps de son mari défunt fut convenablement déposé dans une bière hermétique, à cause de l'odeur susceptible de s'en dégager en cours de transport, puis envoyé en direction de Toulouse sur un tombereau avec la bénédiction du curé de Clerval.

La jeune femme puisait largement dans la bourse pleine de louis d'or, cadeau de son amant, et se souciait peu des bavardages.

Vance apprit par Lebail, qui venait lui rendre compte chaque soir des événements survenus au château, que la comtesse de Clerval était retenue à Versailles à cause de la santé du roi, et que le cocher était revenu avec un courrier à son adresse, puis reparti.

Impatient, Vance brisa le cachet qui fermait le pli, il put lire quelques lignes tracées de la main d'Orane à l'aide d'une plume d'oie,

ce qui le fit sourire. C'était un gribouillis plein de bavures, duquel il ressortait qu'elle se trouvait dans l'obligation de rester à Versailles à cause de la volonté de son royal malade et qu'elle ne savait pas au juste quand elle rentrerait. Elle terminait en le priant de faire très attention aux personnes qu'il pourrait rencontrer et, surtout, de ne pas se séparer de son épée. Le paraphe qui suivait, aristocratiquement parsemé de crachis d'encre, se terminait par un trait nerveux.

Manifestement, Orane ignorait tout du duel, mais il pensa qu'il était grand temps pour lui de se séparer de M^{me} Falcando.

Par chance, il n'eut pas à le faire, car ce fut elle qui prit la décision. Quelle ne fut pas sa surprise de ne plus la voir à ses côtés en s'éveillant le lendemain.

Il courut aux nouvelles et l'aubergiste lui raconta que la jeune femme avait préparé ses affaires la veille en grand secret, qu'elle était partie le matin même, alors qu'il faisait presque nuit, en carrosse.

— A-t-elle laissé un billet pour moi? demanda-t-il.

— Hélas non, mon gentilhomme.

Cette indifférence voulue vexa le jeune homme qui décida de partir sur-le-champ.

Ce fut donc avec un peu de mélancolie qu'il quitta l'auberge et reprit le chemin du château de Clerval.

CHAPITRE VIII

21 h 15. Zone temporelle
80.

19 mai 1667. Palais de
Versailles.

Secteur 6.

Le grand salon était plein à craquer de gentilshommes et de dames de la cour en train de se raconter les derniers potins.

La comtesse de Clerval qui s'ennuyait ferme et tentait de passer inaperçue, évita un groupe plus important que les autres, dont le centre d'attraction se trouvait être la marquise de Montespan. Elle s'apprêtait à quitter les lieux pour rejoindre le petit appartement qui lui avait été réservé, lorsque la voix de Bontemps murmura à son oreille :

— Sa Majesté a le désir de vous voir.

— A cette heure ?

— Oui, madame. Sa Majesté souhaite que la plus grande discrétion soit observée au sujet de l'entretien qu'il va avoir avec vous, aussi serait-il préférable, pour aller jusqu'à son cabinet, de passer par un autre chemin.

— Allons bon ! s'écria Orane d'un air ennuyé. Que me veut-il encore ?

— Je l'ignore, madame.

La jeune femme jeta un rapide coup d'œil autour d'elle. Le grand salon resplendissait de tous ses cristaux. Les diamants scintillaient au cou des femmes et personne ne semblait faire attention à eux.

Sauf, peut-être, la Montespan... Au bout de quelques secondes, elle en eut la certitude. La favorite les surveillait à travers les branches d'un petit éventail de nacre et de soie qu'elle agitant devant son visage.

La présence de Bontemps devait l'inquiéter, n'était-il pas l'entremetteur rêvé pour le roi ? Elle n'avait jamais pu se défaire d'une certaine jalousie envers Orane.

Celle-ci se tourna à nouveau vers Bontemps.

— Je ne peux quand même pas m'en aller sans faire mes adieux à M^{me} de Montespan, dit-elle.

Ce dernier sembla en prendre son parti.

— Si madame le juge nécessaire, fit-il.

Orane se dirigea droit vers le groupe que présidait la marquise. Celle-ci dut comprendre que quelque chose d'important se passait, car elle avança vivement à sa rencontre de sorte qu'elles se trouvèrent isolées.

— Sa Majesté vient de me faire mander dans son cabinet, annonça Orane à voix basse.

— Mon Dieu ! Sait-il quelque chose ?

— Je ne le crois pas. De votre côté, n'avez-vous rien laissé échapper ?

— Pas un mot.

— Etes-vous sûre de vos gens ?

— Comme de moi-même.

— Dans ce cas, nous pouvons être tranquilles. J'irai vous rendre compte tout à l'heure de notre conversation.

Les deux femmes se séparèrent. Orane retourna vers Bontemps qui l'attendait à la même place.

Le premier valet de chambre ouvrit une porte. A sa suite, Orane traversa quelques pièces des grands appartements et ne tarda pas à se trouver dans le cabinet du roi. Deux chandeliers à plusieurs branches posés sur une table de marbre y reflétaient leurs lumières et éclairaient en plein le visage du souverain penché sur des feuillets couverts d'écritures.

Bontemps disparut dans une autre pièce.

Louis XIV releva la tête. Cette fois, il avait choisi une perruque extravagante, tout en hauteur, qui le grandissait de quelques centimètres. Il conserva son air grave, alors que d'habitude il souriait lorsqu'il la voyait apparaître.

— Prenez place, madame.

Elle s'assit dans l'expectative sur l'extrême bord d'un fauteuil. Il y eut encore un moment de silence. Les bruits habituels du palais n'étaient plus ici qu'un vague murmure amorti par les lourds rideaux bleus à fleurs de lys d'or, tirés devant les fenêtres et les portes.

Enfin, le roi parla.

Il le fit avec lenteur comme s'il pesait chaque mot.

— Prétendez-vous toujours, madame, que ce que j'ai vu et entendu autour de moi au cours de cette maladie, ne soit qu'un cauchemar occasionné par une forte fièvre ?

— Il ne peut en être autrement, Sire. Cela arrive souvent.

— Cependant, j'avais bien l'impression d'être dans la réalité. Je touchais des objets curieux, je discutais avec des gens fort savants, j'éprouvais des sensations inconnues. Les paysages que je pouvais voir au travers des baies vitrées étaient magnifiques. C'était comme si je revivais dans une autre époque. Vous étiez présente aussi dans ce rêve, madame, mais nullement habillée comme vous l'êtes en ce moment et vous ne portiez pas perruque. Tenez, si j'osais...

— Si vous osiez, Sire ?

— Je vous demanderais de la retirer pour que je puisse comparer avec le personnage de mon rêve.

— Mais vous ne le ferez pas, Sire.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes un homme courtois.

— N'oubliez pas que je suis le roi et que je peux obtenir ce que je veux de la part de mes sujets. Toutefois, rassurez-vous, je ne le ferai pas. D'ailleurs, je n'en aurai nullement besoin pour vous confondre.

Orane sursauta imperceptiblement. Qu'est-ce que le roi avait encore combiné pour l'obliger à parler ?

La fausse comtesse ne tarda pas à le savoir. Louis XIV venait d'ouvrir un tiroir de son bureau. Il en sortit un petit objet en forme de cube qu'il posa délicatement devant lui.

— Reconnaissez-vous ceci ?

Pour cacher sa stupéfaction, Orane se pencha. Bien sûr qu'elle reconnaissait l'objet, elle l'avait même reconnu au premier coup d'œil. Il y en avait des milliers de ce genre en Eden. Ils étaient devenus si communs que tous les citoyens en portaient. Evidemment, pour un homme du XVII^e siècle, c'était autre chose. Ce cube était tout simplement un surveillant électronique qui avait pour mission de contrôler l'état de santé de chacun et de transmettre les résultats à l'ordinateur central.

Orane se mordit les lèvres. Quelqu'un, là-bas, avait fait preuve de négligence. Que pouvait-elle répondre aux questions qui allaient pleuvoir ?

— Alors ? s'impatienta le roi.

— Oui. Sire?

— J'attends vos explications, madame. Plus de mensonges, je vous prie.

— Je n'ai jamais menti à Votre Majesté.

— Ne me mettez pas en colère. Vous mentez forcément puisque vous êtes une femme.

— Très bien, Sire, ceci est un surveillant cardiaque que j'ai moi-même posé sur votre lit.

— Vous voulez dire sur mon lit à Versailles ?

— Oui, Sire.

Le roi se leva et vint se planter devant elle, les bras croisés.

— Vous mentez encore, déclara-t-il sévèrement. Je me souviens parfaitement avoir vu la femme qui a installé cet objet près de moi. Ce n'était pas vous. Je me souviens aussi de son sourire, de ses yeux, de son parfum. Quand elle est partie, cet objet s'est mis à tourner lentement autour de moi comme un insecte, comme s'il m'examinait. Cela m'a semblé extraordinaire et j'ai demandé des explications au savant qui se trouvait à proximité. Il m'a répondu quelque chose où il était question de gravité compensée, puis j'ai senti une piquûre et je me suis endormi.

Orane soupira d'un air résigné.

— Très bien, Sire. Cela est vrai puisque vous le dites. Pour ma

part, je n'ai rien observé de semblable.

— Et comment expliquez-vous cela ?

— J'ai sans doute une moins bonne vue que Votre Majesté.

Louis XIV n'apprécia pas du tout la réponse, car il rougit de colère, mais il se contint.

— Possédez-vous d'autres cubes de ce genre? demanda-t-il. Celui-ci est certainement mort, car il ne flotte plus autour de moi comme celui de mon rêve.

— Hélas, non ! s'empressa de répondre Orane un peu trop vite. Je ne possède que celui-là et vous seriez bien aimable de me le rendre.

— Dans ce cas, répliqua le roi, il vous aurait été impossible de déposer celui-ci en même temps que l'autre sur mon lit.

En disant, il ouvrait sa main droite et montrait à l'Edénienne consternée un autre cube tout pareil au premier.

— Vous en aviez deux ! s'écria-t-elle.

— Oui, répondit le souverain assez satisfait de sa petite ruse, semblait-il. Je les ai volés sur une table où ils étaient abandonnés. Ensuite, il ne me restait plus qu'à les dissimuler dans mes vêtements de nuit. Cet incident m'était totalement sorti de l'esprit lorsque Bontemps est venu me les rapporter tout à l'heure.

— Où voulez-vous en venir? demanda Orane.

— A vous faire dire que vous ne m'avez pas fait soigner ici à Versailles.

— Avez-vous interrogé Bontemps ?

— Oui. Il est comme vous, il ne veut rien dire. Je suis resté des jours et des jours dans ce pays que vous nommez Eden et tout se passe ici comme si je n'avais pas bougé de place. J'en arrive à me demander si je ne suis pas fou. Heureusement, il y a ces deux cubes.

— Ces deux cubes ne prouveront rien. Ils auront sans doute un petit succès de curiosité, voilà tout. Croyez-moi, Sire, oubliez cela. Il se passe des choses en ce monde qu'un souverain doit savoir oublier. Qu'importe l'endroit où vous étiez du moment que vous êtes revenu guéri. Les dieux étaient avec vous ce jour-là.

— Les dieux !

— Je vous en prie, Sire, ne recommencez pas vos divagations en jouant sur les mots. Quand je parle des dieux, c'est une simple image et si le pays d'où je viens s'appelle « Eden » dans votre langue, c'est que le traducteur a jugé ce terme en parfaite concordance avec l'expression. Toutefois, je puis vous assurer que je ne suis pas un ange.

— Vous avouez donc, madame ?

— Si vous voulez, Sire, mais est-ce que vous en savez plus pour autant ?

Louis XIV s'empara d'une petite clochette.

— Prenez garde ! Je peux appeler et vous faire interroger sur l'heure par ma police.

— Prenez garde vous-même, riposta Orane. Je vous ai sauvé plusieurs fois et vous aurez encore besoin de moi.

Le monarque reposa doucement la clochette à l'endroit où il l'avait prise et revint s'asseoir à son bureau.

Orane devina qu'un combat tumultueux se livrait en lui. Pour la première fois peut-être, une femme avait osé lui tenir tête. Son orgueil était atteint et il ne pouvait le supporter.

— Décidément, lança-t-il enfin, le révérend père Joseph est dans le vrai quand il vous traite de sorcière. Mais vous avez raison, madame, j'ai besoin ce soir de votre voyance.

— A quel sujet, Sire ?

— J'espère que vous saurez tenir votre langue.

— J'ai toujours été discrète.

— Trop, beaucoup trop. Votre discrétion fait plus de bruit qu'un mauvais bavardage. On ne sait rien de vous et cela aiguise la curiosité. Savez-vous que l'on colporte partout que nous sommes au mieux ?

— Vraiment, Sire?... Vous m'en voyez très flattée.

— Croyez-vous que cela soit possible un jour entre nous ?

Orane se permit un rire léger comme si elle appréciait la

plaisanterie.

— Je ne le crois pas, Sire, fit-elle, Mme de Montespan est tellement plus jolie que moi. La cour ne vous pardonnerait pas ce changement.

— Très bien, grommela le roi dépité, on ne peut pas mieux faire comprendre aux gens qu'ils sont indésirables. Revenons donc à la politique. Demain, trois armées vont passer en Flandre et je vais me mettre à la tête de la plus nombreuse, commandée par Turenne. Cette expédition, nous l'avons appelée « prise de possession » et la reine m'accompagnera ainsi qu'une partie de la cour. Qu'en pensez-vous, madame la sorcière ?... Y a-t-il grand danger pour notre bon droit ?

Orane ferma les yeux pour donner l'impression au roi qu'elle se concentrait sur le sujet. En réalité, elle tentait de se rappeler tout ce que l'hypnoconditionneur lui avait appris sur la guerre de dévolution qui venait de commencer.

Le plus vite possible, elle calcula tout ce qu'elle pouvait dévoiler sans que cela puisse influencer sur les événements futurs.

— Rassurez-vous, Sire, prédit-elle enfin, tout ira bien pour vos armes. La guerre ne durera que quelques semaines. Vous vous emparerez de Charleroy, Binch, Mons, Ath, Douay, le fort de Scarpe, Tournay, Ourdenarde, Lille, Armentières, Courtray, Fumes, et leurs dépendances. Mais vous devrez vous méfier des Hollandais au moment de la négociation, ils se montreront plus arbitraires impérieux que médiateurs.

Louis XIV se pencha brusquement en avant.

— N'y a-t-il pas un moyen sûr pour les amener à merci ? demanda-t-il impressionné malgré lui par toutes ces précisions.

— Non, Sire, répondit Orane, car ils vont former avec l'Angleterre et la Suède un traité qui s'appellera « la triple alliance », votre marine naissante n'y suffira pas. C'est là votre point faible et il vous faudra attendre des occasions meilleures. La paix sera signée à Aix-la-Chapelle et ce qui vous sera accordé ne vous satisfera qu'à moitié.

La jeune femme s'arrêta de parler.

Le roi paraissait morose et tapotait le marbre de sa table de travail avec le bout de ses doigts. De temps à autre, son regard pesait sur Orane.

— Est-ce tout? demanda-t-il soudain.

— C'est tout, Sire.

— J'aurais préféré une fin plus développée, mais je dois admettre que vous avez raison pour la marine. Nous ne serions pas de taille à nous mesurer avec ces messieurs. Nous sommes encore trop faibles de ce côté et je crois que je vais suivre votre conseil.

Il ajouta après réflexion :

— Bien entendu, à condition que votre prédiction s'avère juste.

— Vous ai-je déjà trompé, Sire ?

— Non, et c'est justement ce qui me tourmente. Une erreur de votre part m'aurait prouvé que vous n'êtes pas en relation avec les forces invisibles qui dirigent nos destinées. Mettez-vous à ma place ! Je suis toujours en train de me demander si vous êtes un ange ou un démon succube. Ah ! Si vous consentiez à m'expliquer...

Il s'interrompit en voyant le visage de la jeune femme se fermer. Il connaissait trop cette expression qu'elle avait parfois lorsqu'il tentait de l'interroger. C'était comme un mur qu'elle dressait entre eux.

Il eut un geste comme pour chasser un insecte.

— C'est bon, fit-il à regret, je ne vais plus vous importuner, madame. Vous pouvez reprendre ces cubes si vous le désirez. Ils ne me seront d'aucune utilité.

Sans prononcer un mot, Orane s'empara des petits cubes brillants, s'inclina et se dirigea avec une certaine hâte vers la porte, comme si elle avait peur que le roi change d'avis.

— Attendez ! s'écria le monarque alors qu'elle allait ouvrir le battant. J'ai une dernière question à vous poser.

— Je vous écoute, Sire, dit-elle en se retournant et en s'apprêtant à faire face à un nouvel assaut.

— Qu'allez-vous faire maintenant ?

— M'en aller, Sire.

— Je vous ai pas chassée, que je sache.

— Ma mission est terminée ici.

— Je suppose qu'il est inutile de tenter de vous retenir même en vous promettant des titres et des terres ?

— En effet, Sire.

— Quand reviendrez-vous ?

Le visage de la jeune femme changea. Elle sourit en lui faisant un clin d'œil. Louis XIV eut soudain l'étrange sensation de se trouver en face d'une autre femme, une femme qui ressemblait à celle qu'il avait vue là-bas, dans l'autre monde.

— Enfin une question raisonnable! fit-elle remarquer avec ironie. Je reviendrais en l'année 1670, certainement dans le courant du mois de mars. Inutile de faire occuper mon château par vos mousquetaires. Je viendrai directement à Versailles sans y être invitée et je m'arrangerai avec votre premier valet de chambre. Adieu, Sire.

Le souverain vit le battant de la porte se refermer doucement sur la gracieuse silhouette de la comtesse de Clerval et ne fit pas un geste pour tenter de la retenir. Il savait que toute pression resterait sans résultat. Il resta un moment songeur, puis déploya une carte qui se trouvait près de lui. Là, sur le papier, la position de ses armées était bien délimitée. Il connaissait sa force et la faiblesse de l'adversaire, mais, malgré la prédiction de la comtesse, c'était l'incertitude qui le désespérait le plus.

Orane, quand elle pénétra dans le petit salon attenant, eut la surprise de voir la marquise de Montespan marcher de long en large comme un fauve en cage. Elle devait attendre sa sortie du cabinet de travail avec impatience. Visiblement, elle était à bout de nerfs.

— Alors? s'enquit-elle à voix basse.

— Rien de bien intéressant, ma chère, répondit la comtesse en étouffant un bâillement. Vous pouvez être tranquille, Sa Majesté ne sait rien de notre voyage à Paris ni de notre visite à ce sinistre apothicaire. D'ailleurs, le saurait-il qu'il se désintéresserait probablement de la question, car il est trop occupé en ce moment.

— Avec qui? demanda la favorite que la fureur jalouse emportait.

— Oh ! Ce n'est pas du tout ce que vous pensez. Ne soyez pas sotté au point de croire que le roi passe son temps à faire l'amour. Il

doit s'occuper aussi des affaires du royaume et, ne vous en déplaît, le royaume passe avant vous, madame.

— Je n'ai que faire de vos sarcasmes. Vous savez ce que je pense de toutes ces filles qui tournent autour des petits salons.

— Bien sûr. Elles sont animées par la même attention dont vous avez fait preuve pour arriver à vos fins. L'ennui, c'est que vous vous transformez peu à peu en chien de garde et que cela devient ennuyeux pour tout le monde. Vous devriez modérer vos sentiments violents.

Les joues de la Marquise s'empourprèrent. Ses yeux flambèrent.

— Madame ! s'écria-t-elle. Je ne vous permets pas...

— Après tout, coupa tranquillement Orane, je ne crois pas trahir un secret d'Etat en vous apprenant que nous sommes en guerre et que la cour va certainement se déplacer.

Les préoccupations de la favorite changèrent totalement.

— En guerre? fit-elle. Et la cour doit se déplacer?

— C'est ce que le roi vient de m'annoncer.

— Mon Dieu ! Et mes bagages qui ne sont pas prêts ! Il faut que je prévienne mes gens.

Elle s'éloignait déjà, lorsqu'une pensée soudaine la fit revenir sur ses pas.

— Comment se fait-il que vous soyez au courant des décisions de Sa Majesté avant moi ?

Orane regarda le visage soupçonneux et se demanda ce qu'elle devait répondre. Dire la vérité ou mentir? Avec cette femme enragée de pouvoir, jalouse et envieuse, elle aurait toujours tort.

— Il se trouve que le roi a parfois besoin de mes conseils, répondit-elle posément.

M^{me} de Montespan éclata d'un rire insultant.

— Vraiment? lança-t-elle enfin. Le roi vous demander des conseils... Voilà qui est nouveau. Vous ne trouvez pas que vous exagérez un peu ?

— Pas du tout. Vous n'êtes pas sans savoir que l'on me prête quelques dons de voyance.

— Je l'ai entendu dire en effet. Enfin, c'est ce que vous colportez généreusement autour de vous, mais je n'en crois rien.

— Dois-je vous rappeler ce que je vous ai dit l'autre jour dans la chambre du roi ?

— Inutile ! Je m'en souviens.

— Mais je peux préciser les circonstances de votre disgrâce.

La réaction de la favorite fut étonnante. Elle se boucha les oreilles avec ses mains et s'enfuit en criant.

— Taisez-vous ! Je vous en prie, taisez-vous ! Je ne veux rien savoir.

Bontemps, qui se trouvait dans les parages, apparut sur le seuil de la porte restée ouverte après cette fuite précipitée. Il paraissait interloqué.

— Que se passe-t-il, madame ?

— Ne vous inquiétez pas, Bontemps, dit Orane en passant devant lui. Mme de Montespan vient d'avoir une crise de jalousie furieuse. Inutile de déranger Sa Majesté pour si peu.

L'appartement qu'elle occupait à Versailles comprenait deux chambres et une salle de bains minuscule décorée de mosaïque. La première chambre qui donnait sur le couloir était occupée par une jeune fille du village de Clerval qu'elle avait fait venir pour l'aider. Celle-ci ne dormait pas encore quand elle entra et se dressa sur son lit.

— Oh ! Madame m'a fait peur.

— Levez-vous, Guerve, commanda sa maîtresse, nous partons.

— A cette heure, madame?... Il est bientôt minuit.

— Aucune importance, nous serons bien mieux au château. Je commence à en avoir par-dessus la tête de la cour. D'ailleurs, elle va bientôt s'en aller.

— A Saint-Germain ?

— Non. Quelque part dans le Nord. Savez-vous où se trouve

Pinchet ?

— A cette heure, il doit rôder autour des cuisines, répondit la jeune servante en commençant à s'habiller.

— Bien, retrouvez-le et dites-lui que je veux le voir d'ici une heure avec son carrosse à la place habituelle.

La servante fit une courte révérence et sortit.

Orane commença à ranger les quelques affaires qu'elle avait apportées dans une valise en cuir.

Elle finissait à peine quand la jeune fille revint.

— C'est fait, madame, annonça-t-elle. Le père Pinchet se trouvera là-bas à l'heure dite.

— Parfait. Je suppose qu'il était satisfait de s'en aller.

— C'est-à-dire...

— Quoi encore?... Attendez, Gueve, laissez-moi deviner. Je suis sûre qu'il a tenté de vous effrayer avec les bandes de rôdeurs qui attaquent les voyageurs la nuit pour les dévaliser.

— C'est cela, madame.

— Ne croyez pas un mot de ce que raconte ce vieux fou, ma petite. Pinchet a dû trouver aux cuisines une source intarissable de vin et souhaite y rester plus longtemps, voilà tout. Il n'y a pas de voleurs sur la route, elle est trop fréquentée et même s'il y en avait, j'ai de quoi leur répondre.

C'est ainsi que le carrosse de la comtesse de Clerval passa les grilles de Versailles à minuit sonnant. En reconnaissant celle qui l'occupait, l'officier qui commandait la garde s'empressa de faire donner le passage. Le plus ennuyé fut Lebaill lorsqu'il entendit le tapage que faisait le cocher pour le réveiller, mais le plus surpris fut incontestablement Karl Vance quand une main vigoureuse le secoua à trois heures du matin. Il se leva d'un bond croyant que le château venait d'être envahi, mais il se trouva en face d'Orane qui riait. Elle avait repris ses vêtements du vingtième siècle et enlevé sa magnifique perruque.

— Je vous trouvais mieux en comtesse romantique, grommela-t-il. Avez-vous trouvé ce Berget?

— Oui, répondit la jeune femme, c'était un Lycien aux ordres de l'Oligarchie. Il devait tuer Louis XIV et disparaître. Par chance, la Montespan était restée dans son carrosse. J'ai pu ainsi éliminer notre homme après l'avoir interrogé. Une certitude : ce n'était pas un vigile de Makal. Cet idiot ne possédait même pas de rupteur sur lui ou à portée de sa main, de sorte qu'il n'a pu se défendre. Je l'ai trouvé plus tard près d'un kronoscaphe démodé et encombrant dans l'une des pièces de la maison et, bien entendu, j'ai vaporisé le tout. Il m'a été ensuite facile de prouver à la favorite que j'avais raison. D'autant plus que l'apothicaire tenait ses comptes à jour dans un gros registre qui devait servir en même temps de rapport, car tous les faits et noms de ses complices y étaient inscrits.

— Diable ! fit Vance en levant les bras, vous venez de vous faire une ennemie redoutable. La Montespan ne vous pardonnera jamais de l'avoir sauvée.

— Je le sais, mais mon but principal est atteint. Le roi est sauf et la guerre de dévolution peut commencer.

— J'ai l'impression, ma chère comtesse, remarqua Vance en achevant de s'habiller, que vous avez tendance à vous servir un peu trop de votre rupteur et que cela pourrait devenir, à la longue, une mauvaise habitude.

— Vraiment ?

— Oui. A vous suivre, on a l'impression de visiter un abattoir ultra-moderne où la viande serait immédiatement rendue comestible du seul fait de pouvoir la respirer. Volatiliser quelqu'un, c'est peut-être le dernier cri de la technique, mais il ne faudrait pas en abuser. Ce pauvre Berget ne méritait pas de disparaître aussi tragiquement. Après tout, Louis XIV a fait disparaître beaucoup de monde lui aussi.

— Ce pauvre Berget, comme vous dites, n'aurait pas hésité à me rendre la pareille si je lui en avais donné l'occasion, quant au roi, vous auriez sans doute préféré que je le laisse mourir ?

— Je n'irais pas jusque-là puisque vous m'assurez qu'une déviation historique n'est pas tolérable, mais vous auriez pu envoyer Berget se balader quelque part dans la préhistoire après avoir trafiqué son kronoscaphe pour l'empêcher de revenir.

Orane haussa les épaules.

— C'est ça ! s'écria-t-elle, au risque de créer un tas de

paradoxes ! Sans compter qu'il serait mort d'épuisement, de faim ou sous la dent d'une bête féroce. Belle charité que la vôtre!

— On ne peut pas penser à tout, fit Vance d'un air dépité. En cherchant bien, vous auriez peut-être trouvé un autre moyen.

— Si je l'ai tué, reprit Orane, c'est que je dois conserver mon anonymat à n'importe quel prix. Est-ce que les autres se gêneraient avec moi si jamais ils apprenaient qui je suis?... Tenez, Makal par exemple, depuis le temps qu'il cherche ce fameux contact temporel qui doit le renseigner sur sa mort à Solène, que croyez-vous qu'il ferait en apprenant que c'est moi ?

— Ça, soupira Vance, je me le demande.

— Eh bien, pas moi, figurez-vous. C'est pour cela que j'ai décidé d'en finir cette nuit avec cette histoire.

En disant, elle mettait sous le nez du jeune homme le détecteur anachronique que celui-ci avait oublié. D'un seul coup, Vance fut ramené à la triste réalité. Cet objet lui rappelait la mort inéluctable qui l'attendait à une date précise dans un repli du temps.

Il ne put s'empêcher de frissonner en détournant son regard.

— Dois-je vous accompagner? demanda-t-il d'une voix hésitante.

— Votre présence n'est pas nécessaire. Si Makal vient à ce rendez-vous, je préfère que vous ne soyez pas là. D'un autre côté, je ne tiens pas à ce que vous rencontriez votre double. Il n'y a rien de plus déprimant qu'un bavardage avec soi-même. De toute façon, cela troublerait l'ordre établi.

Vance se garda d'insister. Lui non plus n'y tenait pas.

— Dans ce cas, je vous souhaite bonne chance, murmura-t-il, mais méfiez-vous quand même, Makal peut très bien ne pas se montrer et surveiller les allées et venues de loin. Si jamais il vous voit en ma compagnie... Hum ! je veux dire en compagnie de mon double, rectifia-t-il, il en tirera forcément des conclusions.

— Pas nécessairement. Il attend un homme, pas une femme.

— Surtout, rappela Vance, n'oubliez pas de remettre à mon sosie la liasse de billets que je vous ai confiée.

— Je n’y manquerai pas, assura Orane en sortant la liasse d’un petit sac à main qu’elle tenait serré sous son bras. Comme vous le voyez, j’ai pensé à tout.

— Pas tout à fait, répliqua Vance avec un sourire, vous avez oublié de me demander ce qui s’est passé ici pendant votre absence. Lebail ne vous a rien dit ?

— Non, fit Orane surprise. A vrai dire, il n’en a pas eu le temps. Je me rappelle être passée en trombe devant lui en criant que je m’en allais et qu’il devrait fermer le château le lendemain. Que s’est-il passé, Karl ?

— Un duel, madame la comtesse de Clerval, annonça Vance triomphalement, un duel magnifique dont on parlera longtemps dans les chaumières.

Orane ouvrit de grands yeux.

— Non ! Ainsi ce duel est arrivé au moment où je ne l’attendais plus. A quel endroit a-t-il eu lieu ?

— A l’auberge de Clerval.

— Oui, c’est bien cela. Quel était le nom de votre adversaire ?

— Falcando.

Dès qu’il eut prononcé ce nom, Vance vit le visage d’Orane s’éclairer d’une joie intérieure.

— C’est lui ! s’écria-t-elle avec passion. C’est bien l’ascendant direct d’Alcande, l’analogie entre les deux noms est évidente, il suffit de supprimer le F et le O de Falcando pour obtenir « Alcand ». Aucune erreur possible, vous venez de faire disparaître d’un seul coup toute la lignée des Falcando. La personne qui a été chargée de cette enquête dans le passé ne s’était pas trompée.

— Un instant, dit Vance qui sentait l’inquiétude lui nouer la gorge et qui faisait des efforts louables pour sembler naturel, vous prétendez qu’en tuant Falcando en duel, je viens également de rayer sa descendance jusqu’en Eden ?

— Je ne prétends pas, j’en suis sûre. Cet Alcande est ou était le pire des révolutionnaires. Or, mis à part une partie minime de la population, nous n’aimons pas beaucoup les révolutions.

— J'ai peine à croire que ce bravache soit l'ancêtre de votre Alcande, lança Vance avec hypocrisie. N'avait-il pas une femme?... J'ai entendu dire qu'il venait de se marier.

— C'est vrai, mais nous avons également la preuve que le mariage n'était pas consommé au moment du duel. Nous le savons par les écrits du prêtre de la paroisse qui l'a confessée avant son départ précipité.

« Et voilà comment se produisent les erreurs temporelles, pensa Vance désabusé. Encore une fois, cette pauvre Orane vient de créer l'événement tout en ayant la certitude de le détruire. Comment la prévenir? »

Bien entendu, il préféra garder le silence et pour cause. Orane n'allait-elle pas tout mettre en œuvre pour tenter de le sauver?... En lui avouant sa trahison, il risquait de la voir se retourner contre lui. Peut-être même pire. Condamné à se taire, Vance se contenta d'accompagner la jeune femme jusqu'au grenier.

— A bientôt ! lança-t-elle avant de disparaître avec son kronoscaphe. Si tu étais Edénien, tu aurais droit aux vives félicitations du Grand Conseil.

11 h 20. Zone temporelle
4.

23 décembre 1991. Paris.

Orane et son kronoscaphe se rematérialisèrent dans l'appartement de Karl Vance quelques secondes après leur départ pour le XVII^e siècle. Tout était en l'état où ils l'avaient laissé.

Le parfum discret de la jeune femme flottait encore dans l'air et les bruits divers, en provenance de la rue, qu'ils avaient déjà entendus avant de s'en aller, achevaient de mourir doucement pour recommencer plus loin sur un autre tempo.

Son premier regard fut pour la petite malle qui contenait ses vêtements. Celle-ci se trouvait toujours au même endroit. D'ailleurs, comment aurait-il pu en être autrement?...

A travers les vitres de la fenêtre, elle pouvait voir la neige qui s'était mise à tomber et recouvrait peu à peu les toits de Paris. Un pigeon se posa un instant sur la rambarde de l'étroit balcon, puis s'envola dans un bruissement d'ailes.

La jeune femme inspecta rapidement les lieux, refit le lit, rangea quelques bibelots. Dans la salle de bains, elle découvrit une cigarette qui achevait de se consumer dans un cendrier. Probablement un oubli de Vance. Comme elle détestait les anachronismes inutiles, elle vida le cendrier dans le lavabo et fit couler l'eau.

Ce travail terminé, elle se dirigea vers la malle, la souleva sans peine et la fixa à l'aide d'attaches sur le siège arrière du kronoscaphe.

Un dernier coup d'œil autour d'elle pour voir si elle n'avait rien oublié. Tout semblait parfaitement en ordre. Suffisamment en tout cas pour ne pas intriguer le vrai occupant des lieux, celui qui était resté dans le temps réel et continuait sa route sans savoir qu'il était condamné à brève échéance.

Soudain, un bruit de pas se fit entendre. Quelqu'un montait l'escalier. Était-ce le Vance N° 2?... La chose lui semblait impossible et cependant... Les pas se rapprochèrent et une main impatiente introduisit une clé dans la serrure.

Cette fois, il était temps de partir, car l'homme qui allait entrer ne la connaissait pas encore et ne comprendrait pas sa présence chez lui.

Orane disparut dans la grisaille du temps juste au moment où la porte d'entrée commençait à s'ouvrir.

11 h 30. Zone 5. 24
décembre 1991.

Tour de l'Octant. Paris.

Dans la pénombre, des murs et des ébauches de meubles surgirent autour d'Orane. Le grand appartement qu'elle avait loué presque au sommet de la tour de l'Octant était silencieux, mais une chaleur douce y régnait. Elle régla la température en hausse et fit glisser les lourds rideaux qui cachaient les baies vitrées. Aussitôt, une clarté diffuse inonda les pièces luxueusement meublées.

Rien ne semblait avoir changé de place depuis son dernier passage.

Au-dehors, les flocons de neige tombaient de plus en plus serrés, mais la météo prévoyait une accalmie dans le courant de l'après-midi. C'était ce que venait d'annoncer l'un des commentateurs de la vidéo.

Plusieurs papiers avaient été déposés dans la boîte aux lettres. Une note l'avertissait que son loyer arrivait à expiration à la fin de la semaine suivante. Heureusement, elle avait conservé pas mal d'argent contemporain dans le coffre de l'appartement, mais aussi dans celui de la banque. Pendant plus d'une heure, elle s'acharna à régler tous ces petits problèmes en retard qui empoisonnaient la vie des gens du XX^e siècle. Enfin, libérée des détails, elle forma le numéro de Karl Vance sur le cadran et attendit, l'oreille collée à l'écouteur.

— Allô ! dit une voix qu'elle reconnut immédiatement.

— Allô ! Est-ce à M. Vance que je parle?

— Lui-même.

— Nous avons un ami commun, monsieur Vance. En apprenant mon passage à Paris, ce dernier m'a chargé d'une commission pour vous. Ce que j'ai à vous remettre nécessite quelques explications et il serait préférable de nous rencontrer dans un lieu public. Est-ce que le *Bar de la Pipe* vous convient ?

— En effet, mais...

— Parfait, j'y serai aux environs de quatorze heures. A bientôt, monsieur Vance.

Elle raccrocha immédiatement pour ne pas avoir à répondre aux questions qui devaient se presser sur les lèvres de son interlocuteur.

Elle appela ensuite le *Bar de la Pipe*.

— J'écoute, cria la voix du barman dans le combiné.

— Est-ce bien vous que l'on appelle Alex ?

— C'est moi, madame, répondit le barman. Tout à votre service.

Orane se permit un rire léger.

— Savez-vous que j'ai donné votre nom à l'un de mes robots pour mieux m'en souvenir au cas où j'aurais besoin de vous ?

— Un robot ! s'écria le barman interloqué. Je suis très honoré, mais je suppose que c'est une plaisanterie.

Tout à coup, Orane se rappela que si l'époque des robots n'était pas loin, pour l'instant ceux-ci n'étaient encore qu'à l'état expérimental dans les grands laboratoires.

Elle s'en voulut d'avoir prononcé ces paroles imprudentes. Qu'allait penser Alex de cette plaisanterie de mauvais goût ?

A sa grande surprise, le barman lui fournit l'explication.

— Je vois, entendit-elle, madame a dû commencer le réveillon un peu tôt.

— Vous avez raison, s'empressa-t-elle de répondre en riant franchement cette fois, mais rassurez-vous, je sais encore ce que je dis. Désirez-vous gagner mille francs en restant derrière votre comptoir ?

Il y eut un brusque hoquet à l'autre bout du fil, puis la voix du barman reprit en chevrotant légèrement :

— Personne ne refuserait une somme pareille par les temps qui courent... Si c'est une nouvelle plaisanterie...

— Détrompez-vous ! Le coursier de ma banque doit être en route en ce moment et vous ne tarderez pas à toucher votre argent.

— Que devrai-je faire ?

— Vers quatorze heures, vous allez recevoir la visite de l'un de vos clients, un certain M. Vance. Il vous suffira de lui dire que le rendez-vous prévu est remis à quinze heures, mais cette fois au *bar de l'Octant* où je l'attendrai.

— Et c'est tout ? demanda Alex surpris.

— C'est tout, mais agissez avec discrétion. Arrangez-vous pour qu'il n'y ait pas d'autres témoins à votre conversation. Votre client pourrait être surveillé.

— Surveillé?... Est-ce une histoire de police?

— Non. De vengeance.

— Dans ce cas, vous pouvez compter sur moi, madame.

La conversation terminée, Orane resta un moment songeuse.

Le prix du service rendu était exorbitant et le barman pourrait s'en étonner et se poser un tas de questions, mais l'expérience lui avait appris que lorsque l'on désirait des résultats, il fallait payer. Alex pourrait lui rendre d'autres services plus tard. D'un autre côté, si Vance hésitait, le barman userait de toute sa verve pour le décider.

Assez satisfaite, elle passa dans la salle d'eau pour prendre un bain, (c'était ce qui lui avait manqué le plus à Versailles) ensuite elle se coiffa rapidement. Une fois sortie de dessous le séchoir, il ne lui restait plus qu'à s'habiller à la mode d'hiver de 1991. Elle ouvrit la malle et fit son choix. Elle compléta l'ensemble par quelques bijoux de prix, une perruque plus légère et plus discrète que l'autre et un manteau de fourrure claire.

Complètement transformée, elle examina d'un œil critique sa silhouette dans un miroir. Son allure de fille riche, qui ne savait trop que faire pour passer le temps, ne lui plaisait qu'à moitié. Une vraie gravure de mode. Pour elle, le résultat était toujours carnavalesque, aussi carnavalesque que si elle s'était affublée d'oripeaux datant du Moyen Age ou de robes dites à l'innocente, flottantes et sans ceinture, mises à la mode par la marquise de Montespan.

Hélas ! Comme elle ne désirait pas attirer l'attention, il fallait

bien qu'elle en passe par là.

Quand elle jugea le moment venu, elle descendit jusqu'au bar par l'ascenseur privé. Une immense salle décorée de plantes vertes et de chromes étincelants qui se trouvait au premier étage.

La jeune femme s'installa à un endroit discret, d'où elle pouvait surveiller les entrées.

— J'attends un ami, déclara-t-elle au serveur venu prendre la commande, il s'appelle Vance. S'il se présente au bar, veuillez le diriger jusqu'à ma table.

L'attente fut de courte durée. A quinze heures exactement, celui qu'elle attendait pénétra dans le bar, hésita un instant en regardant autour de lui, puis se dirigea droit vers le serveur.

Aucun doute possible, c'était bien le Karl Vance deuxième version.

A première vue, personne ne semblait l'avoir suivi, à moins que le suiveur ne l'attende dehors, mais cela était peu probable.

Rien ne différenciait le Vance du XX^e siècle de celui resté au siècle de Louis XIV, à part peut-être une certaine lassitude dans le regard, une sorte de désenchantement qui émanait de sa personne et qui était perceptible au fur et à mesure de son approche. Si l'autre Vance avait conservé une bonne partie de son dynamisme, celui-ci paraissait amer et désabusé.

Orane pensa qu'il se désolait de n'avoir pu trouver d'emploi à sa mesure et qu'il jugeait son avenir assez sombre.

Elle lui désigna un siège.

— Bonjour, monsieur Vance. Je vous remercie de votre exactitude. J'ai été tellement imprécise au téléphone que je me demandais si vous alliez venir.

— C'est Alex qui m'a décidé, avoua le nouveau venu après avoir commandé une consommation au serveur. Avouez que j'avais des raisons de ne pas être au rendez-vous, mais il a réussi à m'intriguer et me voilà.

Orane remercia intérieurement le coursier de la banque d'être arrivé à temps, puis examina attentivement le visage de son vis-à-vis pendant qu'il trempait ses lèvres dans un café brûlant. Il était déprimé

et, à en juger par son expression, devait en vouloir à la Terre entière.

— Je ne tenais pas à me faire remarquer dans ce quartier, expliqua-t-elle évasivement, et je préférais vous recevoir ici.

— C'est plus chic, admit Vance en reposant un peu trop brusquement sa tasse dans la soucoupe. Peut-être un peu trop grand. On se croirait dans un hall de gare.

— Ne soyez pas acerbe, conseilla-t-elle sèchement.

— Que me voulez-vous exactement? demanda-t-il.

Elle sortit la liasse de billets de son sac à main et la posa sur la table.

— Voici ce que notre ami m'a chargé de vous remettre.

Vance regarda un moment la liasse comme s'il n'en revenait pas, puis leva les yeux sur la jeune femme.

— Je ne vous connais pas, dit-il lentement, je ne vous ai jamais vue et vous m'offrez de l'argent.

Orane rougit imperceptiblement de colère.

— Surtout, lança-t-elle, ne vous mettez pas dans la tête que cet argent m'appartient. Si vous n'en voulez pas, il retournera à son propriétaire. Est-ce que j'ai l'allure d'une femme capable d'acheter un homme pour une soirée ?

— Non... Evidemment non, balbutia Vance, seulement...

— Bon, sans doute que vous ne croyez pas aux gestes gratuits. D'un certain sens vous avez raison, car moi je n'y crois pas non plus. Pourtant, ajouta-t-elle, je finance un des établissements de la S.P.L.M.

— Ah ! fit-il surpris. Qu'est-ce que la S.P.L.M. ?

— La Société Protectrice des Lémuriens de Madagascar, répondit-elle gravement en le regardant droit dans les yeux.

— Bravo ! fit-il enfin. J'avais besoin d'être remis à ma place.

Orane ébaucha un sourire.

— Allons, fit-elle sur un ton plus conciliant, cet argent appartient à l'un de vos amis. Bien sûr, votre hésitation est

compréhensible, mais vous n'êtes pas en mesure de refuser une aide désintéressée. Est-ce que je me trompe ?

— Non, admit Vance.

— Personne n'a l'intention de vous faire l'aumône, continua Orane, et il n'y a aucune arrière-pensée, aucune condition spéciale derrière cette offre. Disons que c'est un prêt, voilà tout. Est-ce que votre petit orgueil est satisfait ?

— Au moins, dit Vance en évaluant la liasse du regard, j'aimerais connaître le nom de ce généreux ami.

— Croyez que je suis désolée, mais il m'est impossible de vous renseigner.

— Pour quelle raison ?

— Il se trouve qu'il n'est pas en état de recevoir vos remerciements. Il est en voyage, très loin, beaucoup trop loin pour vous. Quant à son nom, il m'a fait jurer de ne pas vous le révéler. Il préfère conserver l'anonymat. Ne faites pas cette tête, je connais beaucoup de personnes qui agissent ainsi. Votre ami se fera connaître un jour ou l'autre et toute cette histoire se terminera autour d'une bouteille de champagne.

— Vous le croyez vraiment ?

— Pourquoi pas ?

— Je connais tous mes amis et aucun ne pourrait en ce moment me prêter une somme pareille.

— Qu'en savez-vous? Personne n'est à l'abri d'un héritage.

Vance la regarda encore une fois. Il était visible qu'il ne croyait pas un mot de ce qu'elle disait et, de son côté, elle sentait toute l'ambiguïté de sa position.

Que pouvait-elle faire ou dire pour qu'il accepte ?

— Avez-vous peur de moi ? demanda-t-elle soudain.

— Non, répliqua-t-il, je suis seulement en train de me demander ce que vous cachez derrière votre sourire.

A un léger changement dans son attitude, elle comprit tout à coup qu'elle venait de gagner la partie.

— Curieux, alors? fit-elle.

— Je ne sais pas, répondit-il en glissant la liasse de billets dans la poche intérieure de sa veste après une dernière hésitation, j'aimerais mieux vous connaître, vous entendre parler de votre passé. Voyez-vous, il me semble vous avoir déjà rencontrée quelque part, à un endroit que je n'arrive pas à définir. C'est une sensation bizarre. Comme si... comme si je me dédoublais. Oh! je lis vos pensées. Vous vous demandez si je ne suis pas un peu fou. Certes, je sais qu'en ce moment, je devrais me lever et prendre congé, mais ne pourrions-nous pas retarder cet instant ?

Le visage d'Orane devint grave.

— Mon cher Karl, dit-elle avec un rien de mélancolie dans la voix, je vous comprends très bien, mais hélas ! je ne dispose que de quelques heures.

— Comment connaissez-vous mon prénom? s'étonna-t-il.

— Toujours par votre ami. Il est très bavard et je connais beaucoup de choses sur vous. Donc, je disais que mon temps de liberté est limité car je dois m'absenter, toutefois, si vous le désirez, nous pouvons passer le réveillon ensemble.

Vance s'empressa d'accepter.

L'étrange attirance qu'il éprouvait pour la jeune femme s'amplifiait de minute en minute. Il avait l'impression de la connaître depuis toujours et avait beau se dire que la chose était impossible, cette impression persistait. Était-ce cela que l'on appelait le coup de foudre?... Non, pour lui c'était autre chose, quelque chose de plus profond. Elle était comme un fantôme surgi tout à coup des brumes du passé. Un fantôme bien palpable. Où? En quel monde? A quelle époque l'avait-il connue?... Rien, dans son sourire, dans son regard, dans ses gestes, dans la manière qu'elle avait de relever le menton, ne lui était étranger. Jusqu'à son parfum qu'il reconnaissait. Et toute une partie de lui-même luttait pour retrouver des souvenirs plus précis, des souvenirs aussi insaisissables que des bulles de savon.

Bien entendu, ce réveillon de Noël fut une folle nuit qui débuta dans plusieurs boîtes à la mode. A partir d'un certain moment, ils ne se rappelèrent plus du tout à quel endroit ils se trouvaient. Heureusement, ce fut Orane qui prit l'initiative des opérations et décida d'arrêter un taxi. Quand Vance se réveilla, très tard le lendemain, dans une chambre inconnue, il lui sembla qu'un marteau

pilon cognait dans sa tête. Il resta un moment immobile, essayant de rassembler ses pensées éparées et n'y parvint que difficilement. Il se rappelait le dernier bar dans lequel ils étaient entrés, plus vaguement le taxi et puis après, le trou... Il avait dû s'endormir à ce moment-là. Que devait penser Orane de lui? Certainement pas grand-chose. Bon sang! Pourquoi s'était-il laissé emporter par cette ambiance de fête bruyante et joyeuse alors qu'il aurait dû... Bah ! inutile de revenir sur ce qui était fait. Elle devait le prendre pour un grossier personnage. Il ne se trouvait aucune excuse.

— Où suis-je? murmura-t-il en se redressant péniblement sur un coude et en écarquillant les yeux pour mieux voir ce qui l'entourait.

Il était dans un petit salon décoré avec goût, dans un style qu'il ne reconnaissait pas. Les meubles étaient en bois précieux et un tapis recouvrait le sol. Juste en face, une baie vitrée laissait entrer un jour terne, annonciateur de neige.

Il était allongé sur un canapé, et, à deux pas de lui, il put voir ses vêtements soigneusement pliés sur une chaise. Sa chemise avait été lavée et repassée pendant son sommeil.

« Curieux ! » se dit-il.

Il se laissa retomber sur le côté.

— Où suis-je? répéta-t-il à haute voix.

Cette fois, quelqu'un dut l'entendre, car une porte s'ouvrit à l'autre bout de la pièce et des pas foulèrent le tapis.

Soudain, deux jambes apparurent dans son champ de vision. Ce n'étaient pas celles de la jeune femme. D'ailleurs, une voix d'homme se fit entendre :

— Ah ! Monsieur est enfin réveillé !

Il leva les yeux sur la massive silhouette qui se trouvait devant lui.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Le valet de chambre, monsieur.

— Est-ce que je suis dans l'appartement d'Orane?

— Oui, monsieur. J'ai aidé mademoiselle à faire entrer

monsieur dans l'ascenseur. Est-ce que monsieur se souvient ?

— Non, grogna Vance.

— Je dois dire que mademoiselle s'amusait beaucoup.

— Est-ce qu'elle était soûle aussi ?

— Pardon, monsieur?

— Je vous demande si Orane était soûle aussi.

— Non, monsieur, fit le valet de chambre d'un ton réprobateur, M^{lle} Orane ne boit jamais d'alcool.

Vance se prit la tête à deux mains.

— C'est bien ce que je pensais, j'ai bu pour deux.

En effet, il ne se rappelait pas avoir vu la jeune femme porter un verre à ses lèvres, ni même manger. Curieuse façon de fêter Noël.

— Où est-elle? demanda-t-il encore.

— Monsieur n'est pas au courant?... Mademoiselle devait prendre l'avion de très bonne heure ce matin. En ce moment, elle vogue en direction du Japon.

— Hein?... Que va-t-elle faire au Japon?

— Je l'ignore, monsieur. M^{lle} Orane voyage beaucoup. Est-ce que monsieur désire prendre quelque chose qui le remettra d'aplomb ?

— Je ne sais pas s'il est possible d'enlever le marteau piqueur que j'ai dans le crâne, mais vous pouvez toujours essayer.

Le valet de chambre s'éloigna. Quelques secondes plus tard, il était de retour avec un verre qui contenait un liquide bleuâtre. Il le tendit au jeune homme qui l'avalait d'un trait.

Cela avait un goût insolite et réchauffait le corps d'une façon particulière. L'effet fut immédiat. Son mal de tête disparut instantanément et il se sentit soudain en pleine forme.

— Qu'est-ce que c'est que cette drogue? s'écria-t-il. Je n'en ai jamais bu d'aussi efficace.

— C'est un produit que l'on ne trouve pas en France, monsieur.

— Ah! Et à quel endroit peut-on le trouver? demanda Vance en se levant d'un bond.

A cette demande machinale, le valet de chambre répondit tout aussi machinalement :

— En Eden, monsieur.

Orane programmait du mieux qu'elle pouvait ses robots, mais elle avait beau faire attention, il arrivait parfois quelques bavures de ce genre qui faisaient rire les initiés et intriguaient ceux qui n'étaient pas au courant. Vance n'échappa pas à la norme. L'imitation était si parfaite qu'il ne pouvait s'imaginer être en face d'une machine.

— Quel pays? demanda-t-il, croyant avoir mal entendu.

— En Eden, monsieur, répéta docilement l'androïde qui s'appêtait à donner un peu plus de précisions, mais Vance lui coupa la parole :

— Ecoutez, mon vieux, si vous ne voulez pas me dire l'endroit où l'on peut se procurer cette drogue, je n'insisterai pas, voilà tout. Inutile d'employer des faux-fuyants de ce genre. A propos, est-ce vous qui vous êtes occupé de mes vêtements ?

— Oui, monsieur.

— Parfait ! Vous vous débrouillez mieux que mon pressing.

— Merci, monsieur. Est-ce que monsieur désire prendre un petit déjeuner avant de s'en aller ?

Vance réfléchit une seconde. Il commençait à éprouver des tiraillements d'estomac, mais l'obséquiosité du valet de chambre commençait aussi à l'ennuyer terriblement.

— Non, merci, refusa-t-il. Savez-vous quand reviendra votre patronne ?

— Je l'ignore, monsieur, mais elle a laissé un mot à votre intention.

— Vous ne pouviez pas le dire plus tôt ! s'écria Vance avec espoir. Allez donc le chercher.

Pendant la courte absence de l'androïde, il acheva de s'habiller, puis une voix s'éleva dans son dos.

— Si monsieur veut bien prendre l'enveloppe.

Il se retourna brusquement.

Le valet de chambre le regardait d'un air impassible et lui tendait un plateau sur lequel était posée l'enveloppe.

Il s'en empara et l'ouvrit. Elle ne contenait qu'un petit carton sur lequel Orane avait griffonné quelques mots qu'il lut à mi-voix :

— *Marly, 12 h 30 précises, à l'Hôtel du Roi, le 3 janvier 1992.*

Ce fut tout juste si, dans sa joie, il ne sauta pas au cou du valet de chambre pour l'embrasser sur les deux joues, mais il réussit à tempérer son élan de bonne humeur.

Malgré cette jubilation intérieure, il ne pouvait s'empêcher de trouver ce rendez-vous bizarre. Un peu prématuré de la part d'une jeune femme de cette classe, mais peut-être se trompait-il.

Et puis il y avait Marly... Pourquoi Marly et cette date du 3 janvier 1992 ? Il était si facile de se rencontrer à Paris.

« Bah ! se dit-il, elle doit être connue dans certains milieux de la capitale et préfère que nous nous cachions. »

Cette pensée le rassura.

Sifflotant joyeusement, il enfila son pardessus et courut vers l'ascenseur dans lequel il s'engouffra.

Avant de se laisser emporter, il fit un geste de la main au valet de chambre qui l'avait suivi.

— A bientôt ! lui cria-t-il.

La porte coulissante se referma et l'ascenseur se mit à ronronner ; un ronronnement doux qui s'atténua peu à peu, jusqu'à disparaître complètement. Pendant un moment, l'appartement resta silencieux; un silence seulement troublé par le tic-tac monotone d'une horloge ancienne. Tout à coup, la voix d'Orane s'éleva.

— Tu as bien joué ton rôle, Ellis, dit-elle lentement, mais pourquoi lui avoir parlé de l'Eden ?

— Cela m'a échappé, mademoiselle, répondit l'androïde respectueusement. J'ai été surpris quand il m'a demandé la provenance du calmant et je n'ai pas calculé suffisamment l'effet de

ma réponse.

— La prochaine fois, tu feras un peu plus attention. En attendant, tu vas effacer de tes mémoires le mot « Eden » et le remplacer par un idéogramme plus logique pour un esprit du XX^e siècle, ensuite, tu iras te désactiver dans ton placard. Je n'ai plus besoin de toi.

— Bien, mademoiselle.

Quand Ellis se fut éloigné, Orane composa un numéro sur le cadran du téléphone et obtint immédiatement la communication.

— Allô! C'est bien l'*Hôtel du Roi*? demanda-t-elle. (Puis, après une réponse affirmative :) Je voudrais savoir si la chambre N° 6 sera libre le 3 janvier 1992. C'est pour une de vos clientes.

— Un instant, madame, répondit celui qui s'occupait des locations, je vais consulter l'enregistreur.

Après quelques secondes, il annonça :

— La chambre N° 6 sera libre à cette date, mais nous pouvons vous en proposer une autre mieux située.

— Inutile. C'est la N° 6 qu'il me faut et pas une autre, déclara fermement Orane. Pour des raisons sentimentales, ajouta-t-elle. Je vous fais confiance. Vous direz au personnel que je veux une propreté parfaite, il sera récompensé en conséquence.

Evidemment, elle ne pouvait expliquer à cette personne que, si elle tenait tant à cette chambre, c'était tout simplement parce qu'elle en avait déjà calculé les coordonnées spatio-temporelles et que la salle de bains lui avait semblé idéale pour un achronissage.

Mais l'homme qui s'occupait des locations n'en demandait pas tant. Il ne fit aucun commentaire. Les raisons sentimentales lui paraissaient suffisantes et il s'inclina.

— C'est entendu, madame. Nous sommes tous à votre entière disposition et la chambre sera prête à l'heure que vous souhaitez.

— Le plus tôt sera le mieux, fit Orane, disons à partir de huit heures si c'est possible. Vous laisserez la clé sur la porte. Cela m'évitera de passer par le hall où il y a toujours quelques curieux.

Ils discutèrent encore quelques instants. L'affaire fut

rapidement conclue au grand soulagement d'Orane qui, sans cela, aurait été obligée de modifier ses plans.

Il ne lui restait plus maintenant qu'à passer à la seconde phase de l'opération, c'est-à-dire faire un bond temporel jusqu'au 3 janvier 1992.

9 h. Zone temporelle 15. 3
janvier 1992. Marly. Hôtel
du Roi.

Il était exactement neuf heures lorsque Orane et la machine se matérialisèrent dans une salle de bains étincelante, d'une méticuleuse propreté. Le personnel avait exécuté les ordres. Elle poussa le kronoscaphe derrière un paravent qui se trouvait là en espérant que personne n'y ferait attention, puis colla son oreille contre la porte de communication.

Dans la chambre, qui se trouvait derrière, il n'y avait personne, mais un bruit plus lointain attira son attention. Il devait provenir du petit salon qui faisait suite à la chambre et donnait sur l'un des nombreux couloirs de l'hôtel. Ce bruit assourdi était, probablement, celui d'un aspirateur que quelqu'un achevait de passer en heurtant des meubles. D'ailleurs, il s'arrêta brusquement. Elle entendit ensuite une courte conversation qui s'acheva après un claquement de porte.

Par précaution, Orane attendit encore un moment avant de pénétrer dans la chambre et la traverser sur la pointe des pieds. Un coup d'œil dans le salon lui fit comprendre qu'elle ne s'était pas trompée. Il n'y avait plus personne.

Il faisait maintenant grand jour et un pâle soleil d'hiver éclairait les deux pièces.

L'inspection du couloir acheva de la rassurer. Comme prévu, la clé avait été laissée sur la porte, elle enleva celle-ci et ferma l'huis de l'intérieur.

Soulagée, elle s'allongea sur le lit pour mieux réfléchir.

Son plan avait été longuement préparé à l'avance, à l'insu des deux intéressés qui se trouvaient séparés par plus de trois siècles. Ce plan lui paraissait sans failles. En choisissant délibérément l'endroit, elle venait de lancer un défi au destin. Au destin ou à Makal. Son but était de connaître le moment exact où Vance allait se sentir dans l'obligation de se séparer d'elle pour aller à la rencontre de la mort,

quelques kilomètres plus loin, en compagnie d'une blonde qu'il ne connaissait pas et dont le cadavre avait été trouvé à ses côtés dans une « Natacha » rouge.

Orane était persuadée que tout allait se décider dans cet hôtel ou aux alentours. Makal devait y être déjà, ou peut-être avait-il envoyé un de ses vigiles à sa place.

Elle sourit en se demandant ce qu'il allait penser en les voyant tous les deux ensemble.

Un peu plus calme, elle se leva et commença à sortir ses affaires de la mallette. D'abord un réveil de voyage qu'elle posa, bien en vue, sur la table de nuit. Elle en aurait peut-être besoin très tôt le lendemain, à moins que rien ne se passe, que l'accident n'ait pas lieu ou que Vance ne la quitte pas avant 21 h 15. Dans ce cas, elle aurait gagné la partie et la visite qu'elle comptait faire à l'hôpital, dans le courant de la nuit, n'aurait pas lieu d'être.

Cette idée la séduisait assez. Malheureusement, le temps n'était pas si facile que ça à déformer et tendait toujours à revenir à sa forme initiale. Il était plus commode de rétablir l'ordre des choses que de tout chambouler. Elle en avait fait souvent la décevante expérience.

Orane s'obligea à ne plus penser à ce moment crucial et continua son rangement ; quand il fut terminé, elle décrocha l'interphone pour prévenir quelqu'un de son arrivée et déclarer qu'elle ne mangerait pas dans la salle commune à midi, mais dans son appartement et qu'elle attendait un invité vers 12 h 30.

Dix minutes plus tard, quelqu'un frappa à la porte.

C'était le garçon d'étage qui venait proposer ses services. Il déploya un menu et une carte des vins impressionnante.

CHAPITRE X

Karl Vance N° 2 arriva à l'heure dite. Il paraissait beaucoup plus joyeux et moins tendu que la première fois. La première chose que remarqua Orane fut qu'il avait changé ses vêtements usagés contre des neufs. Ses chaussures aussi.

De toute évidence, la liasse de billets devait être sérieusement entamée. Elle s'apprêtait à lui dire qu'elle le préférait en baron du XVII^e avec une épée au côté et un chapeau à plume, mais elle se retint à temps.

— Si vous saviez comme ces quelques jours m'ont semblé longs sans vous ! s'écria-t-il sincèrement.

— A moi aussi, mentit effrontément Orane.

— Qu'avez-vous été faire au Japon ?

— Hein?... Oh ! pardon. Une question commerciale à régler. J'aime régler mes affaires moi-même et comme je parle le japonais aussi bien que ma langue maternelle, ils sont enchantés.

— Vous parlez le japonais? fit Vance surpris.

— Pourquoi pas? Y voyez-vous un inconvénient?

— Non. Seulement je croyais qu'il n'y avait que les Japonaises pour le faire. Vous êtes formidable !

— Je parle à peu près toutes les langues de la Terre, dit Orane qui n'avait pas l'air de plaisanter, mais cessons de discuter de mes mérites pour parler des vôtres. Par quel moyen êtes-vous venu jusqu'ici?

— Tout simplement par le car, répondit Vance.

Orane fut déçue. Un moment, elle avait espéré que son compagnon était propriétaire du véhicule dans lequel il allait être accidenté, auquel cas il aurait été facile de l'immobiliser par une panne. Mais il n'en était rien. La menace venait bien de l'extérieur.

— En entrant ici, n'avez-vous pas remarqué quelque chose d'inhabituel ? demanda-t-elle encore.

Vance la regarda d'un air ébahi.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Une présence insistante par exemple. Un regard trop appuyé. Un visage qui ne vous serait pas inconnu.

— Non, non, s'écria le jeune homme, rien de tout cela ! Vous auriez dû me prévenir plus tôt et j'aurais fait attention. Nous voilà en plein roman d'espionnage ! Croyez-vous que mes faits et gestes soient si intéressants ?

Orane pensa qu'elle avait été un peu loin et qu'il était préférable d'en rester là.

— Aucune importance, fit-elle.

Mais tel n'était pas l'avis de Vance dont la curiosité venait soudain de s'éveiller.

— Etes-vous menacée ? s'enquit-il avec intérêt.

— Pas à ce point, répondit-elle dans un éclatant sourire, mais je fais partie d'un monde où chacun surveille l'autre. Mes proches en supportent parfois les conséquences.

— Je comprends. C'est pour cela que vous m'avez fixé ce rendez-vous ici.

— En partie seulement, murmura-t-elle.

Heureusement, le garçon d'étage vint à son secours, il frappa à la porte et entra en poussant devant lui une table roulante chargée.

En quelques secondes, la table fut dressée et les mets servis. Un fumet agréable chatouilla les narines de l'invité.

Comme à son habitude, Orane toucha à peine aux aliments et ne but qu'une quantité infime de vin, mais elle le fit avec un tel art de la dissimulation que seul le serveur s'en aperçut. Heureusement, il eut le bon goût de fermer les yeux et de ne rien proposer d'autre en remplacement. Bien lui en prit, car il fut récompensé plus tard par un royal pourboire.

L'après-midi se passa comme un rêve pour les deux partenaires qui s'occupèrent à des jeux moins innocents. Orane y déploya d'autant ses dons particuliers que c'était le seul moyen à sa disposition pour retenir un homme dans cet endroit clos. Il est vrai que la température sibérienne qui régnait à l'extérieur ne prédisposait pas à la

promenade.

Bref, le temps passa très vite, si vite même que la jeune femme s'aperçut tout à coup que l'heure fatidique était proche.

Il était 21 heures au réveil et Vance n'avait pas encore éprouvé le besoin de sortir. Dans quinze minutes exactement, le carambolage monstre sur l'autoroute allait avoir lieu et il y aurait de nombreuses victimes.

Au bout de dix minutes, Orane cessa de regarder le cadran. Il était maintenant impossible pour Vance d'arriver à l'heure au rendez-vous fixé par le destin et quand la trotteuse centrale eut enfin dépassé l'ultime seconde, elle s'écria :

— Tout va bien !

Vance, qui sortait de la salle de bains juste à ce moment, grommela :

— Eh bien, pas pour moi.

— Que se passe-t-il ?

— Je n'ai plus de cigarettes.

— Désolée, mais il m'est impossible de t'en donner. Je n'ai jamais fumé de tabac de ma vie.

— Non ! C'est vrai ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai. Mes poumons sont en bon état.

— Je vais voir s'il y en a, en bas, au bar.

— Fais vite.

Elle le regarda sortir un sourire aux lèvres, en se disant que c'était grâce à elle si ce Français moyen du XX^e siècle était encore en vie et qu'il ne le saurait jamais, puis courut s'enfermer à son tour dans la salle d'eau. Un moment plus tard, elle était sous la douche et l'eau crépitait violemment autour d'elle, courait sur son corps.

Au bout de quelques minutes, il lui sembla entendre quelqu'un frapper contre la porte, mais ne s'en inquiéta pas en pensant que Vance était de retour.

« Il attendra », se dit-elle.

Du reste, les bruits cessèrent aussitôt.

Elle termina donc sa toilette sans se presser et fut toute surprise, en sortant, de ne trouver personne ni dans le salon, ni dans la chambre. Par contre, un papier, sur lequel avaient été écrites quelques lignes à la hâte, se trouvait, bien en vue, sur la table.

Elle s'en empara et lut :

Pardon de te quitter si tôt, mais je viens de rencontrer au bar, une personne qui m'a connu au Sénégal. Elle m'assure que son patron a un besoin urgent d'un électronicien, mais que je dois faire vite si je veux la place. Je m'en voudrais de laisser passer une occasion pareille et je pars avec elle jusqu'à Paris.

Je te raconterai tout demain. A bientôt. Karl.

Orane froissa lentement la feuille et la jeta dans un cendrier.

Ainsi, il était parti quand même. Mais cela ne signifiait rien. L'heure était passée depuis longtemps et il ne pouvait plus rien lui arriver. Ce n'était certainement pas la même femme qui était venue le chercher. Elle jeta un coup d'œil au réveil. Celui-ci indiquait 22 h 05.

Nerveusement, elle décrocha l'interphone et demanda le portier.

— Ici, le 6, annonça-t-elle, mon ami vient de partir il y a environ une demi-heure. Est-ce qu'il était seul ?

— Non, madame, répondit le portier, il était accompagné par une jeune femme blonde entrée ici pour demander un renseignement.

— Quel renseignement ?

— Elle désirait savoir à quel endroit se trouvait l'entrée de la bretelle de l'autoroute.

— Et la couleur de la voiture !... Pouvez-vous me dire la couleur de la voiture dans laquelle ils sont montés ?

— Je l'ignore, fit le portier après un moment de réflexion, je n'ai pas remarqué la couleur.

Toutes ces questions paraissaient dérisoires et elle n'apprendrait rien de plus en continuant cet interrogatoire. Elle allait

donc l'interrompre, lorsque, mue par une idée subite, elle demanda :

— Quelle heure est-il, s'il vous plaît ?

La réponse lui parvint comme un coup de poing :

— Il est exactement 21 h 10, madame.

— Etes-vous sûr de ne pas vous tromper ?

— J'ai réglé moi-même la pendule sur l'horloge parlante.

— Très bien, je vous remercie, fit-elle d'une voix éteinte.

Elle raccrocha lentement le combiné.

Un coup d'œil sur son réveil de voyage venait de lui faire comprendre son erreur. Il avançait d'une heure. Le carambolage sur l'autoroute, qu'elle croyait terminé, n'avait pas encore eu lieu, il allait, au contraire, se produire dans cinq minutes. Rien ne pouvait plus sauver Karl Vance de la catastrophe.

Depuis quand avait-elle négligé de remettre ce réveil à l'heure? Elle ne savait plus... Peut-être à son retour d'une époque lointaine. Qu'importait! Le temps semblait l'emporter encore une fois. Elle devait continuer la deuxième partie de son programme. Mais Dieu ! que c'était désagréable d'assister plusieurs fois à la mort d'un être qui ne vous est pas tout à fait indifférent.

Sa décision prise, elle appela le bureau de l'hôtel pour demander sa note et annoncer son départ dans le courant de la nuit.

— Désirez-vous que l'on appelle un taxi ? lui demanda-t-on.

— Inutile, quelqu'un viendra me chercher.

4 h 17. Zone VIII. 4 janvier
1992.

Paris. Hôpital Ambroise
Paré.

Orane avait soigneusement calculé son achronissage dans la chambre ou devait se trouver Karl Vance en ce moment, sous la garde d'une infirmière. Cette fois, la précision était malaisée à obtenir, car elle devait compter avec les impondérables.

Elle eut cependant de la chance, car elle se rematérialisa

derrière le paravent qui se trouvait au milieu de la chambre et séparait celle-ci en deux. Un éclairage indirect dispensait une lumière douce. Elle fit deux ou trois pas et se trouva presque nez à nez avec l'infirmière de garde.

Heureusement, cette dernière sommeillait dans un fauteuil, un livre sur les genoux, en faisant entendre un léger ronflement.

Près d'elle, le blessé gisait sur le lit, la tête enveloppée de bandages, le souffle court.

Un goutte-à-goutte avait été installé.

Orane brandit sous le nez de la femme l'aérosol dont elle avait eu la précaution de se munir. Elle n'eut qu'un geste à faire pour transformer son assoupissement en torpeur profonde. L'odeur du somnifère disparut rapidement et le livre glissa sur le sol.

Ne craignant plus d'intervention de ce côté, Orane s'approcha et se pencha au-dessus du mourant.

Elle appela doucement :

— Karl ! M'entendez-vous, Karl?... C'est Orane qui vous parle.

Elle dut répéter plusieurs fois cet appel avant que le blessé ne se décide à bouger la tête. Il ouvrit enfin les yeux.

— Si vous ne pouvez pas parler, prévint-elle aussitôt, il vous suffira de baisser les paupières deux fois, comme ça, je saurai si je suis comprise.

Effectivement, les paupières du jeune homme s'abaissèrent deux fois. Alors, Orane fit briller sous la lumière le détecteur achronique et expliqua en détachant bien chaque mot.

— Voyez-vous cet objet ?

Après un signe affirmatif, elle continua :

— Je vais le déposer dans votre main. Vous ne devrez vous en séparer sous aucun prétexte. Il est nécessaire que vous le conserviez jusqu'à l'arrivée de quelqu'un qui vous ressemble comme un frère. En fait, il est plus qu'un frère pour vous, car c'est vous-même que vous verrez, votre double. Vous comprendrez en le voyant.

Soudain, elle sentit les doigts du mourant qui pressaient les siens d'une étreinte faible, comme pour la remercier, puis

s'emparaient du détecteur. Elle aurait bien voulu connaître les pensées de Vance à ce moment. Soupçonnait-il quelque chose ?

Son regard restait fixé sur elle comme s'il attendait une réponse.

Avait-il eu la prescience des événements qui l'avaient mené jusqu'ici? Comment savoir?

Elle eut une brusque inspiration. Après tout, cet homme allait mourir, il avait le droit d'être informé.

— Désirez-vous que je vous raconte ce qui s'est passé, Karl?

Aucun doute, c'était certainement ce qu'il désirait car ses paupières s'agitèrent frénétiquement.

Alors, très succinctement, pendant plus d'une demi-heure, Orane raconta l'étrange histoire des deux Karl Vance.

Sa voix s'élevait dans la chambre silencieuse, ponctuée par les ronflements de l'infirmière.

A la fin du récit, Vance N° 2 s'endormit paisiblement.

L'hôpital s'animait peu à peu. Des bruits de pas résonnaient dans les couloirs vides. Les ascenseurs commençaient à ronronner.

Après un dernier regard au moribond, la jeune Edénienne enfourcha le kronoscaphe et disparut avec lui. Quelques secondes plus tard, elle se rematérialisait dans son appartement de la Tour de l'Octant, mais là, une surprise désagréable l'attendait.

Dès son apparition, un curieux personnage bondit d'un fauteuil dans lequel il disparaissait presque. Il était petit, contrefait, avec un front énorme, des cheveux rares et des yeux sournois.

Sa voix aigre emplit la salle.

— Je vous en prie, criait-il en sautant d'un pied sur l'autre, auriez-vous l'amabilité de me débarrasser de ce robot qui ne fait que me menacer de son rupteur depuis que je suis arrivé ?

Orane sursauta et regarda un peu mieux son visiteur. Il était habillé de vêtements anciens qui devaient appartenir à l'époque 1920-1930.

Derrière lui, l'androïde se tenait immobile et braquait dans sa

direction un rupteur de longueur respectable, capable à lui tout seul, de volatiliser une maison de six étages.

— Il fait son devoir, déclara-t-elle sèchement, c'est un robot gardien.

« Comment êtes-vous entré ici ? »

L'homme eut un air de chien battu.

— Avec un kronoscaphe.

Orane sentit son cœur se serrer dans sa poitrine. Elle aurait dû s'en douter plus tôt rien qu'en voyant les vêtements de l'individu. C'était certainement un vigile et Makal n'allait pas tarder à intervenir s'il ne voyait pas son agent revenir.

Ainsi, malgré ses précautions, elle avait été repérée. Eh bien, cela devait fatalement arriver un jour ou l'autre. D'un certain sens, c'était un échec, car elle aurait aimé tenir plus longtemps.

Malgré tout, elle réussit à conserver un calme de surface et s'adressa à l'androïde :

— Est-il armé ?

— Je n'ai trouvé aucune arme sur lui, répondit le robot.

— Son kronoscaphe ?

— Il est dans votre chambre.

Le vigile intervint avec gêne :

— Je voulais seulement vous surprendre. J'ai reçu l'ordre de ne vous faire aucun mal.

— Eh bien, c'est raté, répliqua Orane. En fait de surprise, c'est plutôt Makal qui l'aura en ne vous voyant pas revenir.

— Hein? s'inquiéta le petit homme. Que comptez-vous faire ? Vous n'avez tout de même pas l'intention de...

— Pourquoi pas? coupa brutalement Orane, je n'ai plus rien à perdre. Votre misérable vie ne tient qu'à un fil en ce moment. Comment votre chef a-t-il su que j'étais installée ici ?

L'homme se contenta de hausser les épaules tout en louchant

avec crainte du côté du rupteur.

— Je n'en sais rien, dit-il la gorge sèche. Sans doute le sait-il depuis longtemps. En tout cas, il n'ignore rien de vos activités au XVII^e siècle et raconte à qui veut l'entendre que vous lui rendez beaucoup plus de services que dix de ses hommes réunis.

— Vous mentez ! s'écria Orane d'un air farouche. S'il avait connu ma présence là-bas, il n'aurait pas hésité une seconde à m'éliminer. D'ailleurs, il a une bonne raison pour cela.

— Si vous pensez à cette histoire de Solène, il y a longtemps qu'elle est oubliée. On s'habitue vite à l'état de fantôme. Nous sommes tous des fantômes.

— Vraiment? fit Orane, surprise et incrédule. Auriez-vous la bonté de vous expliquer ?

— Je viens de vous le dire ; vous lui rendez service dans tout ce que vous entreprenez. Voulez-vous un exemple? Prenons le cas d'Alcande, ce révolutionnaire un peu fou qui gêne beaucoup de monde en Eden, mais qui commence à avoir des partisans. Avec l'aide de vos amis, vous décidez un jour de remonter dans le temps pour supprimer son ancêtre direct, ce qui empêchera Alcande d'avoir eu un commencement. Les recherches sont longues, monotones, enfin, vous situez celui qui vous intéresse au XVII^e siècle et vous le faites tuer en duel par un dénommé Karl Vance que vous avez été chercher au XX^e siècle. Ce que vous ignorez, c'est que ce dernier a couché avec la veuve de Falcando et lui a fait un enfant. En réalité, c'est lui le véritable ancêtre de votre révolutionnaire, de sorte que le grand chamboulement que vous redoutez aura tout de même lieu et la civilisation édénienne sera, du même coup, prolongée de 3 000 ans. Voilà qui vous épate, hein ?

Orane avait pâli et ses yeux parlaient pour elle. Si ce déchet disait la vérité, Makal l'avait roulée sur toute la ligne. Cette constatation la vexait plus que l'échec de son plan.

— Vous avez eu tort de venir jusqu'ici, dit-elle d'une voix blanche. Un être dans votre genre ne doit être regretté de personne. Vous êtes laid, sournois, vous ressemblez à une limace. Qui cherchera à savoir où vous êtes passée ?

— Un instant! s'écria le vigile qui, cette fois, se rendait compte que sa vie était en jeu. Je suis peut-être tout ce que vous venez de dire, mais j'ai la faiblesse de tenir à cette vilaine peau. Ce n'est pas

tout, j'ai quelque chose d'important à vous remettre.

— Dans ce cas, faites vite, gronda la jeune femme, vous empuantisiez l'atmosphère de mon appartement.

— Voilà ! Inutile de vous impatienter, tout arrive.

Hâtivement, l'homme plongeait la main dans l'une de ses poches. Il en sortit un petit carton sur lequel quelques signes édéniens avait été tracés d'une main impatiente.

Orane s'en empara du bout des doigts, comme si elle avait peur d'attraper une maladie infectieuse. Tout ce qu'il y avait d'écrit sur le carton c'était une série de chiffres.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-elle.

— Les coordonnées temporelles de l'endroit où vous trouverez Makal. Il vous attend.

— Curieux ! Cet esclave des Centauriens ose me fixer un rendez-vous.

— Il a peut-être pensé qu'une explication entre vous devenait nécessaire. Si j'étais à votre place, j'accepterais.

— Un esclave ne pense pas, ricana Orane, et je n'ai pas besoin de vos conseils. Ces coordonnées ne ressemblent à rien du tout.

— C'est possible. Moi, vous savez, je ne comprends pas l'édéniens. Je suis de l'année 7895 de l'ère chrétienne.

— Vous en avez bien la tête, déclara la jeune femme d'une voix froide comme un morceau de glace. Est-ce tout ?

— Non. Pour parvenir à ce point, vous devrez vous servir du kronoscaphe que... Hum ! que vous avez emprunté à Solène.

— Tiens ! Makal désire, sans doute, récupérer son outil de travail. Se serait-il fait taper sur les doigts, par hasard ?

Le vigile renifla bruyamment.

— Vous faites erreur. Je ne crois pas... Et puis, zut ! Je n'ai plus rien à vous dire qui vous concerne. Faites ce que vous voulez.

Orane se tourna vers l'androïde.

— Tu peux le renvoyer d'où il vient, Ellis, dit-elle. Je l'ai assez vu.

Une fois le robot parti en compagnie du vigile, Orane resta un moment songeuse, presque désespérée. Tout ce qu'elle venait d'entendre et de voir, prouvait qu'elle était surveillée de près. L'homme ne mentait pas. Quelque part, un détecteur temporel devait l'espionner.

Devait-elle aller au rendez-vous ?

Après réflexion, elle se dit qu'elle devrait y aller. Maintenant que son anonymat était percé à jour, les précautions dont elle s'était entourée jusqu'ici devenaient inutiles. En effet, elle allait avoir affaire à forte partie. Les voyageurs du temps n'étaient pas une organisation négligeable, elle était si vaste qu'il était difficile d'en appréhender l'ampleur et, derrière elle, bien dissimulés à l'autre bout du temps, se trouvaient les Centauriens. Qui étaient-ils? D'où venaient-ils? Comment étaient-ils?... Des bruits couraient, non vérifiables. En réalité personne ne savait.

L'angoisse la serra tout à coup à la gorge. Allait-elle renoncer? Non. Un sursaut d'orgueil lui fit refouler cette faiblesse passagère.

— J'irai à ce rendez-vous, décida-t-elle fermement.

Mais avant, elle devait retourner au château de Clerval pour prendre le kronoscaphe de Makal et ramener Vance chez lui.

Comme elle s'apprêtait à enfourcher la machine, un bruit sec, métallique, attira son attention sur le tableau de commande. C'était le détecteur achronique qui était de retour. Là-bas, Vance avait eu le temps de faire la connaissance d'un certain M. Charles, d'aller voir son double mourir à l'hôpital, de récupérer le détecteur dans la main du mort, puis de revenir jusqu'à son appartement pour mieux examiner l'objet. Par hasard, il avait enfoncé le petit diamant qui se trouvait au centre du cercle d'or et le détecteur était revenu de lui-même vers sa propriétaire.

Orane s'en empara et l'accrocha à une chaînette qui enserrait son poignet. Cette fois, elle pouvait commencer à effacer les traces de son passage et reprendre tout à zéro.

2 heures. Zone temporelle 80. 20 mai
1667.

Château de Clerval.

Elle apparut dans le grenier du château, juste au moment où Vance s'apprêtait à en sortir.

— Hep ! appela-t-elle. Ne partez pas si vite, j'ai deux mots à vous dire.

— Déjà ! s'écria Vance en se retournant.

— Je suis restée le temps nécessaire pour démonter le mécanisme de votre accident. Je sais exactement comment cela s'est passé.

Un large sourire détendit les traits du faux baron. Il frappa dans ses mains avec joie.

— Bravo ! Je vais enfin connaître les pièges que je devrai éviter. Racontez-moi ça tout de suite.

Orane secoua la tête de droite à gauche.

— Pas si vite, nous repartons immédiatement. Vous avez tout juste droit à un quart d'heure pour remettre vos vêtements du XX^e siècle.

— Mais enfin...

— Inutile d'insister. Croyez-vous que l'on échappe si facilement à son destin, même si l'on connaît l'avenir?... Ce qui paraît d'une éclatante évidence peut, parfois, se transformer en désastre. Je viens d'en faire la désagréable expérience avec l'affaire Falcando. En réalité, c'était vous que je devais tuer, au lieu de cela je vous ai aidé.

— Ah! fit Vance en détournant son regard. Vous savez ?

— Bien sûr, espèce de petit salaud ! s'emporta soudain Orane. Votre descendant est en train de faire des siennes, en ce moment, chez moi, en Eden.

— Je suis navré. Croyez bien que si j'avais su..., dit Vance d'un air piteux. Je vous jure que ce n'est pas ma faute. Elle a tout fait pour arriver à ses fins.

Dans l'esprit d'Orane se mêlaient la colère d'avoir fait une erreur et la fureur jalouse de la femme trompée.

— Taisez-vous, gronda-t-elle. Vous allez bientôt tenter de me faire croire que vous avez été violé. Je ne vous demande aucun détail sur vos étreintes nocturnes. Tout ceci est ma faute et je sais le

reconnaître. Dépêchez-vous, ajouta-t-elle avec impatience, j'ai un autre rendez-vous.

Vance obtempéra d'autant plus rapidement qu'il se sentait coupable et préférait arrêter là la discussion.

Quand il revint, Orane achevait de régler la machine de Makal. Elle aussi avait changé de vêtement. Elle était maintenant revêtue d'un collant souple et brillant qu'il reconnaissait. Celui qu'elle portait au moment de leur première rencontre.

— Montez sur mon kronoscaphe, commanda-t-elle, nous allons nous rematérialiser dans votre appartement une seconde à peine après notre départ pour le Grand Siècle. Il y a cependant une chose qui m'intrigue... (Elle hésita un instant, puis ajouta :) Je vous l'expliquerai plus tard.

Ce qui l'intriguait, c'était le bruit de pas entendu dans l'escalier, lors de son dernier passage dans l'appartement de Vance, et la clé qui tournait dans la serrure. Logiquement, cette dernière période de temps n'aurait pas dû être occupée par le Vance N° 2. Alors, qui se trouvait derrière la porte au moment où elle disparaissait ?

11 h 20' 2". Zone
temporelle 4.

Paris. 23 décembre 1991.

Les deux kronoscaphe surgirent simultanément dans le petit appartement. Evidemment, la malle qui contenait les vêtements d'Orane ne se trouvait plus là, puisqu'elle avait été enlevée deux secondes plus tôt. Au-dehors, la neige tombait toujours sur les toits de Paris, mais, sur la rambarde du balcon, le pigeon avait déjà pris son envol. Il avait seulement laissé l'empreinte de ses pattes.

Vance fit la grimace en se retrouvant dans son univers étroit.

— Bof! fit-il, ça ne vaut pas le château de Clerval.

Orane passa dans la salle de bains. Là aussi, tout paraissait normal. Le cendrier, encore humide de son dernier nettoyage, se trouvait au même endroit. Elle arrangea ses cheveux dans le miroir et sourit à son image. Dans la chambre, elle entendit Vance dire quelque chose au sujet du courrier, mais n'y fit pas attention, elle continua tranquillement d'arranger ses cheveux. Quand elle sortit, Vance n'était plus dans la chambre, mais un pas se faisait entendre dans l'escalier ; peu après la clé tourna dans la serrure et le jeune homme entra.

— Excusez-moi de vous avoir enfermée, dit-il, mais on ne sait jamais ce qui peut arriver dans ces vieux quartiers. En fait de courrier, je n'avais qu'une facture.

— C'était donc vous ! s'écria Orane soulagée.

— Qui voulez-vous que ce soit ?

Elle le lui expliqua rapidement. Vance resta un bon moment perplexe.

— C'est impossible ! décréta-t-il quand il eut assimilé la chose. Je ne pouvais pas être en même temps à Versailles en 1667 et dans l'escalier de mon immeuble à Paris en 1991.

Orane le regarda comme s'il était le dernier des idiots, puis leva les yeux au plafond.

— Au contraire, assura-t-elle, c'est parfaitement possible. Cela se produit parfois lorsque l'écart entre les départs et les arrivées est presque inexistant. A ce moment-là, les lignes temporelles se chevauchent. En tout cas, une chose est sûre, le contact avec votre époque est bien repris et le cours du temps va reprendre normalement pour vous.

— Qu'est-ce que vous entendez par normalement? s'inquiéta Vance.

— Eh bien, la suite logique des événements jusqu'à votre accident sur l'autoroute. Remarquez que je n'ai pas dit « la suite irréversible », mais nous devons quand même y penser.

Du coup, Vance oublia les lignes temporelles qu'il s'apprêtait à contester, pour revenir à l'implacable réalité.

— Me voici donc de retour à mon point de départ, constata-t-il avec amertume. Qu'est-ce que vous en déduisez ?

— Que vous devrez vous trouver le 3 janvier 1992 à l'*Hôtel du Roi* à Marly aux environs de 12 h 30. Si possible, vous prendrez le car. Je vous attendrai là-bas.

— Et que se passera-t-il ?

— Inutile d'insister, vous en savez suffisamment. Vous en dire plus serait peut-être dangereux.

— En tout cas, bougonna Vance, ne comptez pas sur moi pour

me promener de jour comme de nuit sur votre autoroute de malheur. Une fois dans l'hôtel, je n'en sortirai que le lendemain. Est-ce que je me suis bien fait comprendre ?

Orane ne répondit pas et pour cause, elle était en train de régler les coordonnées des deux kronoscaphes. Son travail terminé, elle se tourna vers son amant et déclara dans un sourire :

— Il est temps de nous quitter, Karl.

Elle s'approcha à le toucher et il sentit qu'elle lui glissait un papier dans la main, puis elle sauta d'un bond sur la machine de Makal.

— A bientôt, lança-t-elle encore.

— Attendez! s'écria Vance. Où allez-vous?

— Je l'ignore. N'oubliez surtout pas notre rendez-vous.

Il allait protester, tenter de la retenir, mais elle n'était déjà plus là. Pensivement, il regarda le bout de papier qu'il tenait toujours dans le creux de sa main. Avait-elle voulu l'avertir de quelque chose ?

Il regarda autour de lui, mais ne remarqua rien d'anormal.

Alors, il s'approcha de la fenêtre et commença à défroisser le papier avec précaution. Quelques lignes, à peine lisibles, avaient été gribouillées dessus, sans doute pendant qu'elle changeait les coordonnées. Il réussit quand même à les déchiffrer.

Attention, écrivait-elle, il y a certainement un écouteur achronique dans votre chambre. Mon but était de les convaincre de votre bonne volonté d'aller à Marly comme prévu. Vous avez été tout à fait convaincant avec juste ce qu'il fallait de restriction. Dès que je serai partie, vous attendrez deux ou trois heures pendant lesquelles vous agirez comme à votre habitude, ensuite, vous monterez sur mon kronoscaph qui vous mènera jusqu'à un endroit sûr.

Vance eut un mouvement d'humeur. Elle aurait pu lui demander son avis avant. Que manigançait-elle encore ?

Il se consola en pensant qu'il évitait Marly et fit exactement ce que lui conseillait Orane. Quand le temps fut écoulé, il enfourcha le kronoscaph et enfonça le bouton vert en se demandant à quel endroit il allait échouer. Il eut d'abord un éblouissement tellement la lumière était incroyablement forte. Elle perceait d'épais nuages bleuâtres. Il se

trouvait près d'une plage, devant lui se dressait une grande cabane en bois et derrière une impénétrable muraille de végétation d'une luxuriante exubérance. Palmiers géants, fougères arborescentes, plantes grimpantes, s'entremêlaient. Soudain, quelque chose remua dans la jungle et un ptérodactyle s'éleva en battant l'air chaud de ses ailes de cuir. Plus près, une petite tête au bout d'un long cou apparut un instant au-dessus de la végétation, puis replongea dedans. Un cri sauvage ébranla le silence.

Il se mit à courir en direction de la cabane. Celle-ci, malgré son aspect rustique, devait comporter bon nombre de perfectionnements, car la porte s'ouvrit automatiquement à son approche et une pensée-message pénétra son cerveau.

— Soyez le bienvenu dans le refuge N° 5 de la Société de Chasse K.W.K., dit la voix silencieuse. Vous y trouverez tout ce qui est nécessaire pour chasser les dinosauriens. Entrez, je vous en prie.

Et Karl Vance entra, car il ne tenait pas à rester seul, sans arme, sur la plage.

Heure zéro. Zone temporelle interdite.

Base Centaurienne Australe.

Orane faillit suffoquer tellement l'air qu'elle respirait était brûlant. Elle se trouvait sur une terrasse longue, lisse et vitreuse qui reflétait la lumière du soleil couchant comme un miroir géant. Tout était rouge autour d'elle. Le ciel, la terre, les nuages de poussière que le vent chaud soulevait du désert, les roches qui crevaient le sol aride, étaient rouges.

Tout paraissait flamber sous cet astre énorme, boursoufflé, qui écrasait l'horizon sous de larges tramées pourpres.

La planète Terre, si c'était bien elle, semblait méconnaissable.

Orane pensa qu'elle avait dû faire un bond fantastique dans le futur. Là-bas, tout au bout de la terrasse, elle pouvait apercevoir de temps à autre, quand la poussière le permettait, un grand bâtiment entouré de colonnes brisées et de portiques. Était-il habité?... Elle en doutait étant donné l'aspect rébarbatif de l'endroit et l'état du bâtiment.

Un coup de vent plus fort que les autres l'obligea à se courber et elle respira un peu de poussière. Toussant et crachant, elle se jura

de s'en aller si Makal n'était pas arrivé d'ici quelques secondes.

A peine venait-elle d'avoir cette pensée qu'elle entendit un pas crisser derrière elle. Ce bruit était à peine perceptible, mais en un éclair, elle se souvint du début du récit de Vance : M. Charles possédait des souliers qui grinçaient.

En une fraction de seconde, elle se retourna et se trouva face à face avec une silhouette sombre, toute encapuchonnée pour se protéger le visage contre la poussière. Elle se balançait gauchement d'une jambe sur l'autre et semblait hypnotisée par le canon du rupteur qu'Orane braquait d'une main ferme dans sa direction.

— Vous devriez changer vos chaussures, conseilla-t-elle froidement. N'avancez plus d'un pas où je vous volatilise. Vous êtes Makal, n'est-ce pas?

— Evidemment! croassa une voix furieuse. Qui voulez-vous que ce soit ? Perdez donc cette désagréable habitude de recevoir les gens un rupteur à la main. Vous pourriez faire une erreur.

— Je ne fais jamais d'erreur quand je me trouve en face d'un ennemi.

— Je ne suis pas votre ennemi et je nourris aucune mauvaise intention à votre égard.

— Dans ce cas, pour quelle raison me faites-vous espionner par vos hommes ?

— Tout simplement à cause de votre activité débordante. Je ne suis pas armé et vous pouvez ranger votre engin.

— Je ne vous crois pas, rétorqua Orane. Un type qui donne rendez-vous à une femme dans un endroit comme celui-ci qui ressemble à un enfer, doit être un sadique ou un fou. Un bon conseil : restez où vous êtes.

Makal fit contre mauvaise fortune bon cœur et se contenta de montrer l'horizon d'un geste large.

— Vous avez raison, dit-il, on se croirait vraiment en enfer. Rien de tel que la vision apocalyptique d'un monde qui se meurt pour faire réfléchir sur l'éphémère durée des civilisations. Ces bâtiments qui sont devant nous, ont été construits par les Centauriens. Que reste-t-il d'eux maintenant? Ces quelques pierres encore debout et bientôt plus rien. Pffft ! du sable et du vent. Ici, tous deux, nous sommes

véritablement morts, car la race humaine a cessé d'être depuis des millénaires, nous ne pouvons même plus nous sentir tranquilisés à la pensée que dans le passé nous existons encore quelque part.

Pendant cette tirade, le canon du rupteur n'avait pas dévié d'un millimètre et le regard d'Orane avait surveillé chacun de ses mouvements.

— Tout ce que vous venez de me dire, fit-elle ironiquement, m'intéresse énormément et je ne manquerai pas de méditer plus tard sur la fragilité des choses humaines, mais pour l'instant, j'aimerais connaître le motif de ma présence ici. Je suppose que ce n'est pas pour admirer le paysage que vous m'avez fait venir.

— Décidément, grommela Makal, irrité, rien ne vous touche. Chaque fois que j'amène ici un jeune vigile, il est bouleversé, mais vous, rien.

— C'est sans doute que je ne suis pas d'un naturel émotif et, surtout, que je ne suis pas un vigile. Pourquoi diable faites-vous visiter à vos néophytes ce lieu sinistre ?

— Il est toujours bon d'étudier la fin avant le commencement, cela trempe l'esprit. D'ailleurs, c'est toujours ainsi que nous procédons pour redresser une déviation historique.

— Je n'ai rien à voir avec les déviations, j'ai toujours été incapable d'en fabriquer une.

Makal ne répondit pas tout de suite. Il était préoccupé par son capuchon que le vent venait de rabattre en arrière.

— Accepteriez-vous de travailler avec nous? demanda-t-il enfin. Je sais que ma proposition vous étonne, mais vous possédez tout ce qu'il faut pour faire un bon vigile et, ce qui ne gâte rien, vous êtes bien placée à la cour de Louis XIV.

Un moment, la jeune femme pensa que cet étrange individu se moquait d'elle, mais apparemment il n'en était rien, car il ajouta :

— Nous avons besoin d'un agent à Paris. Bien entendu, vous disposerez de votre entière liberté. Il vous suffira de nous signaler les cas qui vous intéressent pour que l'organisation se mette à votre disposition.

« Bon, pensa Orane, une manière comme une autre de me tenir en laisse sans que cela fasse trop de bruit. Il a choisi la manière douce,

mais il peut changer. Inutile de le contrarier, je vais faire semblant de tomber dans le piège. »

Elle fit celle qui se détendait tout à coup et rangea son rupteur dans l'étui qu'elle portait au côté.

— Votre proposition m'intéresse, dit-elle, après réflexion, mais je vous donnerai une réponse définitive plus tard, quand j'en aurai terminé avec l'affaire qui me préoccupe en ce moment.

— Je suppose que cette affaire concerne Karl Vance.

— Oui. Il en sait trop et il m'a fait rater toute la lignée des Alcande. Je ne lui pardonnerai jamais. En ce moment, il est revenu chez lui, à Paris, et je dois le revoir à Marly le 3 janvier. Serez-vous dans les parages ?

Orane retint son souffle.

Elle était peut-être allée trop loin.

Si Makal était au courant de sa première rencontre avec Vance 2 dans ce même hôtel, il lui serait assez facile de deviner la supercherie, mais s'il ne l'était pas...

Il ne l'était pas, car elle l'entendit dire avec un frémissement de satisfaction dans la voix :

— Inutile, le journal du lendemain me suffira. Soyez prudente.

Prudente..., elle le serait. Cette fois, le détecteur achronique resterait à son poignet et tout ce qui avait été fait dans le passé et dans l'avenir serait automatiquement effacé pour une période donnée. Elle ne connaîtrait pas Vance. Il n'irait pas au château de Clerval, il n'y aurait pas de duel, Falcando resterait en vie et ferait un gosse à sa femme ou n'en ferait pas du tout. Alcande n'existerait plus.

Qui sait?... Cet Alcande était peut-être une déviation historique.

Makal y tenait trop.

L'ennui, c'est qu'elle allait devoir affronter une seconde fois Vance 2, l'écouter raconter les mêmes histoires, faire les mêmes gestes, partir à la même heure avec la même femme pour leur tragique destin.

Dieu ! que c'était ennuyeux de savoir à l'avance ce qui allait se

passer et ne pouvoir avertir l'intéressé, sous le prétexte de sauver son double qui se trouvait à l'ère secondaire en train de chasser le dinosaurien dans les forêts.

Elle regarda Makal s'éloigner. Silhouette sombre, courbée, qui disparaissait peu à peu. Quand elle ne le vit plus, elle sauta d'un bond sur sa machine et ce fut presque avec une joie animale qu'elle se rematérialisa dans son appartement.

Il lui fallut deux bonnes heures et l'aide de l'androïde pour se débarrasser de la poussière qui s'était infiltrée par les interstices de son vêtement. Une poussière fine qui ressemblait à de la cendre.

Elle frissonna.

Makal avait raison. Il y a des paysages qui ont un pouvoir maléfique, doués d'une influence surnaturelle et mauvaise.

Non, jamais elle ne retournerait contempler les grands soleils rouges de la fin du monde.